

**SERGE
BRUSSOLO**

Le vestiaire de la reine morte



THRILLER
PLON

Serge Brussolo

Le vestiaire de la reine morte



PLON
www.plon.fr

©Plon 2010
ISBN : 978-2-259-21153-6

« Et pourtant le Diable et sa cour existent. Je les sens parfois qui me frôlent et murmurent à mes oreilles des choses obscures que je ne comprends pas et que je tremble de comprendre un jour. »

Michel TOURNIER, Gilles et Jeanne

« Met Gwell eo d'in mervel breman 'Get dimizi d'eur Gorrigan. »

Hersart DE LA VILLEMARQUÉ, Barzaz-Breiz

Yoëlle, ou la maison du crime

*Mamm-gozh*¹ Yoëlle le racontait souvent : trois jours avant l'assassinat du capitaine, son mari, les présages s'étaient multipliés ; des signes, qu'avec une obstination typiquement masculine, il avait refusé de prendre en compte, tel l'arrogant Jules César se gaussant des ides de Mars.

La chose avait eu lieu trois jours après qu'on eut proclamé l'armistice, Yoëlle de Bregannog s'en souviendrait jusqu'à sa mort.

D'abord il y avait eu cette bête à l'agonie, au pelage imbibé de sang, qui avait jailli de la forêt, traversé le jardin pour s'engouffrer dans la salle commune et venir mourir devant l'âtre, aux pieds du capitaine.

« Un renard, expliquait Yoëlle, à moitié égorgé, la fourrure si mouillée de son propre sang qu'on l'aurait cru tombé dans un seau de peinture rouge. »

Quand elle énumérait la liste des « signes », le visage de Grand-mère évoquait celui d'une prêtresse antique. Son nez se pinçait, son regard semblait voir au travers des murs, sa peau pâlisait jusqu'à laisser paraître des réseaux de veines bleuâtres sur les tempes et le front.

Marion, qui avait douze ans, l'imaginait en Pythie de Delphes, la bouche remplie de feuilles de laurier qu'elle aurait mâchées avec cette lenteur mécanique propre aux vaches laitières. Depuis son entrée en 6^e, Marion était folle de mythologie grecque. Les dieux jaloux, vindicatifs, sournois, tellement humains... Les prodiges, les cyclopes... surtout les cyclopes avec leur œil unique ! Sur un cahier, elle dressait laborieusement la carte des séjours infernaux. Le Styx, le Tartare, l'Achéron... tout ça. Elle occupait ses jeudis à rédiger un annuaire des divinités de l'Olympe, avec leurs caractéristiques,

¹ Grand-mère.

métiers, attributs, défauts. Elle découpait ensuite dans *Cinémonde* les photos des acteurs qui lui semblaient convenir à chaque personnage. Ainsi, Pierre Brasseur s'était vu attribuer le rôle de Zeus. La scandaleuse Martine Carol, auréolée de la gloire de *Caroline chérie*, était devenue Aphrodite, la déesse de l'amour. Pour les autres, c'était plus compliqué. Eddie Constantine, le fameux Lemmy Caution, avec son sourire ironique et son regard insolent, aurait pu personnaliser Hermès, mais elle éprouvait quelque scrupule à donner le rôle du dieu des voleurs à un agent du FBI. Pour Apollon, elle avait choisi Jean-Claude Pascal, le *crooner* français à qui la chanson *Nous, les amoureux* avait valu le Grand Prix de l'Eurovision... Bref, c'était beaucoup de responsabilité, et il arrivait que la fillette, se ravisant, décollât les photos pour les remplacer par d'autres, ce qui mettait Marie-Claude, sa mère, en rage quand, voulant lire *Cinémonde*, elle découvrait une dentelle de papier aux trous surabondants.

Marion jouissait d'une certaine propension à s'abstraire du réel. Souvent, lorsqu'on lui parlait, les mots perdaient leur sens pour devenir pure musique. Une musique qui la berçait et permettait à ses pensées de s'envoler très loin.

« Il y a eu d'autres présages, martelait Grand-mère Yoëlle. Lorsque ton grand-père a voulu mettre le *Boléro* de Ravel sur son Teppaz, c'est la mort de Siegfried, un extrait du *Crépuscule des dieux*, qui a retenti. Les pochettes des disques avaient été interverties. Ensuite, le deuxième jour, alors qu'il se tenait sous la tonnelle, à boire son café, il m'a appelée en brandissant sa tasse. Il prétendait que j'avais laissé tomber du sel dans la cafetière. J'en ai avalé une gorgée, pour vérifier. Atroce. Le café avait le goût et l'odeur du sang. Il en avait aussi la couleur. Je l'ai fait remarquer au capitaine. Il a haussé les épaules, mettant cela sur le compte de la rouille tapissant les tuyaux, ou de l'oxyde de fer charrié par la source. Il niait l'évidence. Les hommes sont ainsi, ma petite, dépourvus d'intuition. »

Marion le croyait volontiers. Elle avait depuis longtemps remarqué que les garçons sont plus attentifs aux accélérations d'une voiture qu'aux battements de leur cœur. Elle s'était

empressée de communiquer cette information capitale à sa mère, convaincue de lui rendre service, mais Marie-Claude avait pouffé de rire sans lever le nez de son magazine.

« J'ai vidé la cafetière dans le jardin, poursuivait Grand-mère Yoëlle. Depuis, plus rien n'a poussé à cet endroit, pas même la mauvaise herbe. Tu peux vérifier. »

Marion s'empressa de le faire. À l'endroit indiqué, la terre nue dessinait un tissu cicatriciel. Un carré d'une absolue stérilité.

« Le quatrième présage était le plus évident, concluait chaque fois Yoëlle. Si nous avions été malins, nous aurions plié bagage et pris le train pour Rennes, Marseille ou Tombouctou. Mais le capitaine s'est obstiné à ne rien voir.

— C'était quoi ? demandait rituellement Marion, bien qu'elle eût entendu cette histoire une centaine de fois.

— Il y avait, au-dessus de la cheminée, une panoplie d'armes anciennes rouillées. Un écu, deux épées entrecroisées, une dague avec la devise de la famille gravée sur la lame. Ton grand-père y tenait beaucoup, c'était quelque chose que les hommes de son clan se transmettaient de génération en génération. Personne n'avait le droit d'y toucher, surtout pas les femmes. Il paraît qu'une femme ne doit jamais porter la main sur une épée, ça porte malheur. Quoi qu'il en soit, la dague s'est soudain détachée de son support pour se ficher entre les pieds du capitaine. Ça s'est produit sous mes yeux. Je la vois encore, la lame vibrant sur une note stridente. À ce moment-là, j'ai compris que le malheur était sur nous. Le lendemain, mon mari était assassiné. »

À cet endroit du récit, Marion demandait à voir le fameux poignard que sa grand-mère conservait dans un coffret de bois noirci. La vieille dame ne se faisait pas prier. Sa petite-fille constituait son unique public, le seul devant lequel elle pouvait radoter à son aise. Entre l'aïeule et la gamine les après-midi se déroulaient avec la rigueur d'une pièce de théâtre aux répliques chronométrées. Elles puisaient dans ce ressassement un étrange réconfort.

Quand elle se penchait au-dessus du coffret, la fillette découvrait une méchante tige de fer dévorée par la rouille, et

dont la garde était tombée en poussière depuis longtemps. De la pointe d'une aiguille à tricoter, Grand-mère Yoëlle soulignait la trace d'une arabesque illisible sur la lame.

« Là, disait-elle. Il y avait la devise de la famille. *Ulula mordeque acrius quam belua*. Ça signifie quelque chose comme « Hurle et mords plus fort que la bête ». Ça remonte à très loin, quand les ancêtres de ton grand-père avaient pour mission de protéger la population du village des exactions du monstre qui vit sur la montagne. »

Jadis, le « capitaine », comme s'obstinait à le surnommer son épouse, avait eu pour nom Artus Gatien de Tancre d'Espalier de Bregannog. En des temps reculés, les seigneurs de Bregannog avaient tenu maison forte sur la falaise afin de repousser l'envahisseur viking ; leur blason portait des gueules à un griffon de sable passant, l'écu sommé d'un créneau d'argent. Plus tard, ils avaient reçu le titre de *beskont*² ; c'était avant que la Révolution s'empare de leurs terres, les baptisent « biens nationaux », tranche la tête au maître des lieux et à presque toute sa famille. Un seul avait survécu, Erwan de Bregannog, qui avait émigré en Louisiane dès le début des troubles populaires. Artus, lui, était né bien plus tard au Brésil, à São Paulo. Avant le krach de 29, il avait mené la vie des riches *fazendeiros*. Puis, lorsqu'on avait commencé à brûler le café dans les locomotives, n'ayant plus un sou en poche, il avait décidé de rentrer en France. De retour en Bretagne, il avait exercé la profession d'ouvrier communal avant de rejoindre la Brigandière. La terre secrète où tout était possible. Sa vie s'en était trouvée transformée.

Mais c'était là une autre histoire.

Artus avait été assassiné dix ans plus tôt, le 11 mai, sans mobile apparent. Yoëlle l'avait découvert dans son cabinet de travail, fermé à double tour, aux volets cadenassés de l'intérieur. Il était calé entre les accoudoirs de son grand fauteuil seigneurial, entouré de livres et de parchemins. Il avait la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte. Ses yeux fixaient le

2 Vicomte.

plafond. La fameuse dague familiale était plantée dans sa poitrine, à la hauteur du cœur. Il avait peu saigné. Le bureau ne laissait voir aucune trace de lutte. Artus avait été frappé par surprise car il tenait encore entre les doigts le porte-plume qu'il avait l'habitude d'utiliser pour rédiger ses études du folklore régional. De toute évidence, il avait été assassiné au milieu d'une phrase car la plume Sergent-Major avait dérapé, dessinant une arabesque en travers de la page. Pour les spécialistes, il s'agissait d'un remarquable exemple de meurtre en chambre close.

« Je revenais d'une visite chez la veuve Lemarrec dont le fils était mort dans les derniers combats, vingt-quatre heures avant la signature de l'armistice, expliquait Yoëlle. Un méchant coup du sort. Elle avait passé la journée à répéter : « C'est ce qui nous arrive à nous autres quand on quitte la Brigandière. On nous présente l'addition. Il faut payer pour nos crimes. Jamais il ne faut franchir les bornes de la commune. C'est à cette seule condition qu'on peut échapper à la justice divine. » Quand je suis revenue, j'ai tout de suite senti que la mort était entrée dans la maison. L'horloge s'était arrêtée. Un corbeau picorait sur la table de la salle commune. Ça ne s'était jamais produit. Lorsque j'ai enjambé le seuil, il ne s'est pas envolé. Il m'a fixé de son petit œil méchant, avec insolence. J'ai appelé ton grand-père, mais je savais déjà qu'il ne répondrait pas. J'ai marché jusqu'au bureau dont la porte était fermée de l'intérieur, la clef engagée dans la serrure. Depuis quelque temps, le capitaine se barricadait pour travailler. Il fermait également les volets avec la barre de sécurité qu'il assujettissait au cadenas. Pour avoir accès au bureau, j'ai dû demander l'aide des voisins, qui ont dégondé la porte au pied-de-biche. Artus était là, dans son cabinet de travail, raide, avec le poignard planté dans sa chemise comme une espèce de bizarre crucifix. Le chat de la maison, Noz³ – encore chaton, à l'époque –, se tenait assis sur le sous-main de cuir, près de l'encrier, très sagement, et il fixait Artus. En m'entendant, il a tourné la tête pour me regarder, et il a miaulé. À cette seconde, j'ai su qu'il avait vu le meurtrier et

3 Nuit, en breton.

qu'il essayait de me révéler son identité. Malheureusement, il parlait très mal notre langue, je n'ai pas compris ce qu'il disait. »

C'était là le passage préféré de Marion, et qui lui donnait la chair de poule. Sous sa fine robe d'été, elle sentait la peau de ses cuisses devenir grumeleuse. Le duvet se hérissait sur ses avant-bras ainsi que les fins cheveux roux sur sa nuque.

Elle imaginait Noz – aujourd'hui devenu un chat obèse, à demi pelé et ne jouissant plus que de quinze minutes de lucidité par vingt-quatre heures – assistant au meurtre depuis le haut de l'armoire, d'où il aimait surveiller le travail d'Artus. À peine plus gros que le poing, tapi entre les incunables et les antiphonaires, il suivait d'un œil acéré les évolutions de la plume Sergent-Major sur le papier, l'assimilant probablement à la progression d'un insecte venu le narguer.

Il avait vu le visage de l'assassin, sans doute l'avait-il reconnu. Depuis tout ce temps, cette information capitale demeurerait gravée dans sa mémoire car, c'est bien connu, les chats comme les éléphants n'oublient rien. S'il avait parlé, il aurait pu faire la lumière sur le crime, il aurait dit, d'une voix nasillarde : « C'est Untel. J'étais là, je l'ai vu. »

Probablement, au cours des années qui avaient suivi, en avait-il parlé aux autres chats du village, et toute la communauté féline connaissait le nom de l'assassin. Un chien, estimait Marion, aurait peut-être déployé des efforts pour se faire comprendre, car les chiens sont plus dévoués aux hommes que les chats. Il aurait, par exemple, aboyé féroce au passage du criminel pour attirer l'attention de Grand-mère Yoëlle, mais les chats ne sont pas comme ça. Ils ne s'occupent pas des affaires des humains. Dans le cas présent, c'était dommage.

Dix ans plus tard, Yoëlle n'avait toujours pas perdu l'espoir que le chat lui révélat un jour l'identité de l'assassin. Elle savait cette idée irrationnelle, et pour tout dire complètement folle, mais c'était plus fort qu'elle, et cette espérance absurde s'était peu à peu changée en idée fixe. Il lui arrivait d'y penser lorsqu'elle repassait le linge ou pelait les pommes de terre, non pas comme à une impossible chimère, mais à la façon d'un

projet difficile nécessitant une dose de pugnacité. *Pourquoi pas après tout ?* Puisqu'on fabriquait des bombes atomiques et qu'on envisageait d'envoyer des hommes sur la Lune !

Un jour, un misérable cirque ambulant s'arrêta au village, et Yoëlle alla trouver le dresseur de chiens pour lui demander s'il estimait possible d'enseigner à un chat les rudiments du langage humain. Le bonhomme, malin, exigea d'ausculter l'animal avant de se prononcer, et en profita pour se faire offrir un repas ainsi qu'un certain nombre de verres de vin. Puis, ayant vaguement palpé le vieux matou, il déclara avec une moue de regret : « Désolé, Madame, il est trop âgé, ses cordes vocales sont durcies. On ne peut guère apprendre à parler qu'aux chatons, et encore ne faut-il pas espérer leur enseigner plus d'une douzaine de mots simples. De toute manière, ils restent incapables de prononcer les consonnes, ce qui rend leur conversation difficilement supportable. C'est la principale raison pour laquelle on a depuis longtemps renoncé à leur apprendre à parler. »

Yoëlle fut bien déçue et offrit au dresseur une bouteille de chouchen en guise de dédommagement.

Elle ne capitula pas pour autant. Chaque fois qu'il lui était donné de rencontrer un médecin, un oto-rhino ou un professeur de diction, elle ne manquait jamais de lui poser la question fatidique : « Pensez-vous qu'un chat puisse apprendre à parler ? »

On considérait cette marotte avec indulgence. Elle était âgée, un peu gâteuse, mieux valait éviter de la froisser. On lui répondait que les chats parlaient à leur manière, en clignant des paupières, en bougeant les oreilles et en remuant la queue, un langage gestuel qu'il suffisait d'interpréter, mais Yoëlle haussait les épaules, agacée, cela ne l'intéressait pas. Parler, pour elle, c'était émettre des sons, combiner des syllabes, être capable de prononcer un nom. À une époque, elle avait connu une phase d'exaltation en lisant dans une revue de vulgarisation scientifique qu'un chirurgien américain avait réussi à faire parler un chimpanzé en modifiant ses cordes vocales. Le journal serré contre sa maigre poitrine, Yoëlle avait couru chez le vétérinaire pour le supplier d'opérer Noz.

« Ma pauvre amie, soupira le praticien, votre chat est si vieux que c'est un miracle qu'il tienne encore debout. Si je l'ouvrais, ce serait pour l'empailler, rien de plus. Un de ces matins, vous le trouverez raide sur le carrelage de votre cuisine, et tout sera dit. Allez, il a fait son temps. Ce n'est plus qu'une serpillière sur pattes. »

Depuis cette conversation, la vieille femme tremblait à l'idée que le matou puisse mourir avant d'avoir révélé son secret. Elle l'entourait de mille soins, lui offrait des nourritures de premier choix. Il couchait dans son lit. Yoëlle se réveillait plusieurs fois par nuit pour vérifier qu'il respirait encore. Avec le temps, une certitude lui était venue, mystique : *Noz, à l'heure de rendre le dernier soupir, lui révélerait son secret.*

Quand Marion, très excitée, évoqua cette éventualité devant sa mère, Marie-Claude poussa un soupir avant de déclarer d'un ton las :

« Le truc que tu dois savoir à propos de ta grand-mère, ma chérie, c'est qu'elle a toujours eu un grain. Mes parents étaient cinglés. Pourquoi crois-tu que j'ai claqué la porte de la maison familiale à quinze ans ? »

Mais Marion ne s'arrêtait pas à de tels détails. L'incrédulité des adultes lui faisait l'effet d'une infirmité, d'une atrophie. Parfois, elle était terrifiée à l'idée qu'elle pourrait un jour devenir comme eux, et ne plus croire à rien.

Par ailleurs, depuis qu'elle avait dévoré les aventures de Tarzan, Marion était obsédée par l'éventualité d'une communication directe entre les humains et les animaux. C'était cela qui l'avait passionnée dans ces romans « pour garçons », « affreusement mal écrits » et dans lesquels « un homme nu gambadait au milieu des guenons, favorisant par cette attitude les pires suppositions sur sa vie amoureuse » (Marie-Claude *dixit*). Si Marion n'avait prêté que peu d'attention aux multiples combats dont Tarzan sortait vainqueur, elle avait par contre lu et relu les passages où le héros conversait avec les éléphants, les lions et toutes les bestioles peuplant une jungle plus bavarde que la cour de récréation d'un collège de jeunes filles.

Pour toutes ces raisons, les espoirs de sa grand-mère quant à la prise de parole de Noz ne lui semblaient nullement infondés. Petite, elle avait tenté de communiquer par télépathie avec les pigeons parisiens, l'expérience s'était soldée par un échec doublé d'une migraine. Sans doute était-elle trop jeune à l'époque, en outre les pigeons n'avaient pas la réputation d'être intelligents. Elle avait réitéré avec les ânes du Ranelagh, sans plus de succès. Toutefois, elle soupçonnait les animaux de s'être volontairement dérobés au contact, par bouderie ou rancune envers les humains qui les humiliaient en les contraignant à se laisser chevaucher par les prétentieux marmots de Passy.

Souvent, pendant que sa grand-mère vaquait à ses occupations, la fillette poussait la porte du cabinet de travail où le crime avait eu lieu et restait plantée sur le seuil, humant l'odeur de poussière chaude et de papier moisi. L'endroit était demeuré inchangé depuis le jour du meurtre. L'encre, en séchant, avait soudé le porte-plume à la page posée sur le sous-main. En haut de la feuille, une phrase s'étirait en belle cursive :

La XVI^e légion romaine avait coutume de se faire appeler « les loups de Subure », sobriquet grivois qui laissait entendre que ses soldats avaient l'habitude de hanter les lupanars dudit quartier.

Le dernier mot se déformait, son ultime syllabe s'écroulant en avalanche pour donner naissance à une jolie arabesque. C'était à ce moment qu'Artus avait été frappé à mort.

Marion était bébé lorsque le crime avait été commis, elle ne conservait donc aucun souvenir de son grand-père. Sa mère, Marie-Claude, n'évoquant son enfance qu'avec réticence, la fillette avait dû entreprendre une véritable enquête pour emboîter les fragments d'une histoire familiale qu'elle pressentait truffée de mystères.

Sur les photographies, Artus de Bregannog apparaissait en tenue coloniale blanche, un revolver à la ceinture, au milieu d'une forêt tropicale. Ces clichés dataient de sa jeunesse brésilienne. Marion, peu soucieuse de vérité géographique, estimait qu'ils auraient pu avantageusement illustrer une aventure de Tarzan. Le visage osseux, la mâchoire prédatrice, le

nez en bec d'aigle, Artus présentait les traits distinctifs du « chasseur blanc » à la Hemingway, tel que le cinéma populaire s'appliquait à le décrire. Même la moustache à la Clark Gable était au rendez-vous. Il avait dirigé une quelconque escouade de « vigilants » s'efforçant de faire régner l'ordre sur les berges de l'Amazone, de là lui venait ce titre de capitaine qui ne correspondait à rien d'officiel.

Des années de pauvreté vécues à son arrivée en France, il ne subsistait aucun témoignage jusqu'à son mariage avec Yoëlle Gallouedec, fille d'un gros éleveur de moutons de prés-salés de la baie du Mont-Saint-Michel. En mai 1935, sur l'image fixée le jour de la cérémonie nuptiale, Artus paraissait encore plus maigre, l'os malaire crevant la peau des pommettes. Un éclat fiévreux et triomphant dans le regard, il fixait le photographe avec un air de défi presque insultant. Sur les clichés de 1940, le capitaine s'épaississait. La moustache et les cheveux grisonnaient, l'expression des yeux avait quelque chose d'inquiet. La fièvre était encore là mais on devinait chez celui qu'elle minait le désir à peine réprimé de regarder par-dessus son épaule, comme à l'approche d'un danger. « La guerre ! Hélas ! » était-on tenté de soupirer, mais l'instinct de Marion lui soufflait que cette attitude de sentinelle sur le qui-vive n'entretenait aucun lien avec les événements qui bientôt déchireraient l'Europe. Il lui semblait qu'Artus, ici, à Bregannog, était déjà embourbé dans le conflit secret qui allait, cinq ans plus tard, lui coûter la vie.

« Des choses se tramaient dans l'ombre... », murmurait alors la fillette, que la fréquentation assidue des aventures d'Arsène Lupin avait habituée aux effets de feuilletoniste.

Artus n'avait pas pris part à la guerre ; un accident de chasse l'ayant affligé d'une claudication incurable, il ne pouvait se déplacer qu'appuyé sur une canne dont le pommeau d'ivoire, ramené du Brésil, représentait Ogoun Ferraille, un dieu du panthéon tropical. Infirmes, cloués chez lui, ils avaient alors entrepris une gigantesque monographie du folklore de la région, à l'imitation du *Barzaz-Breiz* de Hersart de La Villemarqué, et plus précisément de la bête de Bregannog, tarasque bretonne, qui, selon la légende, vivait au sommet du mont Nezmaël

(contraction des vocables bretons *Menez* et *Maël*) et surveillait de son œil perçant les gens du village, en contrebas.

L'origine de cette bête se perdait dans la nuit des temps ; les seigneurs de Bregannog avaient toujours eu pour mission de la combattre, et cela depuis le haut Moyen Âge, d'où leur curieuse devise : « Hurle et mords plus fort que la bête. » Hélas, la créature étant immortelle, on devait, chaque fois qu'il lui prenait l'envie de descendre de son perchoir pour dévorer les hommes, se contenter de la repousser tout en sachant qu'elle reviendrait un jour ou l'autre.

Qu'Artus ait occupé les six dernières années de sa vie à étudier ce conte à dormir debout pouvait paraître étrange. Dans sa jeunesse, il avait été homme d'action. Riche planteur, il n'avait jamais éprouvé le besoin de fréquenter l'université ; c'était donc un autodidacte. Quand on l'interrogeait sur ce point, Yoëlle répondait : « Il s'ennuyait. Ici, à Bregannog, les bouleversements de la guerre étaient à peine perceptibles. Le village ne présentait aucun intérêt stratégique. À cause des récifs, personne ne pouvait envisager de débarquer sur ce point de la côte, ç'aurait été un suicide. Les soldats allemands n'ont fait qu'un bref passage. Ils ont campé trois jours sur la falaise avant de plier bagage ; on ne les a plus revus. En réalité, nous vivions coupés du monde. Songe un peu que nous n'avions même pas l'électricité. C'est à cette époque que ton grand-père s'est plongé dans ses recherches. Il dépouillait des tonnes de vieux papiers, entretenait une correspondance avec des archivistes de Rennes. Parfois, en dépit de sa mauvaise jambe, il partait dans la montagne trois jours d'affilée. Il en revenait couvert de terre et épuisé. Il était devenu taciturne, un rien le mettait de mauvaise humeur. Il passait ses nuits à étudier des manuscrits incompréhensibles. Il apprenait le latin, le gallo et le vieux français, à son âge ! Je crois que le départ de ta mère l'avait blessé et qu'il se cherchait une occupation, pour oublier. Il s'est jeté là-dessus à cause de ses origines, comme d'autres fabriquent des modèles réduits de voiliers. »

Lorsqu'elle visitait le lieu du crime, Marion retenait sa respiration à la manière des pêcheurs de perles qui, dit-on,

plongent avec une pierre attachée à la cheville et restent immergés cinq minutes.

Il lui semblait qu'ici, entre les murs du cabinet de travail, l'oxygène se raréfiait et qu'en s'y attardant on finirait par périr asphyxié. Elle se déplaçait sur la pointe des pieds, effleurant les reliures à cinq nerfs du bout de l'index. Elle avait eu beau scruter le sol, les meubles, les fauteuils, jamais elle n'avait réussi à détecter la moindre tache de sang. On était en présence d'un meurtre « propre », dans le style d'Agatha Christie. En fait, la garde du poignard avait aveuglé la plaie, empêchant toute hémorragie externe. La mort avait été foudroyante.

« Qu'as-tu fait ensuite ? demanda Marion la première fois que sa grand-mère lui conta l'histoire des présages. Tu as prévenu la police ? »

Yoëlle sursauta, comme si sa petite-fille venait de proférer une incongruité.

« Nous sommes à Bregannog, répondit-elle un ton plus bas. Il n'entre pas dans nos traditions de faire appel à la maréchaussée. Nous réglons nos problèmes entre nous. Tu comprends ?

— Non. À Paris...

— Paris, c'est Paris. Bregannog, c'est Bregannog. Il en va ainsi depuis la nuit des temps. Pas de police, pas de juge, pas de prison.

— Alors il n'y pas de justice ?

— Si, il y a la bête, là-haut, sur la montagne. Elle nous observe. Si elle juge que nous dépassons les bornes, elle descend nous dévorer. »

Cette explication humilia Marion. Elle avait neuf ans à l'époque, pour qui la prenait-on ? Elle avait passé l'âge de croire au croque-mitaine ! Elle faillit protester mais l'attitude de la vieille dame l'en dissuada. Elle comprit tout à coup que Yoëlle croyait *réellement* à l'existence de la bête.

« Ça s'est toujours passé de cette manière, insista l'aïeule. Bregannog n'est pas un village ordinaire. Pourquoi crois-tu que la forêt qui l'entoure se nomme la Brigandière ?

— Je ne sais pas.

— Parce qu'elle abritait des brigands qui tranchaient la gorge des voyageurs. On mettait ces disparitions sur le compte des loups, mais il n'en était rien. Au fil des siècles ces bois ont vu couler plus de sang qu'un champ de bataille. Des centaines de cadavres sont enterrés entre les arbres. Et tu sais d'où venaient ces égorgeurs, ces assassins ? D'ici, de Bregannog. Le village, à l'origine, était un campement de voleurs, et leur chef un ancêtre de ton grand-père. C'est lui qui, un jour, a imaginé de conclure un pacte avec un enchanteur du coin.

— Merlin ?

— Merlin, c'est du cinéma. Encore une invention des Américains, comme le Coca-Cola. Non, je te parle d'un véritable enchanteur. Le chef des brigands lui a demandé de rendre le campement introuvable, de sorte que si le roi envoyait ses soldats pour châtier les voleurs, ses troupes s'égareraient et finiraient par tomber dans la mer du haut de la falaise. Ainsi, les bandits demeureraient à l'abri de la justice dès qu'ils regagneraient l'enceinte du bivouac. En quelque sorte, ils deviendraient invisibles aux yeux de la loi. L'enchanteur a dit : « D'accord. Mais on n'a rien sans rien. Il faut une contrepartie. Un loyer à payer, sinon ce serait trop facile. » C'est alors qu'il a créé la bête et l'a juchée là-haut, au sommet du mont Nezmaël, d'où elle surveille le village.

— Pourquoi ?

— Pour percevoir le loyer de l'invisibilité, dame ! Quand elle juge que les habitants de Bregannog ont commis trop de crimes, elle descend pour en dévorer une trentaine. Elle ne frappe pas que les coupables, elle mange tous ceux qui croisent sa route sans se poser de questions. Quand elle a la panse pleine, elle retourne en haut du *krec'h*⁴ et l'on n'entend plus parler d'elle pendant dix ans. Le loyer a été payé, nous sommes désormais libres de faire le mal sans craindre les foudres de la justice.

— Tu veux dire que vous êtes tous des assassins ?

— Oui. Certains moins que d'autres puisqu'ils sont seulement des descendants de criminels et qu'ils n'ont pour l'heure encore assassiné personne. Mais ça viendra. C'est dans

⁴ Crête, sommet.

notre sang, comme une tare. On a beau faire, un jour ou l'autre le besoin se fait sentir, on n'arrive plus à le juguler, alors il faut passer à l'acte.

— Mais toi, tu n'as tué personne !

— Non, pas encore, mais si je découvre qui a assassiné Artus je n'hésiterai pas une seconde. Je suis née ici, alors je ne nourris pas d'illusions. On a beau quitter le village, essayer de faire sa vie ailleurs, on y revient toujours, c'est écrit. Regarde ton grand-père, il est né au Brésil, mais le destin s'est arrangé pour le ramener sur la terre de ses ancêtres. Il n'a pas pu résister.

— Il avait tué des gens ?

— Oui, là-bas, dans la jungle. Il me l'a avoué. Des sauvages, ça ne compte pas, je sais, mais il avait tout de même du sang sur les mains.

— Mais maman ? avait alors protesté Marion. Elle sera aussi forcée de tuer quelqu'un ?

— Oui. Elle l'a peut-être déjà fait, pour ce que j'en sais. Et il en ira de même pour toi, un jour ou l'autre, puisque le sang maudit coule dans tes veines. Toutefois, la chose comporte un avantage. Si tu tues quelqu'un, reviens tout de suite te cacher à Bregannog. La police ne t'y trouvera jamais, le sortilège de l'enchanteur te protégera. Les gendarmes lancés à ta poursuite s'égareront et tomberont de la falaise. Mieux, au bout d'un moment, juges et commissaires oublieront ton existence et le dossier sera classé. Tant que tu resteras dans l'enceinte du village, tu cesseras d'exister aux yeux de la loi. Mais si tu commets l'erreur de franchir les limites de la commune, l'enchantement cessera aussitôt de te protéger. »

Marion hocha la tête, anéantie par l'importance d'une telle révélation. Sans lui laisser le temps de réfléchir, sa grand-mère poursuivit :

« C'est ce qui s'est passé pour Yann-le-torte, le fils du chapelier. En 32, avant la déclaration de guerre, il a assassiné et dévalisé un encaisseur du Crédit Mutuel de Nantes. La police s'étant lancée à ses trousses, il a eu le bon sens de se réfugier chez nous. Dès lors, il n'a jamais été inquiété. Du jour au lendemain, les enquêteurs l'ont oublié. »

Quand Marion rapporta ces propos à sa mère, celle-ci grimaça.

« Tu dois toujours garder une chose à l'esprit, dit-elle en empoignant sa fille par les épaules. Mamie a perdu la tête quand ton grand-père a été assassiné. Elle s'est réfugiée dans un monde de légendes, de superstitions. Tu peux l'écouter mais, par pitié, ne prends pas ce qu'elle dit au sérieux ou tu deviendras aussi cinglée qu'elle. »

Toutefois le théorème énoncé par Yoëlle avait ceci de terrible qu'il sous-entendait que l'assassin de Grand-père Artus ne serait jamais puni, sinon par la bête du Nezmaël, à condition qu'elle descende le chercher, ce qui, de toute évidence, n'était pas pour demain.

Par ailleurs, les lois de Bregannog impliquaient que Marie-Claude et sa fille auraient bientôt du sang sur les mains. Nullement effrayée, Marion jugeait la chose intéressante. À force de lire les romans d'aventures de Gustave Le Rouge, elle avait été gagnée par l'angoisse de ne jamais connaître pareilles tribulations et d'être condamnée à mener une existence sans relief. Tout valait mieux que l'ennui, même le crime.

En arrivant pour la première fois à Bregannog, Marion avait constaté avec surprise qu'aucun clocher ne dominait le bourg. Il n'y avait pas d'église. « Pas d'église et pas de curé, avait confirmé Marie-Claude. Tu viens de débarquer chez les païens, ma cocotte. Le christianisme n'est jamais parvenu jusqu'ici, et si d'aventure tu croises un prêtre, ce sera un druide. »

Plus tard, quand la fillette avait cherché une confirmation de ce curieux état de choses auprès de sa grand-mère, elle s'était entendu répondre :

« Nous nous arrangeons entre nous, depuis la nuit des temps. Quand le catholicisme a voulu imposer sa loi en Bretagne, les anciens dieux de la forêt se sont réfugiés chez nous, dans nos bois. C'est ici, au *koad lazherien*⁵, qu'ils ont établi leur dernier royaume, et non pas à Brocéliande comme certains cuistres de l'université essayent de nous le faire croire.

5 Forêt des assassins.

Longtemps, fées, lutins et korrigans ont gambadé à la lisière du village. Mon arrière-grand-mère racontait que, un matin, elle en avait trouvé un endormi dans le poulailler où il s'était introduit pour gober les œufs. Elle a été assez maligne pour ne pas lui en tenir grief. Pour l'en remercier, le lutin lui a fait cadeau d'une perle de grand prix qui, une fois négociée, lui a permis d'acheter une belle maison.

— Tu en as vu, toi ? s'enquit Marion.

— Non, soupira Yoëlle. Dans mon enfance, il y en avait déjà moins, les engrais chimiques les avaient empoisonnés. On dit que la plupart des anciens dieux n'ont pas survécu à l'invention de la TSF. Les ondes radiophoniques les auraient électrocutés. Il doit en rester encore une poignée, mais ils sont devenus craintifs et ont fini par oublier la langue des hommes, si bien qu'ils ne comprennent plus ce qu'on leur dit. Ils restent entre eux. Il est de plus en plus difficile de surprendre une fée se baignant dans une mare. C'est dommage. Quant aux sirènes, elles ont presque toutes sauté sur les chapelets de mines que les Allemands ont mouillées le long de la côte. »

Un soir, ne supportant plus de vivre dans le flou, Marion avait sommé sa mère de lui répondre sans détour : Les gens de Bregannog comptaient-ils, oui ou non, un assassin parmi leurs ancêtres ?

Marie-Claude avait détourné les yeux, mal à l'aise. Le passé ne l'intéressait pas, elle adorait tout ce qui était moderne. Les caves de Saint-Germain-des-Prés, le jazz, l'existentialisme, Simone de Beauvoir, Boris Vian, la Série Noire... Les histoires de druides et de landes maudites la faisaient bâiller. « On dirait du Pierre Benoit », avait-elle coutume de déclarer. » À l'origine, se décida-t-elle à marmonner, ce village était très pauvre. Il arrivait que les gens y meurent de faim lorsque les récoltes étaient mauvaises. À cause des écueils, il est impossible de pêcher ou de lancer des filets. Alors les gars de Bregannog ont fait ce que beaucoup d'autres ont fait, ailleurs, quand la misère les y poussait. Ils sont devenus naufrageurs. Ils attiraient les bateaux marchands sur les brisants en allumant des feux sur la falaise. C'était une pratique courante à l'époque. Partant de ça,

on peut considérer que nous sommes tous plus ou moins des descendants de naufrageurs, et que beaucoup de marins sont morts à cause de nos ancêtres. Mais c'est vieux, nous n'en sommes pas responsables. Ne te mets pas martel en tête. Et cesse de gober béatement tout ce que raconte Mamie. Je t'ai déjà dit qu'elle n'avait plus sa tête. »

Marion avait consigné cette réponse dans son cahier d'enquête. L'information semblait solide. Être la lointaine descendante d'un naufrageur lui plaisait assez. C'était méchamment bath !

Marie-Claude, ou l'auberge des mousquetaires

Dans un petit ouvrage de vulgarisation traitant du langage des animaux, Marion avait lu que le chien et le chat utilisent pour s'exprimer des signes à la signification diamétralement opposée. Ainsi le chat, lorsqu'il est content, ronronne. Quand il tend la patte en avant, il signifie à son interlocuteur qu'il ne doit pas s'approcher sous peine de s'attirer de sérieuses représailles. Remuer la queue est, chez lui, signe d'irritation. Mais le chien gronde quand il est en colère, tend la patte quand il désire faire ami-ami, et remue la queue pour témoigner de sa joie. On voit sans peine les quiproquos qui s'installent lorsque ces animaux sont mis en présence, chacun interprétant à l'envers les signaux que lui envoie son vis-à-vis ! Cette lecture avait eu sur la fillette l'effet d'une révélation. Elle y avait vu résumés en termes lumineux les mécanismes régissant les échanges qu'elle entretenait avec sa mère. Si elles avaient le plus grand mal à communiquer, c'est qu'elles utilisaient des systèmes de codification inadéquats.

« Je suis chien et elle est chat », avait-elle décidé. C'était clair, mais ça ne résolvait pas le problème.

Pour commencer, Marie-Claude se prénommaient en réalité Alwena, qui signifie à peu près Blanche en ancien breton. Toute jeune, elle avait pris ce prénom en horreur et décidé d'en changer. Hors du cercle familial, elle s'était toujours fait appeler Marie-Claude. À Paris, elle se donnait un mal de chien pour dissimuler ses origines bretonnes.

Du passé maternel, Marion ne savait pas grand-chose, Marie-Claude se montrant peu loquace sur le sujet. Marion savait seulement que sa mère, toute jeune, avait été l'élève d'une maîtresse de ballet de l'Opéra réfugiée à Bregannog pour fuir les

persécutions nazies. L'ayant prise en amitié, la vieille dame lui enseigna les rudiments de son art pendant la durée du conflit, et finit par s'étonner des réelles dispositions dont sa protégée faisait preuve. À la Libération, la maîtresse de ballet regagna la capitale en emportant la jeune fille dans ses bagages avec l'intention de la présenter à des amis chorégraphes. À partir de là, les choses devenaient confuses, les anecdotes contradictoires ou protéiformes, remplies de phrases inachevées ou d'allusions que la fillette ne pouvait comprendre. Marie-Claude avait participé à de nombreux ballets, c'était certain ; Marion avait trouvé d'anciens programmes en attestant. Il lui avait toutefois semblé que ces spectacles, assez dénudés, entretenaient peu de rapports avec *Le Lac des cygnes*. La réaction colérique de sa mère, à la vue des affiches froissées, plaidait en ce sens.

Ensuite... ensuite l'aventure parisienne devenait encore plus floue. Marie-Claude, à la suite d'une déchirure d'un tendon de la voûte plantaire, s'était vue contrainte d'abandonner la scène pour devenir habilleuse. Elle continuait à suivre la troupe, certes, mais ne quittait plus les coulisses. « Je servais de bonniche à mes anciennes camarades ! » avoua-t-elle un jour que sa fille la harcelait. Elle avait mal vécu la chose et fait une maladie de langueur qu'on appelait « dépression nerveuse ». S'ensuivait une période bizarre au cours de laquelle Marion était née. Sur le sujet, la jeune femme s'était montrée ferme et définitive : « Ne me tarabuste pas pour savoir qui était ton père. Une fois pour toutes, je n'en sais rien. À l'époque je n'allais pas bien, je sortais beaucoup, je suivais n'importe qui. Ça a failli mal finir. J'ai été à deux doigts de devenir une... courtisane. »

Le terme courtisane éveillait dans l'esprit de la fillette des images grandioses où défilaient le château de Versailles, Madame de Montespan, les robes rebrodées d'or, marquises et duchesses plongeant en gracieuses révérences aux pieds de Louis XIV, et elle s'étonnait que sa mère ait pu dédaigner un destin aussi somptueux.

Pour Marie-Claude, la vie devait bifurquer lors d'une soirée au Tabou, à Saint-Germain-des-Prés, après le tour de chant de Juliette Gréco, à la minute où lui fut présenté Milos Mikailov Milov, surnommé par les rats de cave le « Soviet suprême », un

éditeur scandaleux, célèbre pour son nœud papillon à pois rouges, ses lunettes d'écaillé, son fume-cigarette, son passé de Russe blanc hostile au bolchevisme, et ses douteux succès de librairie. À l'aube, alors que la crypte enfumée se vidait, Milos proposa à Marie-Claude d'écrire ses souvenirs de danseuse en insistant sur la débauche endémique gangrenant les corps de ballet. « Confession d'une ballerine, suggéra-t-il, les mille et un secrets des coulisses. Ce qui se passe une fois les projecteurs éteints. La sueur, les larmes et le stupre. »

Quoique contestable par bien des aspects, ce travail eut le mérite de sortir la jeune femme de sa léthargie. Elle s'y purgea du fiel qui l'empoisonnait. Tout y passa, la prostitution déguisée, le droit de cuissage, le sadisme des chorégraphes, les insultes, la distribution des rôles décidée au fond des lits en fonction des aptitudes sexuelles des candidates, les gamines de quinze ans perverses, vendues, brisées ; les injustices de la critique... À l'idée d'un tel brûlot, Milos se frotta les mains. Le scandale paraissait assuré. Le sort en décida autrement. Alors qu'il se préparait à mettre sous presse, la bombe *Bonjour tristesse* explosa, réduisant à néant le reste de l'actualité littéraire. Il n'était plus question que du « charmant petit monstre » nommé Françoise Sagan.

« C'est foutu, annonça Milov à Marie-Claude. On ne nous remarquera même pas. Les libraires ne jurent plus que par cette gamine dont ce sera probablement le seul et unique bouquin. Je ne peux pas me permettre de perdre de l'argent. Le plus sage, c'est d'attendre que s'apaise la tourmente... En attendant, on trouvera de quoi t'occuper, petite colombe. Un gagne-pain où, à défaut de devenir une riche capitaliste, tu garderas les fesses propres. »

C'est ainsi qu'il recommanda la jeune femme à l'une de ses amies, Bernadette de Saint-Faron, qui éditait des romans édifiants à l'usage des petites filles. Ayant créé sa propre maison, elle résistait courageusement à la déferlante de la mode « Club des Cinq » qui avait porté de rudes coups à ses publications jusque-là consacrées aux émois d'adolescentes aspirant à prendre le voile pour soigner les lépreux.

« Pondez-moi une série sur la danse, proposa Bernadette à Marie-Claude. Rien de réaliste, bien sûr. Quelque chose qui permette aux petites lectrices de suivre le destin fabuleux d'une jeune ballerine partie de rien... Beaucoup de sentiments, d'entraide, d'amitié. Quelques peines, une pincée d'échecs, mais, au final, des efforts récompensés. De l'optimisme. N'oubliez pas l'optimisme. Ça peut marcher. Toutes les filles de mes amies veulent être danseuses étoiles. Elles ne se rendent pas compte que ce boulot est un calvaire. »

Marie-Claude n'avait guère le choix. Milos commençait à marmonner des choses désagréables à propos d'un remboursement d'avance perçue pour cause de non-publication, or l'argent de l'à-valoir était dépensé depuis longtemps !

La mort dans l'âme, la jeune femme s'était attelée à la tâche, créant à son corps défendant la série « Les Chaussons de satin blanc » qui devait connaître un succès éclatant.

Dix ans plus tard, elle ne s'en était toujours pas remise, à tous les sens du terme.

Marion, qui savait parfaitement lire à six ans, avait détesté les aventures de Lili Moineau, cette idiote qui, au cœur des pires tourments, gardait le sourire et ne perdait jamais confiance en son étoile. Elle n'aimait pas l'univers de la danse, les tutus, les chaussons, les entrechats. Elle n'éprouvait aucune espèce de fascination pour ces filles qui se contorsionnaient sur scène en battant des pieds pour la satisfaction d'une poignée de bourgeois. Au début, elle n'avait pas osé l'avouer à sa mère, craignant de lui faire de la peine, mais celle-ci l'avait mise à l'aise en déclarant : « Ce sont des conneries pour écervelées, je sais de quoi je parle, j'étais l'une d'elles. Ne perds pas ton temps avec ça. »

En règle générale, Marion préférait les aventures du « Club des Cinq », non pas à cause de l'intrigue qu'elle jugeait sotte (elle estimait invraisemblable qu'un groupe d'enfants puisse venir à bout de dangereux malfaiteurs internationaux !) mais parce que ces livres lui confirmaient que tous les malheurs du monde provenaient des adultes. Claude, Annie, Mick et François qui vivaient sac au dos, nomades acharnés arpentant chemins et forêts, lui faisaient l'effet d'éternels fuyards. Ou plus

exactement de prisonniers en cavale. Oui, pour Marion, les célèbres cousins étaient des captifs injustement condamnés, et cherchant à s'échapper du monde bâti par leurs parents. Le vrai sujet des livres, c'était cette fuite désespérée vers un ailleurs plus serein.

Marie-Claude, elle, n'avait jamais réussi à récupérer le manuscrit de son premier ouvrage, ce brûlot scandaleux dont elle n'avait pas conservé de copie. Milos Milov avait trouvé la mort dans un accident de voiture alors qu'il se rendait au casino de Deauville pour s'y faire dépouiller comme à l'accoutumée. Ses livres, papiers, meubles et vêtements furent dispersés au hasard d'une confuse succession mettant en présence trois cousins d'une quelconque république socialiste. Quand on fit ouvrir son coffre-fort par un serrurier, on n'y découvrit qu'une seringue et un flacon d'héroïne coupée de lactose à 60 pour cent.

Usant d'un pseudonyme, Marie-Claude écrivait quatre petits romans par an. À la différence d'Enid Blyton, elle détestait ce travail et, souvent, alors qu'elle malmenait son Olivetti, Marion l'entendait lâcher des chapelets d'obscénités à mi-voix. Une bouteille de whisky irlandais trônait sur son bureau, et il n'était pas rare qu'à la fin d'un chapitre elle s'écroulât sur le divan, terrassée par l'ivresse. Mais l'argent rentrait. La série était traduite en trente-cinq langues. On parlait de l'adapter au cinéma, comme *Heidi*, autre best-seller de la littérature enfantine.

Le soir, Marie-Claude enfilait son manteau de léopard, posait ses lunettes de soleil sur son nez et disparaissait au volant de son Austin-Healey rouge.

« Je vais me chercher un homme... », déclarait-elle avec cynisme. Marion ne comprenait pas vraiment ce qu'elle entendait par là. Il arrivait que sa mère restât absente trois jours sans donner de nouvelles. Dans ce cas, Marion voyait rituellement débarquer Yumiko, une étudiante japonaise que Marie-Claude avait prévenue par téléphone, et qui était censée assurer l'intérim jusqu'au retour de l'autorité parentale.

Après de multiples déménagements, Marie-Claude avait jeté son dévolu sur une étrange bicoque, située rue de l'Annonciation, à Passy, dans le XVI^e arrondissement, non loin de la maison de Balzac. C'était une voie étroite et vieillotte, bordée de baraques délabrées datant du XVII^e siècle. Des maisons invraisemblables, à poutres et colombages, dont certaines tournaient à la ruine. Toutes dataient des premiers temps du hameau de Passy, quand les nobles chassaient à courre dans le bois de Boulogne, et que Joufflotte, la fille dévoyée du Régent, organisait des orgies dans son château de la Muette, se gavant de nourriture et de sexe jusqu'à en mourir. Marie-Claude avait eu le coup de foudre pour une ancienne auberge de mousquetaires dont le plafond culminait à quinze mètres, offrant au regard un enchevêtrement de poutres noircies et de mezzanines suspendues dans les airs. Reliées entre elles par des échelles ou des passerelles branlantes, elles évoquaient pour Marion ces cabanes que les enfants heureux bâtissent dans les arbres. Une cheminée de pierre conçue pour rôtir un bœuf trônait au rez-de-chaussée, si noire, si profonde, qu'on eût dit la porte des enfers. Inhabitable, extravagant, le lieu avait néanmoins quelque chose de fascinant. Un célèbre acteur de théâtre avait vécu là durant la guerre, avant d'être jeté en prison lors de l'Épuration. Le local était à l'abandon, à vendre pour une bouchée de pain. La rue de l'Annonciation, petite et commerçante, n'était fréquentée que par une population de cuisinières et de bonnes dépêchées au ravitaillement. C'était un îlot de quasi-pauvreté enkysté au milieu d'un tissu urbain d'une insolente richesse. Marie-Claude avait signé sur un coup de tête. Elle avait horreur des immeubles haussmanniens et des appartements bourgeois. L'ancienne auberge des mousquetaires éveillait en elle des réminiscences d'Alexandre Dumas.

Marion, elle, croyait vivre un rêve éveillé. La poutraison, aux ramifications compliquées, lui donnait l'impression qu'un chêne avait poussé en secret à l'intérieur de la maison. Un chêne qu'elle allait pouvoir escalader à sa guise. Elle ne dénombra pas moins de cinq mezzanines, dont la plus haute frôlait le toit.

L'espace intérieur avait tout de l'échafaudage abandonné. Les plates-formes tenaient lieu de chambres ouvertes aux courants d'air. Une simple balustrade les bordait sur trois côtés, laissant planer un parfum de vertige.

« Un somnambule ne survivrait pas longtemps ici ! » ricana Marie-Claude le jour de l'emménagement.

Si les deux premiers « étages » avaient été équipés de toilettes, il n'en allait pas de même pour les autres. Cela n'effaroucha en rien Marion. Vivre au sommet d'un arbre clandestin valait bien la corvée de faire pipi dans un pot de chambre !

Au début de leur installation, elle passa beaucoup de temps au rez-de-chaussée, à caresser les piliers de chêne du bout des doigts. Dans chaque entaille elle croyait déceler la trace d'un coup d'épée et se plaisait à imaginer les formidables querelles dont la salle à manger avait été le théâtre. Elle émaillait ces songeries de jurons tels que : Diantre ! Palsambleu ! Ventre saint gris !, en ébauchant des estocades approximatives. Elle était encore assez petite pour se désespérer de ne pas être un garçon. Ce travers lui passerait bientôt.

Un voisin, Alphonse Médicreux, que les commerçants surnommaient « l'Archiviste », la conforta dans ses rêveries. C'était un vieillard chauve et sale, d'une effrayante maigreur, bibliophile dont la librairie avait brûlé pendant la guerre à la suite d'un bombardement. Des éditions originales qui valaient une fortune s'étaient envolées en fumée, laissant le bonhomme dans le dénuement. Il survivait en distribuant des prospectus au coin des rues, déguisé en homme-sandwich, et dormait dans un galetas au sixième étage d'une mesure. Si on lui prêtait une oreille complaisante, il faisait preuve d'une remarquable culture historique, improvisant aux carrefours des conférences dignes d'un membre de l'Institut. Il apprit à Marion que, au moment de la Terreur, un certain Martin Jompierre, député à la Constituante tenu en suspicion par Robespierre, avait trouvé refuge à l'ancienne auberge des mousquetaires.

« En 1790, expliqua-t-il, l'établissement se nommait *À l'Enseigne du Chien qui pète*. Plutôt trivial, je l'admets. Le

citoyen Jompierre savait qu'on allait l'arrêter. Il a passé les derniers jours de sa vie derrière cette fenêtre, là, au deuxième étage, à guetter l'arrivée du comité de quartier et de la section des piques. Pour tromper l'attente, il a gravé son nom sur l'une des poutres. Il doit toujours s'y trouver si les vrillettes ne l'ont pas rongé. Le sixième jour, les sans-culottes se sont saisis de sa personne au lever du soleil pour le transférer à la Conciergerie. Deux heures plus tard, on le jugeait. À midi, sa tête tombait dans le panier et rejoignait son corps à la fosse commune. Il ne reste rien de lui, que ce nom gravé dans le bois. Peux-tu vérifier pour moi s'il y est encore ? »

Mais Marion eut beau scruter les piliers à la loupe, elle ne décela aucune inscription. Deux mois plus tard, le père Médicreux mourait dans sa soupente, emporté par une pleurésie. Elle en conçut une impression de vide, comme si elle venait de perdre un proche. Par-dessus tout, elle se sentait fautive de n'avoir su mener sa mission à bien. C'était un peu comme si le citoyen Jompierre mourait une seconde fois.

Quand Marie-Claude faisait une fugue, Yumiko débarquait alors, longiligne, hautaine, vêtue de noir de la tête aux pieds, les cheveux coupés en carré austère. Elle traitait Marion avec aussi peu de considération qu'un chiot indiscipliné.

« Dans mon pays, on bat les enfants, répétait-elle. Ça te ferait du bien. Toi, trop arrogante pour une fille. »

Elle avait beaucoup de mal à prononcer les r, et alternait curieusement les phrases élaborées et un pidgin de son invention. Elle vouait une admiration sans bornes à Marie-Claude. Le soir, quand elle croyait Marion endormie, elle se déshabillait, enfilait les vêtements de son idole, et paradait devant les miroirs. Parfois, elle s'asseyait à la table de travail de l'écrivain et tapait on ne sait quelles élucubrations à la machine.

« Ta mère, femme tourmentée, déclarait-elle à la fillette en lui beurrant des tartines. Tu dois pas lui compliquer la vie. Fille pas importante. Servir. Au Japon, on ne donne pas prénoms aux filles, seulement des numéros. Fille numéro un, fille numéro deux... Toi pas assez respectueuse. Enfants occidentaux mal

élevés. Pas respect pour les parents, pas respect pour les anciens. »

À d'autres moments, elle se lançait dans d'interminables diatribes en japonais, couvant Marion d'un œil furibond. Puis, ayant recouvré son calme, elle s'asseyait sur le vaste canapé trônant devant la cheminée et, en compagnie de la fillette, entreprenait de passer en revue une pile de *France-Soir*. Marion adorait cet exercice qui consistait à lire les bandes dessinées de la dernière page du quotidien : *Juliette de mon cœur*, *Arabelle la dernière sirène*, *Max l'explorateur*...

Mais ce qu'elle préférait, c'étaient les deux colonnes parallèles encadrant les *strips* : *Les amours et les crimes célèbres*. Si la première relevait à ses yeux de la niaiserie, la seconde lui mettait le feu aux joues. Il n'y était question que de rentiers égorgés, d'assassins mystérieux officiant dans le métro, de guillotine, de crans d'arrêt, de voyous des fortifs...

Quand la mère de Marion réapparaissait, la nurse aux yeux bridés s'enfuyait tel un fantôme, comme si elle s'estimait indigne de côtoyer une déesse. La fillette avait pour principe de ne jamais poser de questions, de ne proférer aucun reproche. Elle avait fini par comparer Marie-Claude à ces fées des légendes bretonnes dont la forme humaine est temporaire, et qui doivent se cacher lorsqu'elles se changent en monstre. Marie-Claude était-elle une Mélusine à queue de serpent ?

Un matin où elle était rentrée les yeux plus cernés que de coutume, Marie-Claude se décida à lever un coin du voile.

« Tu penses que je suis une mauvaise mère, n'est-ce pas ? lança-t-elle d'une voix lasse. Tu es trop petite, tu n'y connais rien. *Je dois en profiter*. Le temps m'est compté. Je suis belle, mais ça ne durera pas. C'est la malédiction qui pèse sur les femmes de notre famille. Entre quinze et vingt-cinq ans, nous sommes sublimes, puis, brusquement, aux alentours de vingt-sept, vingt-huit ans, nos traits subissent une altération inexplicable. Notre visage s'amollit, dégringole. Nous vieillissons d'un coup. À trente ans, nous sommes affreuses. »

Marion, gênée, se força à rire. Cette brusque intimité la mettait mal à l'aise. Elle aurait voulu se boucher les oreilles, mais Marie-Claude revint à la charge.

« Tu crois que je plaisante ? siffla-t-elle. Attends, je vais te montrer l'album de famille. Tu verras si j'exagère. »

Ayant exhumé d'une armoire un volume toilé mal en point, elle l'ouvrit entre la cafetière, les tasses et le cendrier, avant d'en tourner les pages.

Des visages inconnus défilèrent sous les yeux de la fillette, alternant beauté et laideur.

« Ta grand-mère à dix-sept ans, commentait Marie-Claude, et là à trente-deux... Tu vois la différence ? Là, tes cousines Soizic et Gwennaël, à seize ans, puis à vingt-sept. »

Marion plissa les paupières. Elle avait peine à admettre qu'il pût s'agir des mêmes femmes. Il ne restait plus trace de la joliesse des premières années. Parvenues à la trentaine, ces filles d'une beauté éthérée se changeaient en laiderons. La peau se faisait grumeleuse, des rides précoces creusaient leurs sillons, la chair se détachait des os, les changeant en matrones bouffies et couperosées.

« Dans la famille de ma mère on raconte qu'il s'agit d'une malédiction lancée jadis par une fée contrariée, une Mary-Morgane, murmura Marie-Claude. Une malédiction qui se transmet par les femmes. En réalité, c'est une maladie héréditaire... Une dégénérescence des tissus du visage, une sorte de vieillissement accéléré qui se localise à la figure et ne s'étend pas au reste du corps. À trente ans, on a soudain l'air d'en avoir soixante-cinq, ça se produit en l'espace de quelques semaines, au terme d'une forte fièvre accompagnée d'un œdème, puis ça se stabilise. On appelle ça le syndrome de Kincaid-Lewison. C'est incurable. Une fois que ça s'est produit, on ne peut plus rien arranger. Ça va m'arriver, et ça t'arrivera aussi, d'ici une quinzaine d'années. Voilà pourquoi il te faudra en profiter, comme je le fais à l'heure actuelle. Après, ce sera fini, tu n'existeras plus aux yeux des hommes. Ton pouvoir sur eux se sera envolé. Ton règne sera court, à toi de savoir en tirer le meilleur parti. »

Marion demeura figée, la bouche ouverte, ne sachant quelle attitude adopter. Elle se demandait si sa mère était ivre ou si elle se moquait. Marie-Claude aimait parfois la taquiner en lui débitant des contes à dormir debout. Récemment, elle avait essayé de lui faire croire que les savants soviétiques avaient enfermé une petite chienne dans une boule de fer pour l'expédier dans l'espace. La boule s'appelait un Spoutnik, elle tournait présentement autour de la Terre, et Laïka, la pauvre bête, rendrait le dernier soupir dès sa réserve d'oxygène épuisée. C'était si absurde, que Marion n'avait pas été dupe une seconde des fariboles maternelles. En allait-il de même aujourd'hui ? On prétendait que les écrivains finissaient par confondre le réel et l'imaginaire.

Néanmoins, à partir de ce jour, Marion se surprit à scruter le visage de sa mère à la dérobée pour y détecter les signes avant-coureurs de l'étonnante malédiction. Elle prit également l'habitude de s'examiner dans le miroir, chose qu'elle n'avait jamais faite. Avec ses cheveux roux, ses taches de rousseur et ses nattes, elle ne se trouvait pas jolie. Assez curieusement, cela lui convenait. Les transports de la passion, les baisers, les balbutiements tels qu'ils étaient présentés au cinéma ne l'attiraient pas, et même lui paraissaient aussi peu appétissants que les symptômes de la grippe. Tous ces couples qui s'éteignaient en pleurnichant avaient l'air de souffrir du rhume des foins avec leurs visages gonflés par les larmes ! Alors que les filles de sa classe se pâmaient devant les photos d'un acteur débutant nommé Alain Delon – le James Dean français –, Marion n'envisageait pas de tomber amoureuse. La présence d'un homme l'eût gênée et elle se satisfaisait fort bien de l'absence de père. Elle n'aurait jamais eu l'idée d'entreprendre une enquête pour retrouver sa trace. Qu'importe alors si elle devenait laide ! Les peines de cœur et les crises de larmes qui affligeaient parfois sa mère lui seraient ainsi épargnées.

Plus tard, elle deviendrait professeur d'escrime ou spécialiste des codes secrets, ou encore voleuse de bijoux dans les grands hôtels.

L'aviateur, ou le château perdu

Dès qu'arrivaient les vacances d'été, Marie-Claude avait l'habitude d'expédier Marion chez sa grand-mère, à Bregannog, puis de s'enfuir à Saint-Tropez d'où elle émergeait deux mois plus tard, amaigrie et les yeux cernés.

« Tu t'ennuierais avec moi, déclarait-elle rituellement en claquant la portière. Ce n'est pas un coin pour les gosses, et puis tu sais bien que je suis une mauvaise mère. Je n'ai jamais su m'occuper de toi, c'est comme ça. Je ne me cherche pas d'excuses. Je n'étais pas faite pour avoir des enfants. Tu seras mieux avec Grand-mère Yoëlle. Il ne faut pas m'en vouloir, *il me reste très peu de temps*. Quand je serai devenue laide, je deviendrai gentille avec toi. Tu verras, tu ne me reconnaîtras plus, dans tous les sens du terme ! »

L'été de ses douze ans, au moment de grimper dans l'Austin-Healey qui l'emmenait vers la terre de Bretagne, Marion fut saisie de malaise. Elle eut soudain le pressentiment qu'au terme de ces vacances tout aurait changé. Irrémédiablement. Depuis quelque temps elle éprouvait des bouffées d'angoisse à l'idée qu'elle vivait les derniers instants d'un âge d'or. Cette inquiétude s'alimentait des exclamations proférées par les commères du quartier qui, chaque fois qu'elle allait acheter du pain, lui tapotaient la tête ou lui pinçaient les joues en lançant d'une voix enjouée : « On va bientôt devenir une vraie jeune fille, hein ? Va falloir oublier ces nattes ! Fini la marelle et la corde à sauter ! » Marion, qui n'avait jamais touché une corde à sauter et encore moins titubé à cloche-pied sur le quadrillage crayeux d'une marelle, avait accueilli ces prédictions avec une grimace d'appréhension. *De toute évidence, quelque chose allait finir*. Une période bénie des dieux. C'était aussi évident qu'inévitable. Et cela l'effrayait. Elle se sentait bien dans sa peau, elle ne tenait pas à grandir. Le comportement des

« grandes » ne la tentait nullement. Elle n'avait pas envie de se maquiller ou de porter des talons hauts, encore moins de glousser aux plaisanteries stupides des garçons au visage boursoufflé d'acné, qui se bouscullaient aux portes du lycée Janson-de-Sailly. Elle voulait descendre au centre de la Terre pour y découvrir, tel le professeur Aronnax, des dinosaures vivants. Découverte qui lui vaudrait l'admiration des scientifiques et les plus hautes distinctions académiques. Elle voulait s'envoler sur la Lune dans un obus creux propulsé par un canon, elle...

Hélas, au fond de sa tête, une méchante petite voix lui soufflait que le temps des rêveries s'achevait. Un passage s'ouvrait devant elle, sombre, menaçant, et qu'elle allait devoir franchir bon gré mal gré. Une fois de l'autre côté, rien ne serait plus pareil. Elle serait devenue quelqu'un d'autre, une inconnue, et cette perspective l'horrifiait.

Marie-Claude était nerveuse, irritable, comme chaque fois qu'elle prenait le chemin de Bregannog pour se débarrasser de sa fille. Marion savait que, au cours des heures à venir, elle alternerait rebuffades et cajoleries, au fur et à mesure que son sentiment de culpabilité s'épaissirait. La fillette détestait par-dessus tout l'optimisme de commande que sa mère se croyait obligée d'afficher au fil des kilomètres. « Allez, on chante ! » lancerait-elle avant d'entonner le répertoire de Luis Mariano, *Violettes impériales* ou *Le Chanteur de Mexico*. Il ferait chaud dans la voiture, la limonade serait tiédasse et les tranches de saucisson auraient un goût de rance. *Mexico... Mexiiiiiiiicoooo...*

Puis, dans l'espoir d'éveiller un regain d'enthousiasme chez la fillette bougonne, Marie-Claude aurait recours au répertoire de Georges Brassens, un chanteur scandaleux et moustachu qui, employant beaucoup de gros mots dans ses chansons, était interdit d'antenne à la TSF. *Gare au goriii-iii-lleuuu...* En guise de bouquet final, elle se rabattait sur Sacha Distel : *Et des scoubidou-bidou Ah ! Et des scoubidou-bidou Ah !*

Marion serrait les dents. Dreux, Nonancourt, Verneuil, L'Aigle, Sées, Carouge se succédaient ; à partir de là, elle feignait

de s'endormir et Marie-Claude branchait l'autoradio en sourdine pour capter les informations et suivre les émeutes algériennes. Le présentateur, rassurant, affirmait que tout rentrerait bientôt dans l'ordre. Marion se laissait bercer par la litanie des noms étranges : Tlemcem, Hassi Messaoud, Mostaganem, Colomb-Béchar...

Plus on se rapprochait de Bregannog, plus l'humeur de Marie-Claude s'assombrissait. Et puis, soudain, la forêt les avalait, sombre, touffue, avec ses troncs noueux dont le vent soufflant de la mer avait contrarié la croissance, leur donnant un aspect bancal vaguement infirme. C'était la Brigandière, *arc'hoad lazherien* (le bois des assassins), comme disait Grand-mère Yoëlle, là où tant de voyageurs avaient été égorgés. Malgré elle, Marion collait son nez à la vitre latérale pour scruter la terre, entre les racines, espérant surprendre la luisance d'un tibia crevant la mousse.

L'autoradio ne captait plus rien. Le silence de la forêt devenait écrasant. Mal à l'aise, Marie-Claude enfonce l'accélérateur. « Je ne suis pas superstitieuse, répétait-elle à l'envi, mais je n'aime pas ces histoires de korrigans et d'Ankou. C'est tellement obscurantiste. »

Enfin, la voiture échappait à l'étreinte des bois noirs pour se ruer dans le vallon, et le haut-parleur recommençait à diffuser *Les Lavandières du Portugal*.

Si, aux premiers temps de son existence, Bregannog n'avait été qu'un bivouac de coupe-jarrets, le hameau avait grossi jusqu'à prendre les proportions d'un bourg. Au lendemain de la guerre, son splendide isolement s'était trouvé rompu par l'arrivée de l'électricité et du tout-à-l'égout. À l'aube des années cinquante, les notables locaux, en ayant assez de se soulager dans une cabane malodorante au fond du jardin, les cuvettes de WC en porcelaine firent leur apparition, éclatant témoignage de civilisation et de modernité. La TSF nasilla dans les cafés, diffusant la voix tonitruante de Zappy Max⁶, dont les yeux en

6 Célèbre animateur radiophonique des années 50-60. Héros d'un interminable feuilleton aux péripéties préfigurant les

boules de loto et la grosse moustache étaient connus de tous. Marion adorait son feuilleton policier *Ça va bouillir !*, que finançait une célèbre marque de lessive sur Radio Luxembourg, et où, épisode après épisode, il combattait le génie du mal Kurt von Strafenberg, alias « le Tonneau ».

La maison de Yoëlle se dressait à la périphérie du bourg, non loin d'un dolmen dont les paysans évitaient de s'approcher car on prétendait qu'il avait servi d'autel sacrificatoire aux druides, en des temps reculés. La maison où Artus avait été assassiné, douze ans plus tôt, comptait trois étages. La mousse couvrait ses plaques d'ardoise d'une chape verdâtre et ses murs disparaissaient sous une couche de lierre, comme si la nature avait entrepris de la digérer.

« La forêt reprend ses droits, proclamait sentencieusement Yoëlle. Elle mangera Bregannog maison après maison ; un jour les arbres pousseront au milieu des salles communes et leurs branches crèveront les toits. Ce ne sera que justice.

— Arrête, avec ces histoires ! protestait Marie-Claude, exaspérée. Tu fais peur à la petite. »

C'était faux, Marion adorait les légendes. À Paris, elle s'étiolait, ici, elle avait l'impression que ses cheveux se métamorphosaient en feuillage et ses nattes en vrilles de lierre. Elle se rêvait créature des bois, apprentie *groac'h*⁷.

Au village, la maison de grand-mère était répertoriée sous l'appellation de *ti-glas*.

Comme à l'accoutumée, dès qu'elle fut en présence de Yoëlle, Marie-Claude se comporta de façon bizarre. Ce phénomène fascinait Marion. Elle ne comprenait pas pourquoi sa mère s'exprimait brusquement comme une petite fille et minaudait à la façon d'une adolescente mal dans sa peau. Le sol de Bregannog semblait lui brûler les pieds, et, toutes les dix minutes, elle regardait par-dessus son épaule en direction de la

aventures de James Bond, et qui fut publié sous forme de BD dans le magazine *Pilote*.

7 Sorcière.

voiture comme pour s'assurer que son canot de sauvetage n'avait pas été emporté par la marée.

« J'ai de la route à faire, répéta-t-elle. Je ne peux pas m'attarder. Va falloir que j'y aille. »

Yoëlle ne chercha pas à la retenir. Elle ne le faisait jamais, mais son expression devint plus acérée.

« Je ne te retiens pas, ma fille, lâcha-t-elle du ton qu'elle aurait employé pour tancer une servante. Je sais que tu n'aimes pas le goût du cidre, je ne t'en offre donc point. Dépêche-toi de rejoindre tes amis, le champagne va tiédir. »

Le départ de Marie-Claude ressemblait tellement à une fuite que Marion en éprouvait de la gêne. Toutefois, ce malaise se dissipait assez vite car l'arrivée à Bregannog sonnait le déclenchement de rituels auxquels la fillette prenait un plaisir extrême. D'abord, c'était le pelotonnement autour de la TSF, dans le salon, pour des rendez-vous quotidiens ou hebdomadaires. Recroquevillées au fond de vieux fauteuils club récupérés dans une vente de charité, Marion et Yoëlle écoutaient religieusement *La Famille Duraton*⁸, où un jeune comédien nommé Jean Carmet faisait merveille dans le rôle de Gaston, l'amoureux transi. Puis, c'était *Les Maîtres du mystère*, avec leur musique envoûtante de métronome diabolique préludant aux intrigues les plus tortueuses. Sans oublier les émissions de jeu comme *Quitte ou double* ou *L'Homme des vœux* dont les canulars incroyables les faisaient toutes deux pleurer de rire. Marion appréciait cette existence réglée comme une horloge, si différente de celle qu'elle menait à Paris.

Sitôt l'Austin-Healey disparue à l'horizon, Yoëlle conduisit la fillette dans sa chambre. Sur le cosy s'entassaient les innombrables fascicules du magazine *Frimousse* que Marion relisait chaque été. Le chat Noz, obèse et pelé, passa le museau dans l'entrebâillement d'une porte et miaula en reconnaissant Marion. Il n'oubliait jamais un visage, même s'il n'avait fait que l'entrapercevoir.

8 Célèbre et interminable « sitcom » des années 50-60 mettant en scène une famille de Français moyens.

« Il ne parle toujours pas, soupira la vieille femme. J'ai lu que, en laissant la radio allumée à proximité d'un perroquet, on lui facilite l'apprentissage du langage humain, mais ça ne fonctionne pas avec Noz. Peut-être est-il devenu sourd ? Ça expliquerait son absence de progrès, car il n'est pas bête, loin de là. Bien plus intelligent qu'un perroquet en tout cas ! »

Elle fut interrompue par l'arrivée d'une femme vêtue de noir qui tenait serrée contre sa poitrine une brassée de fougères. C'était Annog Legroec'h, l'institutrice de Bregannog, qu'on surnommait Mademoiselle Fougère en raison de l'étrange passion qu'elle vouait à ces végétaux connus pour servir d'habitat aux vipères. Maigre, le nez pointu, elle avait quelque chose d'une musaraigne. On l'appréciait, bien qu'elle manquât d'autorité. Elle ne s'était jamais mariée depuis que son fiancé avait péri en mer.

Marion l'aimait bien. L'institutrice évoquait à ses yeux une poupée de porcelaine égarée entre les pattes d'une horde d'éléphants.

« Yoëlle, lança-t-elle d'une voix essoufflée. Je suis inquiète, je cherche Pipi Lecoiz. Vous ne l'avez pas vu ? »

Per Lecoiz, surnommé Pipi par la population du village, était l'innocent de Bregannog. Débile léger, il était arrivé un beau jour, on ne savait d'où, dans un état de dénutrition avancé. On n'avait pas eu le cœur de le chasser car les idiots avaient la réputation de porter chance. Depuis, il vivait de la charité publique, dormant dans les granges ou dans la forêt. Mademoiselle Fougère était la seule à se préoccuper réellement de sa santé et à l'approvisionner en vêtements propres. On riait de ce dévouement excessif. « Tiens, v'là la maîtresse d'école qui cavale encore après son fiancé ! » ricanaient les vieux au café du bourg.

« Il a disparu depuis trois jours, bredouilla Mademoiselle Fougère. Et comme il a plu, j'ai pensé qu'il avait peut-être attrapé froid. »

Elle montra son panier rempli de chandails reprisés et de vieux caleçons.

« Je ne peux pas vous renseigner, ma petite, fit Yoëlle. Il doit se pavaner sur la lande, comme d'habitude. Vous savez qu'il aime jouer au soldat. »

L'institutrice la remercia et s'en fut d'un pas pressé.

Yoëlle secoua la tête, mi-amusée mi-agacée.

« Ces deux-là, je vous jure, grogna-t-elle, ils forment une sacrée paire. Espérons qu'il ne leur prendra pas l'idée de faire des petits.

— Est-ce que Sacha est arrivé ? s'enquit Marion, incapable de juguler plus longtemps son impatience.

— Oui, il est venu deux fois demander après toi, répondit sa grand-mère. Je crois qu'il s'ennuie à mourir.

Sa garce de mère l'a expédié ici avec cette bonniche qui se prend pour la reine d'Angleterre et ne dit bonjour à personne. »

Sacha, qu'à Bregannog tout le monde surnommait « Dadais », avait le même âge que Marion. Comme elle, ses parents l'exilaient en Bretagne afin de pouvoir tranquillement s'embarquer pour des destinations lointaines, l'Égypte, le Soudan, le Congo belge, où les appelaient des négoce compliqués et probablement illicites (la mère de Sacha n'avait-elle pas été condamnée pour trafic d'œuvres d'art et emprisonnée six mois en Thaïlande ?).

Dadais était grassouillet, le cheveux noir et frisé, la chemise toujours sortie de ses culottes courtes. Quand Marion avait fait sa connaissance, trois ans plus tôt, il ne jurait que par la collection Signe de Piste, et se prenait pour la réincarnation du prince Éric. Ses parents refusant de l'inscrire aux scouts de France, il s'était fabriqué un uniforme fantaisiste rappelant celui des louveteaux dans lequel il paradait avec fierté. Marion n'avait jamais osé lui dire qu'ainsi fagoté il avait l'air ridicule et lui faisait honte. Récemment, il avait changé d'idole et ne jurait plus que par Bob Morane, le héros d'une série d'aventures exotiques mal vue des pédagogues en raison de sa violence. Il avait insisté pour se faire couper les cheveux en brosse et prenait des poses devant les miroirs en bombant le torse. Parfois, imitant son idole, il appelait Marion « petite fille ». C'était un gentil garçon qui rougissait facilement, vivait dans les

livres et passait l'été en compagnie d'une gouvernante anglaise dans une grande maison en bordure de la falaise. En dehors des deux mois de vacances, et bien qu'habitant à Paris à cent mètres l'un de l'autre, Marion et Sacha ne se fréquentaient pas. S'ils s'écrivaient pour Noël, le jour de l'an, le 14 Juillet (pourquoi ?) et leur anniversaire, c'était pour s'envoyer des cartes postales au dos desquelles figuraient des phrases sibyllines du genre : « Prends garde aux hommes léopards... » ou encore : « Le bourreau javanais a retrouvé ta trace, tes jours sont comptés... Rends-toi au bazar central de Maracaibo, le Chinois borgne te remettra le masque de jade sacré... »

Depuis quelque temps, toutefois, Marion prenait moins de plaisir à ces facéties et s'en inquiétait. Pour la première fois, elle craignait de s'ennuyer autant à Bregannog qu'à Paris, et cette simple perspective lui faisait passer un frisson d'angoisse le long de l'échine. Que lui arrivait-il ? Souffrait-elle d'une anémie de l'enthousiasme ? Allait-elle se mettre, elle aussi, à soupirer après les chanteurs de variétés, les acteurs de cinéma ? Il n'en était pas question ! Il lui fallait se reprendre en main. Elle avait décidé que le seul moyen pour guérir était de s'impliquer davantage dans les mystères familiaux. Et tout particulièrement de résoudre l'énigme posée par l'assassinat d'Artus. Voilà un défi qui l'occuperait tout l'été, et elle comptait bien embarquer Dadaïs dans cette aventure.

Le moment des retrouvailles entre les deux enfants aurait étonné les adultes. Il n'occasionnait nul salut, nulle embrassade. Aucun des deux n'aurait eu l'idée de s'enquérir auprès de l'autre de ce qu'il avait vécu au cours de l'année écoulée ; non, tout se passait comme s'ils s'étaient quittés la veille. La parenthèse des mois de scolarité s'évanouissait et la conversation reprenait exactement là où elle s'était interrompue l'été précédent. Il y avait quelque chose de magique dans cette abolition temporelle, un pied de nez au monde des parents. Marion aimait par-dessus tout cette mise entre parenthèses des obligations scolaires, même si elle commençait à se demander si ce miracle se reproduirait encore longtemps.

D'un seul coup, le petit garçon potelé fut là, le pan de chemise hors du short, les joues rougies d'avoir remonté en courant le chemin de la falaise. En guise de trousse de secours, il portait sous le bras un paquet d'illustrés ficelés à la hâte : Akim, Rodéo, Kit Carson, Battler Britton, Blek le Roc...

« J'ai pas mal potassé les crimes en chambre close, annonçait-il du ton important qu'il adoptait lorsqu'il endossait son personnage d'enquêteur. J'ai relu Dickson Carr, Conan Doyle, Gaston Leroux... tout ça. J'ai deux ou trois idées que je dois vérifier. »

Il affectait la diction maniérée d'un Anglais de la *gentry* et se mouvait avec la raideur corsetée d'un officier du Royal Highlanders. Afin d'accentuer cette ressemblance, il fredonnait des airs de cornemuse comme *Scotland the Brave*, *Amazing Grâce* ou *When the Battle is Over*. À cette occasion, il postillonnait d'abondance, et mieux valait se tenir à distance.

Marion s'aperçut qu'il avait grandi. Sa culotte courte et sa chemise de l'année dernière le serraient aux coutures. Elle nota ce changement avec colère, comme une ébauche de trahison, puis se sentit coupable de l'avoir noté.

Néanmoins silencieuse, elle le guida vers le cabinet de travail, respectant en cela le rituel auquel ils se pliaient depuis trois ans. Cette cérémonie inaugurale donnait le coup d'envoi des vacances, tel le pistolet déclenchant la ruée des coureurs cyclistes au départ du Tour de France. Jusqu'à présent, elle avait provoqué chez les deux participants une excitation électrique qui menaçait de leur faire défaut cette année. Sitôt franchi le seuil du bureau, le garçonnet tira de sa poche sa loupe de philatélie et, imitant Sherlock Holmes, se mit en devoir de dénombrer les grains de poussière sur les objets qui l'entouraient. Il ponctuait cette étude de « hum, hum... » et de « *By Jove*, si je m'attendais... ».

Noz, le chat, curieux et intrigué par cette agitation, se faufila dans la pièce et sauta sur le bureau où il se pelotonna en clignant des yeux. Sacha s'assit en face de lui et, manipulant un carnet imaginaire, improvisa un interrogatoire policier.

« Ainsi, Mister Noz, lança-t-il d'une voix inexplicablement nasillarde, vous avez été témoin du crime. Pouvez-vous me donner une description de l'assassin afin que mes services puissent établir un portrait-robot ? »

L'animal, qui détestait être fixé dans les yeux, frappa le sous-main avec sa queue, en signe d'irritation.

« Si vous maîtrisez mal notre langue, continua le garçonnet, exprimez-vous par gestes. Je connais le langage par signes des Indiens des grandes plaines et celui des prêtres secrets du culte d'Aton. »

Et, afin de donner l'exemple, il se lança dans une pantomime ridicule qui eut le don d'agacer Marion. Elle prit conscience qu'elle trouvait tout cela idiot, que Sacha lui faisait honte et qu'elle aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs. En même temps, sa réaction l'emplissait d'une panique qui lui donnait envie de se flanquer des gifles. Elle ne se reconnaissait plus. Un an auparavant, elle aurait fait semblant de communiquer avec le chat par télépathie, et gribouillé un visage horrifiant sur un bout de papier.

Noz, mécontent, décocha un coup de patte au petit garçon, manquant de lui lacérer la joue droite.

Sacha fit un bond en arrière.

« Très bien, lâcha-t-il en s'éloignant prudemment. Le témoin refuse de coopérer. Qui cherchez-vous à protéger, Mister Noz ? Craignez-vous des représailles si vous parlez ? Avez-vous subi des pressions, vous a-t-on menacé ? »

Il s'interrompit pour jeter un coup d'œil surpris à Marion, tel un comédien qui s'étonne du silence de son partenaire et craint que celui-ci ne soit victime d'un trou de mémoire. D'ordinaire, la fillette n'hésitait pas à lui donner la réplique. Pourquoi restait-elle en retrait, avec cet air crispé ? Avait-elle mal au ventre ? Décontenancé, il reprit son examen des lieux et se planta devant la fenêtre aux volets clos. Tout à coup, il mima un frémissement.

« Je pense avoir trouvé la solution, Miss Watson, annonça-t-il. Je sais maintenant comment le capitaine Artus a pu être poignardé dans son cabinet de travail bouclé à double tour. Il est évident que l'assassin n'a pas pu pénétrer dans la pièce par

l'une des deux fenêtres puisque celles-ci se trouvaient obturées par d'épais volets maintenus fermés par un cadenas. Cependant, observez ceci... ce réseau de fêlures et ce trou sur le troisième carreau. Cet orifice correspond très exactement à ce « jour » en forme de cœur découpé dans l'épaisseur du volet, et me permet d'affirmer que personne – je dis bien PERSONNE – n'est entré dans le cabinet de travail du capitaine Artus pour lui plonger un couteau en plein cœur. Non, la chose s'est déroulée de la façon suivante : le criminel a grimpé dans un arbre, à quelque distance de la maison. Il était armé d'une arbalète, instrument redoutable qui, on le sait, expédie un projectile d'acier capable de transpercer une armure. Au lieu du projectile traditionnel utilisé par les arbalétriers, il s'est servi du poignard des seigneurs de Bregannog, volé un instant plus tôt sur la panoplie suspendue au-dessus de la cheminée de la grande salle. Le reste est affaire d'habileté. Inutile de préciser que l'homme est un tireur émérite doué d'une vue excellente. Il lui a suffi de viser sa proie à travers la découpe en cœur du volet, et de presser la détente de son arme. Le poignard a volé comme une flèche, est passé dans le trou du volet, a cassé le carreau pour se ficher, en fin de course, dans la poitrine du capitaine Artus. Notre assassin a réalisé ainsi un crime parfait en chambre close. C'est de cette manière qu'il a réussi à faire croire que la victime avait été poignardée par quelqu'un qui s'était introduit dans son bureau. Il nous faut donc chercher du côté des chasseurs, voire des artistes de cirque. J'imagine fort bien dans ce rôle un lanceur de couteaux, ou l'un de ces gauchos de la pampa qui mettent dans le mille, les yeux bandés... »

Il quêtait l'approbation de Marion, mais celle-ci demeura silencieuse. Elle éprouvait un léger malaise à l'idée de jouer cette comédie sur le lieu même où son grand-père avait trouvé la mort.

« Viens, dit-elle d'une voix mal assurée. Il fait trop chaud ici. Sortons. J'ai envie d'aller au château. »

Sacha hésita ; prisonnier de son rôle, il rechignait à réintégrer le réel. L'attitude de son amie le décontenançait. Les mois d'été à Bregannog constituaient la seule parenthèse

agréable dans son existence. À Paris, rue Raynouard, il partageait avec sa bonne un immense appartement dont ses parents étaient le plus souvent absents. Au cours privé Philémon-Lenseigne, son physique potelé lui valait mille moqueries. Il ne survivait qu'en s'immergeant dans les aventures de Bob Morane. Là, tout n'était que gorilles blancs, dinosaures et savants fous. Il ne consentait à s'en arracher que pour suivre pas à pas le groom Spirou et son marsupilami. Hors de ces rares moments de bonheur, il dormait mal, souffrait de crises d'asthme et avait la phobie de mourir en avalant une épingle.

Il emboîta le pas à Marion en se demandant pourquoi elle avait l'air fâchée. Avec les filles, c'était dur de savoir. Elles prenaient la mouche pour un rien. Et ça ne s'arrangeait pas en grandissant. Une fois adultes, elles se conduisaient comme des folles, et personne n'osait les contrarier, on appelait ça « l'éternel féminin ». Finalement, c'était une bonne combine. Parfois, il se disait que les filles étaient chanceuses, on ne leur demandait pas d'accomplir des exploits, alors que pour les garçons c'était un minimum. On avait d'ailleurs inventé la guerre pour ça, comme une espèce d'examen de passage. Une fois qu'on était devenu un héros, on avait le droit de se tourner les pouces pour le restant de sa vie... si on était encore vivant, du moins. La prochaine guerre n'allait pas tarder, tout le monde le disait. Ça se passerait avec les Russes. Il faudrait aller se battre dans la neige, au milieu des icebergs et des ours blancs. Ça n'enthousiasmait pas beaucoup Sacha qui était frileux. Souvent, la nuit, dans l'immense appartement de la rue Raynouard, il fixait le plafond de sa chambre pendant des heures en se demandant si, le moment venu, il serait capable de devenir un héros, lui aussi. Ça l'inquiétait énormément et lui faisait mal à l'estomac. Trois mois plus tôt, le médecin familial lui avait diagnostiqué un ulcère du duodénum.

« Alors tu seras réformé au régiment ! » avait lancé son père avec une pointe de mépris.

Ça voulait dire que la prochaine guerre lui passerait sous le nez. C'était vraiment pas de chance ! Quand on n'avait pas fait la guerre, on restait une « couille molle », répétait papa qui tenait

ses décorations cachées dans une boîte à cigares. Lorsqu'il croisait un crieur de journaux, Sacha guettait les gros titres, se réjouissant dès qu'il était question de conflits imminents, d'apocalypses futures, de bombes atomiques. Tant qu'on se massacrerait, il lui resterait une chance de devenir un homme. C'était rassurant.

En compagnie de Marion, il oubliait ses tourments. Il entrait de plain-pied dans un monde magique où tout était possible. Il cessait d'être un gros petit garçon au souffle court pour devenir un aventurier, un limier de Scotland Yard, un pisteur indien, un chevalier affrontant les sortilèges de la forêt. Sans Marion, il n'était rien. De temps à autre, il se disait que, le jour où elle se laisserait de sa compagnie, il n'aurait plus qu'à se jeter du haut de la falaise, sur les récifs des naufrageurs.

En ricanant, il se demandait alors combien de temps s'écoulerait avant que sa bonne remarque son absence.

Marion marchait vite face au soleil, le vent de la mer lui étrillant les joues. Ce soir, elle aurait les cheveux pleins de sable, tant pis. Se tordant les chevilles sur les pierres du chemin, elle prit la direction de la falaise, là où, disait-on, les bourrasques devenaient si fortes qu'elles pouvaient faire basculer un cheval dans le vide les jours de tempête.

« S'il y a beaucoup de chauves à Bregannog, prétendait Yoëlle, c'est parce que le vent arrache les cheveux des hommes mèche après mèche. »

Bien que souffrant du vertige, la fillette s'obligeait chaque été à s'avancer à la lisière de l'abîme pour contempler les récifs en contrebas. Lorsque les vents soufflaient à 60 nœuds, par 11 Beaufort, la houle s'y brisait en tourbillons furieux, crachant des geysers d'écume avec une hargne de chien enragé. Au cours des siècles, des dizaines de navires s'étaient fracassés là. Des hommes, des femmes avaient été broyés par le maelström. C'était un lieu de carnage qui la fascinait. Alors qu'elle se rapprochait du bord, Sacha lui agrippa le poignet en chuchotant : « Fais gaffe. »

« C'est là que se rassemblent les sirènes, dit rêveusement Marion. Les soirs de lune pleine, elles bâtissent un château avec de l'écume. Un château blanc où festoient les marins noyés. »

Plus loin, se dressait le manoir des seigneurs de Bregannog, du moins ce qui en subsistait. Lors des bombardements précédant le Débarquement, un *groupcaptain* anglais aux commandes de sa forteresse volante s'était trompé d'objectif. Sur la foi de renseignements erronés affirmant que la bâtisse servait de QG à l'état-major ennemi, il avait lâché sa cargaison de bombes sur le château, réduisant en un monceau de décombres l'ancien fief des ancêtres d'Artus. Le bombardement avait tué les occupants du domaine, ensevelissant sous des tonnes de pierres le propriétaire du domaine, son épouse, ses trois filles et les domestiques. Il n'y avait eu aucun survivant.

C'était le seul acte de guerre dont Bregannog avait eu à souffrir.

Marion et Sacha s'allongèrent à plat ventre au sommet d'une butte. Dans la lumière crue, les ruines offraient un aspect barbare et grisâtre peu encourageant. Sacha était tenté d'y voir les décombres d'une civilisation disparue, cruelle et pratiquant la magie. « Une communauté de nécromanciens arrogants, songea-t-il. Ils ont défié les dieux, et ceux-ci ont déchaîné le feu du ciel pour les anéantir. » Cette hypothèse le fit agréablement frissonner. Il s'appliqua à imaginer des sacrifices humains, des cachots remplis de prisonniers qu'on jetait en pâture aux monstres marins barbotant au pied de la falaise.

« Une secte de druides... commandée par un vieillard centenaire. »

Les anciennes tours avaient aujourd'hui l'aspect de doigts de pierre dressés, caricatures de menhirs. Le paysage se réduisait à un champ de rocaille bouleversée. Au milieu de ce désastre, un homme solitaire torse nu se livrait à un obscur travail de terrassement. Ahanant, les mains en sang, les épaules brûlées de coups de soleil, il transportait des pierres à la force des bras. Marion savait qu'il se nommait Shimus McGregor. Comme beaucoup de gens à Bregannog, c'était un assassin.

On l'avait vu débarquer six ou sept ans après la fin des hostilités, plus roux qu'un renard, enveloppé dans un mackinaw⁹ de la RAF, et baragouinant un français approximatif. Il avait pris pension chez l'habitant et occupait ses journées à arpenter la lande. Il était grand, un nez de boxeur, l'air pas commode, et personne n'eut envie de lui chercher noise. Il allait et venait, indifférent au vent comme à la pluie, mangeant peu, infatigable et d'une maigreur ascétique de moine fou. Il avançait d'un pas obstiné, perdu dans ses pensées, marmonnant des choses incompréhensibles en gaélique.

On devina qu'il fuyait quelque chose, aussi choisit-on de le laisser tranquille. On avait l'habitude des criminels en cavale à Bregannog.

Et puis la nouvelle se répandit, époustouflante : l'Anglais avait acheté les ruines de l'ancien château pour une bouchée de pain et annoncé à la cantonade son intention de le rebâtir sans l'aide de personne.

On avait cru à une plaisanterie jusqu'à ce que Shimus McGregor révèle qu'il était aux commandes de l'avion à l'origine de la catastrophe. C'était lui qui avait donné l'ordre d'ouvrir les soutes à bombes et de détruire le manoir. Par sa faute, quinze innocents avaient trouvé la mort dans l'effondrement de la bâtisse, dont trois petites filles. Leurs prénoms le hantaient chaque nuit. Incapable d'oublier, il avait décidé d'expié sa faute en consacrant sa vie à la reconstruction du château. Ce serait sa punition. Il le ferait à mains nues, s'aidant d'outils rudimentaires, à l'instar des maçons du Moyen Âge. Il crèverait sans doute à la tâche, mais il en acceptait le risque.

Cinq ans avaient passé, et il avait tenu parole.

Il survivait dans les ruines, campant dans un trou des fondations, tel un homme des cavernes. Il avait cessé de se couper la barbe et les cheveux ; ses mains caparaçonnées de cals avaient pris un aspect simiesque. Il avait perdu deux doigts et trois orteils depuis le début des travaux ; on ne comptait plus les cicatrices sur ses bras et son torse. Il vivait de rien, ou presque. Une fois par semaine, il descendait au bourg acheter des

⁹ Veste de pilote en cuir de cheval.

conserves, du café, du pain et des œufs, du lard. On racontait qu'il piégeait les mouettes et les goélands pour se procurer de la viande. Il récupérait l'eau de pluie et se lavait dans la mer. Le sel lui avait durci la peau, buriné la face. Quand il surgissait au bout de la grand-rue le silence se faisait. Personne ne se serait hasardé à lâcher une moquerie car le bonhomme était effrayant. À l'épicerie, il n'ouvrait pas la bouche, se contentant de désigner d'un index mutilé les denrées qu'il souhaitait acquérir.

On le regardait du coin de l'œil. On voyait en lui un ermite farouche, un soldat du Christ. De temps à autre, il jouait de la cornemuse, toujours le même air : *Lord Lovat's Lament*, une lamentation funèbre et guerrière. Une musique dont les accents s'effilochaient sur la lande telles les plaintes des blessés au soir d'une bataille.

Marion était la seule fille du bourg qui osait l'approcher. Elle lui apportait des paniers repas préparés en cachette de Yoëlle. De l'andouille, du cidre, des pommes de terre, du beurre salé. À la différence des autres enfants, elle n'avait pas peur de l'aviateur. Si elle avait eut envie d'avoir un père, elle aurait aimé qu'il lui ressemblât. Elle aimait ses mains énormes, mutilées, sa tête hirsute de Montecristo émergeant du château d'If, la chair boucanée de son torse. Shimus était à ses yeux un Sisyphe moderne, un Héraclès vieillissant usant ses dernières forces en un combat perdu d'avance.

« Qu'est-ce qu'il fait ? s'inquiéta Sacha, le nez au ras de l'herbe. Il n'espère tout de même pas reconstruire le château à lui tout seul ?

— Je crois qu'il cherche les corps, murmura la fillette.

— Les corps ?

— Oui, ceux des victimes du bombardement. On n'a jamais réussi à les extraire des décombres. C'était trop dangereux, et on ne disposait pas du matériel nécessaire. En plus, les explosions ont fracturé la falaise. Un jour, elle se fendra en deux, et le château sera emporté par l'avalanche. Il basculera dans la mer.

— Mince alors ! Tu parles d'une histoire ! »

Sacha retenait son souffle. Shimus éveillait en lui des sentiments contradictoires d'admiration et de dégoût. C'était un

héros, il avait survécu à la guerre, mais il avait l'allure d'un Quasimodo de cinéma. Peut-être aurait-il mieux valu qu'il meure ?

« Viens, on va lui dire bonjour », décida Marion en se redressant.

Sacha refoula la panique qui menaçait de le submerger et lui emboîta le pas. Il n'eût pas été plus effrayé si on lui avait proposé d'offrir une banane à un gorille.

Les deux enfants s'engagèrent dans le champ de ruines. À certains endroits, la chaleur dégagée par l'explosion des bombes au phosphore avait fait fondre la pierre. Le paysage dévasté inspirait une sourde angoisse. Shimus McGregor avait entrepris de déblayer ce chaos à la seule force des bras. En cinq ans de besogne incessante, il avait fini par creuser une galerie de mine qui s'enfonçait dans les profondeurs de l'avalanche, toutefois il n'avait encore dégagé aucun cadavre. Il ne s'arrêterait qu'une fois la dernière dépouille exhumée, si un éboulement ne l'enterrait pas vivant d'ici là.

Marion et Sacha s'immobilisèrent à l'orée d'un tunnel étayé par des poutres débitées à la hache. Pour consolider ses souterrains, Shimus déboisait le parc du domaine.

« Hey ! grogna-t-il en les apercevant. *Prohibited* ! Pas entrer. Très dangereux. Pas solide. »

Il émergea du boyau. La poussière mélangée à la sueur le recouvrait d'une pellicule grisâtre, lui donnant l'allure d'une statue descendue de son piédestal. Sacha recula.

L'Anglais s'assit sur une pierre. Conscient de ce que son aspect avait de repoussant, il souriait à l'excès pour rassurer ses jeunes visiteurs. Il leur expliqua patiemment qu'ils ne devaient pas s'approcher des ruines, que la falaise devenait instable.

« Il y a... des a... avalanches..., articula-t-il avec peine. Broum ! ça tombe à l'intérieur des tunnels, sans prévenir... »

Quand les mots ne venaient pas, il mimait, agitant grotesquement les mains.

« Vous ne manquez de rien ? s'enquit Marion.

— Si... je manque de tout, s'esclaffa Shimus, mais c'est pas grave. Pas d'importance. Tu es *sweetie, sweetie girl* mais *keep*

out. Pas endroit pour toi et ton *boyfrierid*. *Deadly place...* Tu comprends ? »

Marion comprenait mais n'avait pas peur. N'était-elle pas chez elle après tout ? Le sang des anciens seigneurs de Bregannog coulait dans ses veines. Si le château n'avait pas été confisqué à la Révolution, elle l'aurait habité, et c'est elle que les bombes de Shimus auraient tuée. En ce moment même, elle s'adressait à l'homme qui aurait pu être son assassin. Cette perspective lui donnait le vertige.

Comme elle aurait aimé l'accompagner au cœur des tunnels ! Explorer les entrailles fracassées du manoir dont les trois étages s'étaient imbriqués à la manière d'un millefeuille de granit. Une nuit, elle avait rêvé que Shimus, au détour d'une galerie, découvrait le corps pétrifié d'une jeune fille vêtue d'une robe blanche, telle une princesse du Moyen Âge. Elle s'était réveillée en sursaut lorsqu'elle avait pris conscience que la morte, c'était elle !

Shimus traça un dessin dans la poussière du sol. Selon lui, une faille s'était ouverte, un puits qui descendait jusqu'au niveau de la mer. Parfois, lorsqu'il travaillait dans un tunnel, il entendait clapoter les vagues sous ses pieds. Le château se tenait en équilibre sur la margelle de ce puits, à la façon d'un couvercle vermoulu qui s'émietterait chaque semaine. Insensiblement, la topographie des ruines se modifiait, des pans de mur disparaissaient du jour au lendemain, avalés par les profondeurs.

« C'est pour ça je dois travailler vite. Retrouver les corps avant que tout dégringoler – splash ! – dans la mer. »

Se dressant, il leur fit signe de le suivre et les mena dans la prairie attenante, tout ce qui subsistait de l'ancien parc. Là, il leur montra le cimetière qu'il avait dessiné, le tracé des tombes délimité au cordeau, et les stèles qu'il sculptait à ses moments perdus.

« Quand il pleut trop, pas possible travailler dans les galeries, expliqua-t-il avec une moue d'excuse. Elles se remplissent vite. Failli me noyer trois fois. »

Marion se mordit la langue pour se retenir de le supplier de l'emmener avec lui. Elle lui tiendrait sa lampe, lui essuierait le

front lorsqu'il serait en sueur, lui tendrait la gourde d'eau fraîche, n'importe quoi pourvu qu'il la laissât descendre dans le ventre du château à la recherche de la chambre funéraire où reposaient les jeunes filles mortes.

« Vous trop jeunes, conclut Shimus. Tristes histoires des temps anciens, pas pour vous. Allez jouer ailleurs. Pas revenir. »

Son sourire s'était changé en grimace. Il agitait la main comme pour chasser un chiot importun. Il ne se donnait plus la peine de paraître gentil. L'espace d'une seconde, Marion le trouva si effrayant qu'elle battit en retraite.

Plus tard, alors qu'ils revenaient sur leurs pas, Sacha murmura : « Il est dingue ce type. Tu ne devrais pas le fréquenter. » En réalité, il avait tout de suite deviné l'attraction que l'aviateur exerçait sur Marion et en avait conçu une jalousie féroce. Secrètement, il se prit à espérer que le château s'écroulerait bientôt, emportant Shimus McGregor et ses fantômes au fond de l'océan.

Pour couronner le tout, Pipi Lecoq, l'idiot du village, jaillit d'un trou pour leur barrer la route.

« Je... je... suis la sen... sentinelle, bégaya-t-il. Je surveille la forêt pour voir si la bête en sort. Si vous voulez continuer, faut me donner le mot de passe. Sinon je vous fusille ! »

Dégingandé, sale, les cheveux hirsutes, il affichait en permanence une expression d'intense stupeur.

Marion savait qu'il ne fallait pas avoir peur de lui. Il avait beau avoir vingt-cinq ans, son cerveau restait celui d'un enfant. La lande constituait son terrain de jeu. Il y paraissait en brandissant un fusil de bois comme on en offrait encore aux gosses avant la guerre de 14.

Il épaula son arme pour mettre Marion et Sacha en joue.

« Le m... mmm... mot de passe ! répéta-t-il. Je rigole pas. Le mot de passe ! »

Bien qu'inoffensif, il avait un côté entêté qui devenait vite insupportable. Marion connaissait le truc pour s'en débarrasser, il suffisait de lâcher une grossièreté infantile genre « cacaboudin », et le tour était joué. Elle se conforma à cette règle. Pipi pouffa de rire, les salua militairement et s'effaça pour les laisser passer.

« Mademoiselle Fougère te cherche, lui lança Marion. Tu devrais aller la voir. Elle te ferait prendre un bain, ce ne serait pas du luxe. »

L'idiot gloussa en brandissant son fusil de bois.

« Peux pas ! hurla-t-il. Je dois surveiller la forêt. Si je tourne le dos, la bête sort et vous mange tous ! Pipi est le gardien de Bregannog. Tant qu'il veille, vous avez rien à craindre ! »

Les enfants s'éloignèrent sans répondre.

« Il est pénible, je te jure ! ragea Sacha.

— C'est pas sa faute, éluda la fillette. Il y en a un comme lui dans chaque village. »

Elle prit tout à coup conscience que la présence de Sacha lui pesait. Elle aurait voulu rester seule pour rêver aux souterrains du manoir. Elle prit congé de façon abrupte, prétextant qu'elle devait aider sa grand-mère. De retour à *ti-glas*, elle assomma Yoëlle de questions à propos du bombardement.

« Qui habitait là quand c'est arrivé ? demanda-t-elle.

— Un certain Leroi-Najac, soupira la vieille femme. Charles-Henri Leroi-Najac. Ce n'était même pas son vrai nom. Un pseudonyme fantaisiste pour jouer à l'homme de qualité. Une espèce d'industriel qui avait fait fortune dans le caoutchouc, les pneus. Il était riche, il avait acheté le château pour sa famille afin de mettre ses filles et sa femme à l'abri des raids anglais qui s'intensifiaient. Les côtes bretonnes étaient pilonnées à cause des installations portuaires. Bien évidemment, c'était surtout la population qui trinquait, mais les Angliches s'en fichaient royalement. Les Leroi-Najac vivaient à Lorient, une cible de choix en raison de la base sous-marine. Chaque fois que les sirènes d'alerte retentissaient, sa femme devenait folle de terreur. Alors ils se sont installés ici parce qu'on leur avait affirmé que Bregannog était un trou sans importance stratégique, habité par des paysans arriérés. Un hameau de Bretons illettrés sans électricité. C'est ça l'ironie du destin. L'Ankou est venu les chercher là où justement ils se croyaient en sécurité.

— Comment s'appelaient les petites filles ?

— Je ne sais plus. Geneviève, Éléonore et... Isabelle ? Mahaut ? La troisième m'échappe. L'aînée avait ton âge.

Elles ne se mêlaient pas à la population. Elles ne s'éloignaient jamais de leur mère qui, elle, ne franchissait pas davantage la grille du parc. C'étaient des parvenus. Ils traversaient le bourg en voiture, sans s'arrêter ni saluer personne. On ne les aimait pas. Plus tard, on a raconté que quelqu'un du village, pour se venger, avait communiqué de faux renseignements au maquis. C'est comme ça que les Anglais ont cru que le château abritait la crème de l'état-major ennemi.

— Tu sais qui ?

— Non. Mais ça n'a rien d'impossible. À Bregannog, on ne laisse jamais passer l'occasion de tuer quelqu'un. »

Le soir, après la vaisselle, Marion s'isola dans sa chambre pour consigner dans son cahier les informations recueillies au cours de la journée. Puis elle sortit ses crayons de couleur et se lança dans un dessin compliqué représentant Shimus dans le souterrain, pelletant sans relâche à la recherche de la chambre mortuaire. À cette dernière, elle donna l'aspect d'une caverne où les trois fillettes reposaient côte à côte, les mains jointes sur la poitrine.

Tout à coup, sous l'effet d'une illumination, elle se demanda s'il n'était pas envisageable que les trois sœurs aient pu survivre d'une manière ou d'une autre au fond de leur abri.

« Pour boire, elles n'ont eu qu'à recueillir l'eau de pluie s'infiltrant entre les pierres, estima-t-elle. Pour manger, il leur a suffi de fabriquer des lignes, avec des cordes, et de les laisser pendre dans la crevasse qui communique avec la mer. Ainsi, elles ont pêché assez de poissons pour s'alimenter... et puis il y a les crabes, qui remontent très haut dans les fissures de la roche. Sans oublier les œufs des mouettes qui nichent dans les décombres. » Soudain excitée, elle laissa galoper son imagination, organisant l'improbable survie des prisonnières emmurées vives. En dépit de toute logique, elle s'obstinait à se les représenter sous les traits d'éternelles petites filles, comme si leur emprisonnement prolongé s'était accompagné d'une suspension de l'écoulement temporel. Elle supposa qu'elles étaient devenues aveugles, ou bien que leurs yeux, s'adaptant à

la situation, avaient désormais le pouvoir de sonder les ténèbres les plus opaques.

Ces fariboles la tinrent éveillée jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le hameau des absents

Le lendemain, coiffée d'un chapeau de paille effrangé, Marion aida Yoëlle au jardin. Elle agissait en état second, toujours engluée dans ses rêveries. Elle s'imaginait dans les souterrains des décombres, brandissant une lampe de mineur, et menant Shimus droit à la « chambre des dames », cette caverne où les trois survivantes avaient trouvé refuge. Ensuite, elle guidait les malheureuses vers la sortie en leur prodiguant des mots de réconfort. Comme les sœurs Leroi-Najac étaient orphelines et ne savaient où aller, Yoëlle les recueillait. Dans l'épisode qui suivait, le fantasme s'égarait quelque peu. Les petites filles (qui n'avaient pas grandi en dépit d'une décennie passée sous terre) se révélaient aveugles, mais aussi sourdes et muettes... Ou bien parlant une langue de leur invention, ou encore s'exprimant par grognements tels ces enfants-loups évoqués par la presse. Marion hésitait, chaque occurrence étant riche de possibilités mélodramatiques. Finalement, après avoir tassé trois salades dans un panier, elle se décida pour les enfants-louves. Les filles Leroi-Najac galopèrent donc à quatre pattes dans le jardin de *ti-glas*. Nues, couvertes de boue, elles montraient les crocs dès qu'on les approchait. Marion, avec une ferveur de religieuse officiant dans une léproserie, s'efforçait de les domestiquer puis de les ramener à la civilisation. Cette tâche se révélait longue et ardue (les fillettes rebelles la griffaient, la mordaient !). Enfin, après dix ans d'acharnement, Marion pouvait présenter les sœurs Leroi-Najac (qui n'avaient toujours pas grandi) à l'Académie de médecine de Paris. Devant le docte aréopage, les fillettes se mettaient à jouer du piano, dansaient *Le Lac des cygnes*, récitaient *Phèdre*, et se livraient à des opérations de calcul mental dont Marion n'était même pas capable aujourd'hui. Les savants, qui s'étaient moqués de ses efforts, devaient s'incliner, le président de la République lui décernait une médaille. Mais le plus beau, c'était encore les

manifestations de reconnaissance dont les sœurs Leroi-Najac accablaient Marion, l'assurant de leur éternelle affection. La rêverie s'achevait sur un plan d'ensemble montrant Marion, devenue aussi vieille que Yoëlle, assise dans le jardin de *ti-glas*, les trois petites filles blotties à ses pieds. Toutes quatre (vêtues de robes à crinoline ?) contemplaient le coucher de soleil en souriant.

« Tu pleures ? s'étonna Yoëlle, une salade à la main.

— C'est rien, balbutia Marion. C'est le vent. »

Sacha se présenta à la barrière du jardin au début de l'après-midi. Marion éprouva une légère contrariété en l'apercevant car ses exercices d'imagination l'avaient épuisée et elle aurait volontiers fait la sieste. Mais un peu de la bonté dont elle avait fait preuve avec les enfants-louves s'attardait en elle, aussi n'eut-elle pas le cœur de le renvoyer.

D'emblée, il adopta l'air mystérieux préludant aux « missions dangereuses ».

« Aujourd'hui on va relever le courrier », annonça-t-il après s'être assuré que Yoëlle ne pouvait l'entendre. Marion frémit de plaisir et sa mauvaise humeur s'envola.

Nantis d'un pique-nique digne du Club des Cinq, les deux enfants tournèrent le dos à la maison pour s'enfoncer dans la forêt. Très vite, la pénombre verte les avala. Ici commençaient les contreforts du mont Nezmaël. Jadis, ces arbres avaient fait partie de ce qu'on appelait une « forêt de marine ». Marqués au fer rouge, tels des forçats, ils étaient réservés aux chantiers navals du roi de France, et si un paysan se risquait à les couper, il finissait pendu. Sur certains chênes, la cicatrice imprimée dans la profondeur de l'écorce par l'emblème royal était encore perceptible.

Marion, chaque fois qu'elle s'y aventurait, ne pouvait s'empêcher d'imaginer que ces troncs étaient des mâts, et que le reste du navire poussait sous l'herbe, à la manière d'une énorme pomme de terre. C'était idiot mais l'idée la ravissait.

« Arrête de sourire bêtement, grogna Sacha. C'est dangereux ce qu'on fait. Un peu de concentration, s'il te plaît. »

Il aimait prendre un ton de sergent instructeur. La fillette haussa les épaules. Un an plus tôt elle aurait regimbé, aujourd'hui l'air sérieux de Dadais la divertissait.

Sa bonne humeur s'envola dès qu'ils atteignirent les maisons. Elle réalisa qu'elle avait oublié à quel point l'endroit était sinistre. La plupart des masures n'avaient plus de toit, les murs en torchis s'émiettaient. La végétation envahissait les habitations. Des arbres étendaient racines et branches au milieu des salles communes, bousculant les cheminées. Ça et là, pourrissaient des charrettes, des instruments de jardinage dont la rouille avait rongé le fer. Le lierre et les ronces enveloppaient les ruines d'un filet souvent impénétrable. Une fontaine glougloutait quelque part, invisible, dissimulée dans le tissu végétal. C'était là tout ce qui subsistait de l'antique Bregannog. Un village gaulois digne des illustrations d'un manuel d'histoire.

Marion frissonna. L'humidité pénétrait l'étoffe de sa mince robe d'été.

« Il ne faut pas aller au hameau des absents, lui avait mille fois répété Yoëlle. C'est un mauvais lieu. Aux temps anciens, il servait de protection contre la bête. Les gens qui vivaient là servaient de pâture au monstre. On leur faisait jouer le rôle d'offrandes.

— D'offrandes ? s'était étonnée la fillette.

— Oui. Il s'agissait de sacrifices humains. À ceci près qu'ils étaient librement consentis. On ne forçait personne à vivre là-bas. Ceux qui s'y installaient le faisaient de leur plein gré, en pleine connaissance de cause.

— C'est impossible !

— Mais si. Longtemps, la Bretagne a été le théâtre de grandes famines, comme l'Irlande. Les gens en étaient réduits à brouter l'herbe. Manger était un luxe. C'est pour cette raison que le folklore est rempli d'histoires d'ogres. La faim poussait au cannibalisme. Alors, on a imaginé de rétribuer en nourriture ceux qui accepteraient de s'installer au hameau. Ce serait le salaire du sacrifice. Tout le village se privait pour les nourrir. Ils ne manquaient de rien. Tous les jours, on déposait près de la fontaine des lapins, des œufs, du lait, du pain, du poisson.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'ils avaient accepté de vivre en première ligne. Lorsque la bête descendait de la montagne pour chercher son tribut, c'était sur eux qu'elle tombait. Elle les dévorait en premier. S'ils étaient assez nombreux, sa faim se trouvait assouvie, et elle faisait demi-tour sans insister. Elle regagnait sa cachette sans s'attaquer aux gens du bourg, en contrebas.

— Et les futurs sacrifiés acceptaient de courir le risque ?

— Oui, certains ne croyaient pas vraiment à l'existence de la bête et voyaient là l'occasion de s'en fourrer plein la panse en exploitant une superstition populaire. D'autres comptaient bien réussir à se cacher lorsque le monstre surgirait. Quoi qu'il en soit, c'était toujours mieux que de crever de faim. »

Marion et Sacha s'engagèrent dans le seul chemin praticable qui serpentait entre les bâtisses affaissées. Ils retenaient leur souffle. Comme chaque fois qu'ils venaient ici, la fillette résuma pour son compagnon l'histoire du hameau des absents. C'était inutile car Sacha la connaissait aussi bien qu'elle, mais cela faisait partie du rite. Cette mise en bouche avait pour fonction de créer un climat de réceptivité, de susciter le rêve éveillé. Des images finissaient par se matérialiser, qu'on entrapercevait du coin de l'œil, à la limite du champ visuel, fugitives et merveilleuses. Les ombres servaient de pâte à modeler l'imagination, on les pétrissait à sa guise, leur donnant tour à tour la forme d'un brigand, d'un monstre de légende, d'une fée timide.

« Le hameau servait de muraille protectrice, radota Marion, de rempart. La bête était forcée de le traverser puisqu'elle empruntait toujours le même chemin pour descendre au bourg. Si elle trouvait ici de quoi se régaler, elle jugeait inutile de poursuivre jusqu'au village. »

Le souffle court, Sacha jetait de rapides coups d'œil dans les bicoques bordant le chemin. Il essayait de se représenter la vie des sacrifiés volontaires sursautant au moindre craquement de brindille.

« Je serais devenu fou », songea-t-il. Il imagina la bête, défonçant d'un coup de museau la fenêtre de sa chambre et

l'arrachant à ses couvertures pour l'emmener dans sa gueule, tout hurlant de terreur.

Marion murmura :

« Ma grand-mère dit que les gens de Bregannog savaient que la bête était passée lorsque, grimpant ici pour déposer les provisions, ils découvraient le hameau désert. C'est pour ça qu'on l'appelle le hameau des absents... pour ne pas dire franchement qu'ils ont été emportés par la bête, et dévorés. Il fallait alors recruter d'autres postulants, mais il paraît que ce n'était pas difficile. Les gens se portaient volontaires. L'idée d'être bien nourris suffisait à les motiver.

— Bizarre, grommela Sacha. J'ai du mal à gober ça.

— Pas moi, fit Marion. Les gens crevaient de faim en se tuant à la tâche. Ils se disaient que mourir pour mourir, autant profiter du répit qu'on leur offrait. »

Ils se turent car le son de leurs voix semblait déplacé sous la voûte de feuillage.

Sur quelques pans de mur, on pouvait encore distinguer des peintures naïves, brunâtres, à demi digérées par le lichen. Elles décrivaient l'avancée d'une bête hideuse descendant du sommet de la montagne en direction du village. Les arbres ployaient sous ses pattes, elle progressait, la gueule béant sur des dents de tigre. Ayant atteint la première ligne d'habitations, elle plongeait son museau au travers des toits pour s'emparer des humains recroquevillés sous leur lit. Elle les avalait, comme un chat avale une souris. Les dessins, maladroits, enfantins, ajoutaient à l'horreur du tableau. Le monstre n'avait pas de contours définis, son apparence se modifiait d'une fresque à l'autre. Tantôt sanglier, bœuf, serpent, ours, loup ou hérisson géant.

« Tu crois qu'elle est encore vivante ? murmura Marion.

— Oui, haleta Sacha. Dans les aventures de Bob Morane, il est toujours question de dinosaures qui survivent en se cachant. Et puis, il y a le monstre du Loch Ness et la bête du Gévaudan, c'est bien la preuve... »

Ils restèrent une minute silencieux, incapables de détacher leurs regards des silhouettes brunâtres barbouillées sur le torchis.

« Ça fait combien de temps que la bête n'est pas descendue ? s'enquit Sacha.

— Au moins dix ans, je crois, souffla Marion. Pas depuis la fin de la guerre en tout cas. Il paraît que des maquisards s'étaient installés ici en 43, mais qu'elle les a dévorés. On n'a retrouvé que des lambeaux de chair et des vêtements pleins de sang accrochés aux arbres.

— Ils se sont peut-être fait sauter eux-mêmes en fabriquant une bombe ? proposa le garçonnet que l'atmosphère du sous-bois oppressait.

— *Mais non !* chuinta la fillette (ce retour au réel l'irritait). C'était la bête. On a la preuve qu'elle est venue, sa tranchée était ouverte.

— Sa tranchée ?

— Oui, là-bas... Quand elle descend du sommet elle emprunte toujours le même chemin, elle est si grosse qu'elle déracine les arbres et défonce le sol. Viens voir. »

Tirant son compagnon par la main, elle le mena à l'embouchure d'un passage raviné que la mauvaise herbe achevait de recouvrir. Sacha s'agenouilla. En d'autres circonstances, il aurait saisi l'occasion d'en rajouter, mais il avait peur, aussi éprouva-t-il le besoin de se rassurer.

« C'est juste une rigole d'écoulement, diagnostiqua-t-il. Un sillon creusé par le ruissellement des eaux de pluie. C'est pour ça que ça descend en droite ligne du sommet.

— Tu n'y connais rien ! s'entêta la fillette. C'est le chemin ouvert par la bête quand elle piétine dans la boue pour descendre. Ma grand-mère dit que les gros orages la réveillent à cause du tonnerre et des éclairs. Alors, elle sort de son hibernation, se rend compte qu'elle crève de faim, et dévale la pente pour trouver de quoi calmer sa fringale. C'est exactement comme ça que ça se passe.

— Peut-être bien, balbutia Sacha jugeant plus prudent de battre en retraite. Je pense que dans les aventures de Bob Morane, le professeur Clairembard examinerait cette hypothèse avec soin. »

Il voulait éviter de contrarier son amie car il la savait boudeuse et emportée, comme toutes les filles. Et puis, à bien y

regarder, la ravine dévalant du sommet pouvait évoquer les traces laissées par un dinosaure. « Un petit diplodocus ? Ça mesurait combien, au fait, un diplodocus ? » Il lui faudrait consulter son encyclopédie des bêtes disparues et noter les renseignements.

Marion se calma. Elle eut un peu honte de son éclat. Elle n'aimait pas passer pour une chipie mais elle se sentait irritable, les nerfs à fleur de peau comme disait souvent Marie-Claude. Toujours cette impression de catastrophe imminente qui la poursuivait depuis son arrivée. Elle s'étonna de l'obstination qu'elle déployait pour défendre l'existence de la bête alors même qu'elle envisageait sérieusement de prendre du recul vis-à-vis des légendes ressassées par Yoëlle.

Trois ans plus tôt, elle se sentait encore à l'aise dans ces bois, aujourd'hui l'excitation cédait le pas à une angoisse diffuse, peu agréable.

« Viens, fit-elle en posant la main sur l'épaule de Sacha. Allons voir si le facteur est passé. »

Au bout du sentier, trois bicoques se dressaient, à peu près intactes. Selon Yoëlle, elles étaient encore habitées au début de la guerre de 14. On ignorait ce qu'étaient devenus leurs occupants. Marion et Sacha avaient surnommé la plus grande « la maison du courrier ». La baraque était déserte mais toujours meublée. Bahuts, armoires et commodes regorgeaient d'ustensiles de cuisine, de vêtements, de draps, de couvertures piquetés de moisissure. Dès qu'on ouvrait un tiroir, une araignée ou un scolopendre s'en échappait. Le hameau des absents inspirait une telle crainte aux habitants du bourg que personne n'avait jamais osé dévaliser le logis. Dans la salle commune, devant l'âtre, une table de chêne supportait encore les reliefs d'un repas interrompu quarante années plus tôt. Les assiettes de terre cuite, le pichet, la marmite au cul noirci, les gobelets renversés semblaient témoigner que les lieux avaient été le théâtre d'une grande agitation. Quand on y regardait de près, on distinguait des taches d'un brun noirâtre sur le plancher mal équarri. Du sang, en flaques importantes.

« C'est la bête, avait déclaré Marion en les découvrant, la première fois, trois ans auparavant. Elle a surpris les occupants au beau milieu du repas.

— Non, vous faites erreur, Miss Watson, nasilla Sacha de cette voix snob qu'il adoptait lorsqu'il endossait son personnage de détective anglais. Si la bête avait commis ce crime, le toit, les fenêtres ou la porte de cette demeure seraient forcés, or il n'en est rien. »

Sur le coup, cette contestation agaça Marion, mais en explorant la cave, ils découvrirent des sacs de grosse toile remplis de billets de banque périmés. Une véritable fortune sans valeur aujourd'hui. Les sacs provenaient d'un établissement bancaire rennais. Ils étaient, eux aussi, maculés de sang. Et puis, il y avait des armes, aux culasses soudées par la rouille, inutilisables. Des fusils, des pistolets. Dans la chambre du bas, les traces d'une importante hémorragie amidonnaient les draps du lit. En vrac, sur le sol, gisaient des vêtements d'une autre époque, également souillés. Un gros trou crevait le dos de la veste à la hauteur des omoplates. Attirés par l'odeur, des rongeurs avaient dévoré le tissu.

De toute évidence, c'étaient les vestiges d'un vol à main armé, commis dans l'entre-deux guerres, et qui avait mal tourné. Le butin, démonétisé, ne valait plus rien. Les billets, détrempés par l'humidité, n'auraient même pas pu servir à allumer le feu.

« Le type qui a fait ça a été mortellement blessé, conclut Sacha. Il a juste eu le temps de revenir se cacher ici avant de mourir.

— Dans ce cas, où est son cadavre ? riposta Marion.

— Aucune idée, avoua le garçonnet. Je suppose qu'avant de rendre l'âme, le voleur s'est traîné dehors. Les charognards de la forêt l'ont alors dévoré. Ce qui m'étonne, c'est que personne, au cours des années qui ont suivi, n'ait pris les billets.

— Pas moi, objecta la fillette. Personne ne grimpe jusqu'ici. N'oublie pas que nous sommes sur le territoire de la bête. »

Mais ce qui fascinait Marion par-dessus tout, c'étaient les armoires remplies d'habits féminins empestant le moisi. Il y avait là une garde-robe impressionnante, d'une autre époque,

mais qui portait la griffe de grands couturiers parisiens. Une sorte de vestiaire oublié par une dame de qualité aujourd'hui disparue. Une baronne ? Une princesse ? *Une reine* ? D'une main timide, la fillette effleurait les manteaux de fourrure, les robes de bal. Qui avait porté ces atours ? Sûrement pas une paysanne des environs !

Une mouette ricana quelque part au-dessus des arbres, ramenant les enfants à la réalité. Trois ans avaient passé depuis cette découverte mais la maison exerçait sur eux le même attrait. Après avoir échangé un bref regard, ils s'approchèrent de la boîte à lettres et frissonnèrent. *Il y avait du courrier.*

C'était une énigme. Bien que la baraque demeurât inoccupée, un mystérieux facteur passait déposer du courrier dans la caisse déglinguée suspendue à la barrière du jardin. Il s'agissait toujours d'une enveloppe grège, de papier épais, vierge de toute inscription, mais dont le rabat se trouvait scellé à la cire.

On ne savait d'où elle venait ni à qui elle s'adressait, elle était là, voilà tout. Sacha appelait cela « le courrier des fantômes ». Au bout de deux jours, l'enveloppe disparaissait. Malgré la curiosité qui les taraudait, les enfants n'avaient jamais osé l'ouvrir. Une crainte obscure les avait toujours retenus au moment de commettre l'irréparable. La peur de déclencher une catastrophe, d'activer une malédiction.

« C'est une provocation des fées, récitait Sacha d'un ton sépulcral. Un truc pour nous éprouver. Si l'on rompt le sceau, le sort contenu dans l'enveloppe s'emparera de nous. Nous deviendrons possédés, condamnés à faire des choses épouvantables.

— C'est peut-être une lettre d'amour, avançait plus prosaïquement Marion. Une femme du village qui se sert de la boîte à lettres pour communiquer avec son amant à l'insu de la postière et du facteur ? »

Mais elle ne croyait pas elle-même à cette hypothèse. Elle pressentait quelque chose de plus dangereux.

Comme ils en avaient l'habitude, ils récupérèrent la missive pour la déposer sur la table de la salle commune. Ce rituel accompli, ils restèrent silencieux, à la contempler, comme si

l'enveloppe allait soudain devenir transparente, leur permettant de déchiffrer le message qu'elle protégeait.

La curiosité dévorait Marion. Cette énigme prenait à ses yeux valeur de provocation personnelle. Elle savait qu'un jour elle n'y tiendrait plus et déchirerait le rabat, pour le meilleur ou pour le pire.

« Ce pourrait être aujourd'hui, justement, songea-t-elle. Et s'il était temps d'en finir avec tout ça ? »

Elle ignorait ce qu'englobait ce « tout ça », mais elle éprouvait la nécessité d'une rupture.

Alors qu'elle posait les doigts sur l'enveloppe, une voix sourde s'éleva derrière elle, lui arrachant un cri de souris.

« Ne touche pas à ça, gamine, grogna l'homme. Ça porte malheur de lire le courrier des absents. C'est sacré. »

Marion pivota sur ses talons. Elle identifia Fanch, un ancien marin-pêcheur qui avait élu domicile sur les contreforts du mont lorsque sa barque avait coulé. Ayant tourné *foeter-bro*¹⁰, il portait les cheveux longs, à la mode ancienne. À la fin des années 30, il s'était acquis une certaine réputation à Bregannog en écrasant par accident Merrick d'Albrais, une vedette du cinéma muet, spécialisé dans les emplois de séducteur. Le comédien, ivre mort au sortir d'une bamboche, s'était jeté sous les sabots du cheval attelé à la charrette de Fanch. Il était mort sur le coup, la nuque brisée, la cage thoracique enfoncée. Le drame ayant eu de nombreux témoins, Fanch avait échappé aux foudres de la justice. Quand les gendarmes lui avaient appris que sa victime était quelqu'un de célèbre, il en avait conçu une grande fierté. Dame ! Ce n'était pas donné à tout le monde de tuer une vedette !

À partir de ce jour, Fanch, qui jusque-là n'avait jamais mis les pieds dans une salle de cinématographe, prit l'habitude de descendre jusqu'à Lorient pour voir les films où jouait le défunt. Quand le visage de l'acteur emplissait l'écran, Fanch se rengorgeait. « C'est moi que j'ai tué ce type-là ! se répétait-il.

¹⁰ Vagabond.

Moi, un pauvre pêcheur. Il a bonne mine, maintenant, le *genaoueg*¹¹. »

Et il souriait dans l'obscurité, gagné par une étrange plénitude. C'était... c'était comme si un général l'avait décoré au champ d'honneur pour haut fait militaire. Il ne savait pourquoi. « À présent, je ne suis plus n'importe qui... », marmonnait-il la nuit, en se retournant sur sa paille bourrée de goémon séché.

Quand il avait bu, il tapait du poing sur le comptoir de l'estaminet du bourg et proclamait haut et fort qu'il était un assassin respectable, comme tout le monde ici, et qu'on n'avait plus le droit de le mépriser. On ne le contrariait pas, mais entre eux, les habitués de la taverne estimaient qu'une mort accidentelle, ça ne comptait pas.

Fanch s'avança dans la salle commune, l'œil fixé sur l'enveloppe grège au centre de la table.

« Faut pas toucher à ça, répéta-t-il. C'est le courrier des morts. C'est les druides qui le distribuent. Je les ai vus, avec leur cagoule. C'est des prédictions. Ça dit ce qui va arriver à chacun de nous dans les semaines à venir. Ça décide de notre destin. Faut pas s'en mêler. »

Du bout des doigts, il ramassa le rectangle de papier et se dépêcha d'aller le remettre dans la boîte suspendue à la barrière.

« Là-haut, au sommet du *krec'h*, reprit-il, y a quelqu'un qui écrit nos vies dans un livre. Il observe ce qui se passe en bas avec une longue-vue, et il dit : « Celui-là, sa bobine ne me revient pas, je vais lui faire subir ça et ça... » Alors il l'écrit dans le livre magique et ça arrive. Comme il s'ennuie, tout seul depuis des siècles, il a tendance à provoquer beaucoup de malheurs et d'accidents, ça le distrait. C'est son cinématographe à lui. »

Marion et Sacha restèrent pétrifiés. Au bourg, on prétendait que Fanch avait viré fou à force de vivre dans les bois, mais qu'il n'était pas méchant. Il buvait comme un trou, s'ivrognant d'une gnôle infâme qu'il distillait au moyen d'un alambic rudimentaire et de patates pourries.

11 Imbécile.

« Faut pas rester là, les mioches, gronda-t-il. La bête va flairer votre odeur, ça risque de la réveiller. Il y a trop longtemps qu'elle dort maintenant, son sommeil devient léger, un rien peut lui faire ouvrir l'œil. Nous entrons dans la mauvaise époque. Je sais de quoi je parle, mon arrière-grand-père et mon grand-père ont vécu ici, au hameau des absents, et la bête les a pris, une nuit d'orage. L'odeur des enfants, c'est ce qu'il y a de pire. Ça lui titille la gourmandise, ça la fait saliver. Si elle se réveille, elle descendra cette fois, jusqu'au bourg. Au passage, elle bouffera Yoëlle, ta grand-mère, c'est pas ce que tu veux, hein ? »

Marion frémit. Elle n'arrivait pas à déterminer si le bonhomme jouait à lui faire peur ou s'il croyait à ce qu'il disait.

« C'est là-bas qu'habite ma famille, énonça Fanch en désignant une baraque en ruine à la périphérie du hameau. Au bourg, ils appelaient ça « la première ligne de défense », bougres de salauds ! Ils nous livraient en pâture sous prétexte qu'ils nous gavaient comme des loirs. « Vous vivez comme des coqs en pâte, répétait le maire, nous on se serre la ceinture pour vous engraisser. » Charogne, va ! C'est pas lui qui s'est fait mettre en charpie. Ma mère, on n'en a presque rien retrouvé. Le monstre l'avait réduite en purée pour lui manger tout l'intérieur, comme on fait avec les crabes.

— Mais vous, s'étonna Marion, vous avez survécu.

— Oui, parce qu'on m'avait placé dans la niche, avec mes frères et sœurs. J'étais un bébé en ce temps-là.

— La niche ?

— Oui, une cave creusée dans la terre battue pour y cacher les mioches et les femmes lorsqu'on entendait s'approcher la bête. Ça ne marchait pas toujours. Dès fois, la terre s'écroulait sous le poids du monstre et les mêmes mouraient étouffés. Moi, bien sûr, je ne me souviens de rien mais ma sœur Yeuna en est restée à moitié folle pour le restant de ses jours. Elle n'est jamais arrivée à s'ôter de la tête les hurlements de nos parents que la bête décortiquait à belles dents. Elle a fini ses jours dans un hospice tenu par les bonnes sœurs. »

Il se tut, puis, d'un geste impérieux, signifia aux enfants de le suivre. Ils n'eurent pas le cran de désobéir.

L'homme les guida jusqu'à sa maison, une construction basse, sans autre ouverture que la porte. L'alambic de cuivre martelé occupait la moitié de la salle. L'odeur des pommes de terre pourries prenait à la gorge. Fanch vivait de ce commerce clandestin, et l'on venait de fort loin acheter sa gnôle. Les murs, eux, étaient couverts de photographies représentant l'acteur piétiné par le cheval de Fanch avant la guerre. La plupart avaient été découpées dans des revues, des magazines de cinéma, mais il y avait également des affiches jaunies ou piquetées d'humidité. Le comédien y exhibait un visage outrageusement maquillé, d'une blancheur de craie, et ses cheveux gominés semblaient peints. *Merrick d'Albrais*. Un sous-Rudolph Valentino, estima Marion. Il posait, affublé de déguisements d'opérette : chasseur de fauves, dompteur, trapéziste, colonel de hussards, aviateur ou improbable pompier à la moustache impeccable.

Sans leur demander leur avis, Fanch emplit deux bolées d'un cidre épais qu'il poussa vers ses invités.

« Il ne faut pas parler dans la forêt, fit-il d'un ton sourd. On ne sait jamais qui écoute. Moi on me tolère... J'ai survécu à l'attaque, ça me donne des droits. J'entretiens le hameau, je rafistole les baraques au cas où elles devraient resservir. Pendant la guerre, les gens du bourg ont conseillé aux maquisards de s'y cacher. C'était un piège. Une manière de nourrir la bête sans en avoir l'air. Et ça a marché. Les gars qui sont venus camper dans les ruines se sont fait bouffer. Oh ! ils ont bien tenté de se battre... La nuit où c'est arrivé, j'ai entendu des explosions, des coups de feu, mais au matin, il y avait du sang partout, et des bouts de cadavres. Des bras, des jambes. Tout ça écrasé, comme ma pauvre mère, vidé de sa pulpe. »

Il arpentait la pièce, caressant les tubulures de l'alambic. Sacha avait envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir, mais il aurait aimé que Marion donnât le signal du départ afin de ne pas avoir l'air d'un lâche.

La fillette ne bougeait pas. L'air concentré, elle vidait sa bolée à petits coups sans perdre de vue les gesticulations de Fanch.

Se rapprochant d'elle, l'homme prit appui des deux mains sur la table et chuchota :

« Y a des gens qu'ont intérêt à ce que les choses ne changent pas. Je ne peux pas en dire plus. Mais je les vois aller et venir, la nuit. La maison du courrier est leur point de ralliement. C'est pour ça qu'il ne faut pas y traîner. Artus, ton grand-père, est venu avant toi y fouiner, ça ne lui a pas porté chance. Je l'avais prévenu pourtant. Les absents n'aiment pas qu'on se mêlent de leurs affaires. Moi, je suis comme un gardien de cimetière qui désherbe les tombes, alors ils ne me font pas de mal, mais c'est pas pareil pour les autres... Maintenant, fichez le camp et ne remettez pas les pieds ici, sinon il se trouvera bien quelqu'un pour vous pousser du haut de la falaise, ou alors on vous balancera une grenade et on dira qu'elle vous a pété au nez lorsque vous l'avez déterrée sur la plage. Les gosses c'est facile à tuer, ça fait toujours des bêtises, on cherche pas plus loin.

— Les belles robes, dans les placards, souffla la fillette. Elles appartenaient à qui ? »

Fanch blêmit et posa un doigt en travers de ses lèvres.

« Chut ! Chut ! haleta-t-il. Faut pas en parler. C'est le vestiaire de la reine morte. Personne a le droit d'y toucher. » Vaincue, Marion posa le bol vide sur la table. Sacha sur les talons, elle quitta la baraque pour descendre vers *ti-glas*.

« Mince, c'est pas clair cette histoire », grommela le garçonnet. Et il enfonça les mains dans ses poches afin de dissimuler leurs tremblements.

Marion ne l'entendit pas, les dernières paroles de Fanch virevoltaient dans son esprit tels des oiseaux aux plumes argentées : *le vestiaire de la reine morte... le vestiaire de la reine morte...*

Mary-Morgane, ou les fantômes de la lande

Marion resta silencieuse toute la soirée. Les confidences de Fanch l'avaient perturbée. À plusieurs reprises, elle se posta à la fenêtre afin de scruter le *krec'h* Nezmaël qui, dans le soleil couchant, prenait l'allure d'un heaume gigantesque oublié sur la lande. L'idée qu'un enchanteur muni d'une longue-vue puisse observer ses faits et gestes depuis le sommet la mettait mal à l'aise. Cet espionnage était odieux. Puis son esprit dériva vers le livre « magique » dans lequel le thaumaturge décidait de la vie de chacun, tel un écrivain planifiant le destin de ses personnages. Dans le cas de l'enchanteur, toutefois, les protagonistes étaient de chair et de sang. Si sa plume décidait de mettre fin à leur existence, ils mouraient réellement.

« Pauvre idiot, se répétait la fillette. Ça ne peut pas être vrai. C'est une légende. »

Cet œil de juge fixé sur le hameau avait-il jadis poussé les habitants de Bregannog à renoncer à leurs activités criminelles ? Pas sûr ! Car à aucun moment Fanch n'avait mentionné que le mage se souciait de morale. Il pouvait s'agir d'une créature capricieuse, narquoise, s'amusant à torturer les humains. Le folklore celtique regorgeait de gnomes, fées, lutins et farfadets qui prenaient plaisir à persécuter les hommes, les accablant de farces cruelles. À leur exemple, l'ensorceleur du *krec'h* ricanait peut-être en imaginant les tourments qu'il allait infliger à la population du bourg.

« Et s'il me regarde en ce moment, songea Marion, que n'est-il pas en train d'inventer à mon égard ? »

Elle s'ébroua, honteuse d'avoir cédé à des peurs imbéciles qui, à Paris, lui auraient fait hausser les épaules. Bizarrement, ce qui semblait stupide là-bas acquérait ici une épaisseur inexplicable.

Ayant embrassé Yoëlle, elle se prétendit fatiguée par le grand air et monta se coucher. Ce soir, elle n'écouterait pas *Les*

Maîtres du mystère ; les idées se bousculaient trop sous son crâne pour lui permettre d'apprécier l'émission policière.

Elle ne tarda pas à faire un rêve étrange. Trois formes translucides traversaient la lande pour venir frapper à sa fenêtre. Il s'agissait de Geneviève, d'Éléonore et de leur sœur cadette Mahaut ; les trois filles Leroi-Najac tuées dans le bombardement du château. Leurs visages, aussi transparents que les chemises de nuit dont elles étaient revêtues, rappelaient la gelée de méduse. Elles souriaient, et leurs mains molles tapotaient les carreaux en produisant des « ploc, ploc » humides.

« Nous avons décidé de répondre à ton invitation, disait Geneviève, l'aînée. Tu as été gentille en proposant de t'occuper de nous. C'est pourquoi nous avons décidé de nous installer dans le bureau d'Artus. Comme nous sommes mortes, cela ne nous gêne en rien d'habiter l'endroit où un crime a été commis.

— Eh ! attendez ! balbutiait Marion. Je ne sais pas si ma grand-mère sera d'accord. Quand j'ai imaginé que je m'occupais de vous, c'était parce que je vous croyais en vie.

— Vivantes ou mortes, c'est pareil, lâchait alors Geneviève. Ne sois pas raciste. C'est plus à la mode, il faut être moderne. »

Et, avant que Marion ait eu le temps d'esquisser un geste, les fantômes avaient traversé la fenêtre.

« Tu nous as invitées, souviens-toi ! claironna Éléonore d'une voix de chipie, ça nous donne droit d'aller et venir chez toi comme bon nous semble.

— Ah ! encore un détail, précisa Geneviève. Il faudra nous nourrir et nous distraire, sinon nous serons de mauvaise humeur et nous te persécuterons.

— Vous nourrir ? Mais vous êtes des fantômes !

— Et alors ? Ne va pas croire ce qu'on raconte dans les livres. Les spectres ont besoin de vitamines pour consolider la texture de leur ectoplasme. Nous nous nourrissons exclusivement d'aliments de couleur blanche : du lait, de la mie de pain, du blanc de poulet, du chocolat blanc... Tu seras assez aimable pour déposer chaque jour trois soucoupes dans le cabinet de travail de ton grand-père. Ainsi, nous vivrons en bonne entente. Tu

nous liras des histoires et nous t'apprendrons des tours de prestidigitation qui te permettront de frimer auprès de tes copines. C'est équitable, non ? »

Marion se réveilla en sursaut à cet instant précis. En dépit de son aspect fantaisiste, le rêve l'avait effrayée. Il lui fallut une minute pour recouvrer son souffle. La sueur avait collé la chemise de nuit sur sa peau. Elle resta assise au centre du lit, les yeux écarquillés, hagarde, n'osant pas même tendre la main vers la lampe de chevet.

Son instinct lui criait que quelqu'un venait bel et bien de pénétrer dans la maison. Luttant contre l'envie de se cacher la tête sous les draps, elle posa le pied sur le plancher et sortit de la chambre.

« J'ai attiré les fantômes, se répétait-elle, j'ai attiré les fantômes sans le savoir. »

À cette heure, tâtonnant dans l'obscurité du couloir, elle devenait perméable aux balivernes. Elle eut beau faire un effort pour se reprendre, la certitude qu'une présence étrangère habitait désormais *ti-glas* demeura fichée en elle. Haletante, elle s'immobilisa en haut de l'escalier. Elle crut percevoir un frôlement en provenance du bureau d'Artus. Sans doute s'agissait-il de Noz, le vieux chat ? À tout hasard, elle chuchota : « *Bisig ; bisig*¹²... », comme Yoëlle lorsqu'elle déposait l'écuelle de l'animal sur le dallage de la cuisine.

Ce ne pouvait être autre chose, n'est-ce pas ?

L'oreille tendue, elle perçut un gloussement féminin. Geneviève ? Éléonore ? Mahaut ? Étaient-elles déjà installées, voletant entre les étagères de la bibliothèque, se moquant des vieilleries assemblées là par Artus ?

La cohabitation s'annonçait déplaisante. Ces trois filles étaient de vraies pestes.

Ne trouvant pas le courage d'aller plus loin, Marion rebroussa chemin.

12 Diminutif : minet, minou.

« Idiote, idiote ! marmonnait-elle en regagnant son lit. Dégonflée, dégonflée ! »

Si elle avait eu le cran d'ouvrir la porte du bureau et d'allumer la lumière, les fantômes se seraient consumés telle une aile de papillon à la flamme d'une bougie, elle en avait la conviction.

« C'est ta faute aussi ! se reprocha-t-elle, pourquoi avoir imaginé que tu servais de nounou à ces trois harpies ? »

Étendue sur le dos, elle écouta les bruits de la nuit. Mais la maison était si vieille qu'elle craquait de partout. Le sommeil la prit par surprise et, lorsqu'elle s'éveilla, le soleil était haut dans le ciel.

Hélas, à l'inverse de ce qu'elle avait espéré, le jour ne dissipa nullement ses craintes, et quand elle descendit déjeuner, la « présence » hantait toujours la maison. Yoëlle ne semblait pas en avoir conscience et babillait comme à l'accoutumée.

Dès qu'elle en eut l'occasion, Marion prit le chemin du cabinet de travail. Sur un plateau, elle avait disposé un bol de lait ainsi qu'une soucoupe de blanc de poulet haché. Elle se sentait stupide. Noz se trouvait déjà dans le bureau. Il allait et venait, les oreilles couchées, flairant les objets comme s'il pistait une proie. Marion jugea son comportement étrange. D'ordinaire, il se calait dans un coin et n'en bougeait plus jusqu'au soir.

« Il est énervé, songea-t-elle. On dirait qu'il relève les traces d'une intrusion. »

Les offrandes déposées sur le sol ne parvinrent pas à distraire l'animal de ses préoccupations. Marion l'observa un moment. Apparemment, rien n'avait bougé, elle savait néanmoins que la pièce présentait une anomalie. Si l'encrier, le sous-main, le porte-plume étaient à la même place, quelque chose manquait au tableau : *la poussière...*

Depuis le crime, Yoëlle n'avait plus fait le ménage du bureau, laissant livres, statues et bibelots s'envelopper d'un duvet grisâtre. Or, aujourd'hui précisément, certains objets avaient été essuyés.

« On les a touchés, diagnostiqua Marion. On les a manipulés avant de les remettre en place... Et comme on a fait cela dans

l'obscurité, on ne s'est pas rendu compte qu'ils étaient poussiéreux. »

Elle ne put déterminer si elle devait s'en trouver rassurée. Si les fantômes des filles Leroi-Najac ne hantaient pas le cabinet de travail d'Artus, qui se glissait la nuit dans la maison pour fouiller ses tiroirs ?

Celui qui l'avait assassiné dix ans plus tôt ?

Devait-elle en parler à Yoëlle ? Elle hésitait, la vieille dame était déjà si fantasque... Depuis l'assassinat de son mari, elle avait trouvé refuge dans un univers de légendes celtiques ; mieux valait éviter d'aggraver sa confusion mentale.

Marion décida d'en discuter avec Sacha au cours de l'après-midi. Puis elle fila au jardin aider sa grand-mère. Le travail manuel, l'empêchant de réfléchir, lui fit du bien.

Ce n'est qu'en quittant *ti-glas* aux alentours de quatorze heures qu'elle tomba sur Fanch au détour du chemin. Le vagabond était nerveux, le visage agité de tics.

« Je t'attendais, haleta-t-il en barrant le passage à la fillette. Il se passe des choses..., fallait que je te prévienne. C'est pas bon tout ça, c'est pas bon. »

Marion recula d'un pas, submergée par son odeur de sueur et de crasse. Ses longs cheveux gris pendaient sur ses épaules telles des lanières de cuir huilé. Il tournait et retournait entre ses doigts un couteau de pêcheur dont la présence inquiéta l'adolescente.

« Je te guette depuis ce matin, grogna Fanch. Je me demandais quand t'allais te décider à sortir.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? s'enquit la fillette en essayant de dissimuler sa peur.

— Tu sais ce que c'est une Mary-Morgane ? aboya l'homme.

— Une... une sirène sans queue de poisson ?

— Ouais, c'est à peu près ça. Une garce de tueuse qui vit en bordure des plages. Elle peut rester sous l'eau des heures entières... Dans la journée, elle se déguise en femme ordinaire. Et comme elle n'a ni écailles ni nageoires, on ne peut deviner qui elle est réellement. On la prend facilement pour une paysanne. Mais la nuit... la nuit, elle retourne à son élément, la mer. Elle a le pouvoir de bâtir des châteaux d'écume sur les

récifs. Des châteaux merveilleux, tout blancs, qui attirent les marins... Les jeunes surtout, parce que les vieux ne l'intéressent pas. Alors, quand ils viennent vers elle, elle les prend dans ses bras et les entraîne au fond de la mer pour les noyer. C'est ça une Mary-Morgane. »

Marion fut sur le point de lancer : « Ça n'existe pas. » Elle se mordit la langue à la dernière seconde. Ce n'était certes pas le moment de contrarier cet illuminé. Sous la pestilence de la crasse, elle reniflait l'odeur de l'eau-de-vie. Il avait bu. C'était à se demander par quel miracle il tenait debout.

Elle prit soudain conscience que Fanch l'avait toujours effrayée. On avait eu beau lui répéter qu'il n'était pas méchant, elle n'avait jamais cessé de le percevoir comme un prédateur en sommeil.

« Ta mère en est une, lâcha-t-il brusquement.

— Quoi ?

— Ta mère, Alwena, elle a beau se faire appeler Marie-Claude aujourd'hui, je sais ce qu'elle est réellement. Tout le monde le sait ici. C'est une Mary-Morgane... Quand elle avait ton âge, elle passait son temps dans les criques, nue, à nager entre les rochers. Je le sais, je l'ai guettée bien des fois... Elle était capable de rester sous l'eau un temps infini. Aucun humain ne peut faire ça... Et puis, elle fascinait les jeunes gars. Quand elle a eu quinze ans, ils étaient fous d'elle. Elle les narguait, là-bas, au pied de la falaise, près des ruines du château. Elle nageait là où personne ne peut nager sans se faire mettre en pièces par les rouleaux. Et elle riait, elle riait... Il me semble que je l'entends encore. Un rire de provocation. Elle nous méprisait. Nous étions ses jouets. Yoëlle et Artus ont bien essayé de la tenir enfermée, mais elle s'échappait la nuit. Elle gagnait le rivage, plongeait dans la mer et bâtissait son château d'écume. Son pouvoir était grand... Plus d'une fois j'ai failli la rejoindre. Arracher mes vêtements pour sauter dans les vagues... »

Marion recula. À présent, elle en était sûre. Il était fou à lier, la cervelle cuite par la gnôle. Les yeux écarquillés, il semblait voir des choses invisibles. Comme elle esquissait un mouvement de fuite, il l'empoigna par le devant de sa robe d'été ; le tissu remonta, sciant les aisselles de la fillette.

« J'avais un ami, reprit Fanch. Erwan Le Mouel. Ta mère l'a eu. Un matin, je l'ai retrouvé sur la plage, au pied de la falaise, la bouche pleine de sable. Noyé. Il avait les yeux ouverts et une expression bizarre sur la figure, comme si, avant de mourir, il avait vu quelque chose de merveilleux... À ce moment-là, j'ai compris que ta mère l'avait emmené dans son château d'écume. Elle n'avait que quinze ans, mais c'était déjà une diablesse... C'est pour ça que tes grands-parents se sont arrangés pour lui faire quitter le pays. Il lui serait arrivé malheur, c'est sûr. Après la mort d'Erwan, y avait des femmes qui parlaient de l'enfermer dans une cage d'osier et de la brûler vive, comme les druides faisaient, jadis. Une Mary-Morgane, c'est terrible, elle vous dépeuple un village en un rien de temps. Tous les jeunes hommes, il les lui faut. C'est de l'engeance de sirène, lubrique, toujours en chaleur. Et chaque fois, au terme de la nuit d'amour, elle noie son amant.

— Lâchez-moi, protesta Marion. Je ne comprends rien à ce que vous racontez.

— Ta mère, cracha Fanch avec haine, tu crois qu'elle t'abandonne ici chaque été pour partir au loin faire la fête, mais tu te trompes... Une fois qu'elle t'a casée chez Yoëlle, elle fait semblant de s'en aller, puis elle revient à la nuit tombée pour s'installer dans une grotte, au pied de la falaise. C'est là qu'elle passe l'été, à essayer d'attirer au fond de l'eau les matelots des bateaux qui croisent au large, ou les vacanciers des plages voisines. Il lui faut remplir son tableau de chasse... C'est une obligation. Les Mary-Morgane ne peuvent pas vivre trop longtemps loin de la mer. Elles doivent revenir s'y tremper régulièrement sinon elles meurent. Elles se mettent à pourrir sur pied, comme du poisson avarié. Elles puent, puis elles crèvent.

— Ça suffit, s'emporta Marion. Vous êtes cinglé ! Vous dites n'importe quoi ! Lâchez-moi ou bien je demanderai à ma grand-mère de vous faire enfermer chez les fous. »

La menace parut effrayer le bonhomme. Il pâlit et repoussa la fillette qui tomba sur les fesses dans la poussière du chemin.

« Tu ne le sais pas encore, gronda-t-il, mais si ça se trouve, toi aussi tu deviendras une Mary-Morgane. T'es encore trop

jeune pour le savoir... C'est dans votre sang, ça se transmet par les femmes. On devrait peut-être te tuer tout de suite avant que tu sois comme elle. Dans quelques années, vous partirez ensemble à la chasse aux hommes... »

Il battait l'air avec ses mains. Chacun de ses gestes avait son odeur de transpiration. « Elle est là ! hoqueta-t-il. En ce moment même... ta mère. Elle dort dans une grotte sous-marine au pied du vieux château, là où personne ne peut l'atteindre, mais elle sortira à la nuit tombée, pour grimper au sommet d'un récif. Là, elle peignera sa chevelure et se mettra à chanter pour attirer les hommes..., je le sais... Je l'ai encore vue hier soir. Mais ça suffit, c'en est trop... Cette année je vais m'occuper d'elle. Ce n'est pas parce que j'étais pêcheur que je ne sais pas me servir d'un fusil. Je lui ferai son affaire un de ces soirs et on n'en parlera plus. Y a trop longtemps qu'elle écume le rivage. Je vengerai tous les pauvres gars qu'elle a noyés après les avoir vidés de leur semence... C'est de l'un d'eux que t'es née, penses-y ! Ton père, c'était un matelot assassiné par ta mère. Un jeune type qu'elle a entraîné au fond, et quand il a eu fini de l'embrasser, elle lui a rempli la bouche de goémon.

— Ne vous avisez pas de faire du mal à maman ! » hurla Marion.

À la seconde où elle prononçait ces mots, elle prit conscience de leur absurdité. Marie-Claude était à Saint-Tropez, en compagnie de ses copains acteurs, danseurs ; elle se saoulait jusqu'à l'aube, passait d'un lit à l'autre, collectionnait les amants. Elle descendait à Monte-Carlo pour dilapider ses droits d'auteur sur le tapis vert du casino et buvait du champagne sur la plage. À la fin du mois d'août, elle rentrerait épuisée, hagarde, plus tannée qu'une Mauresque... et complètement fauchée.

« Je ferai ce que j'ai à faire, hurla Fanch en s'éloignant. Les diableries de Yoëlle ne m'en empêcheront pas. J'en suis capable. Je suis un assassin, moi aussi, mais un assassin honnête, pour tuer je n'ai pas recours à la magie ! »

Marion le vit disparaître au détour d'un tertre herbu.

Elle demeura immobile, attendant que les battements de son cœur recouvrent leur rythme normal.

L'incident l'avait secouée.

Elle s'assit au bord du sentier. Sur sa poitrine, là où Fanch l'avait empoignée, le tissu de la robe était froissé. Ses aisselles, sciées par l'étoffe, lui faisaient mal. Elle se soulagea en murmurant un interminable chapelet de jurons qu'en temps normal elle n'eût jamais osé prononcer à haute voix.

« C'est pas beau de dire des choses comme ça ! lança Pipi Lecoq en émergeant d'un buisson. Surtout pour une fille. »

Marion sursauta. L'idiot ne lui faisait pas peur mais il puait.

« Fanch est un méchant homme, bégaya l'innocent en s'asseyant sur l'herbe. Souvent, quand il est saoul, il frappe Pipi... et pourtant Pipi lui a rien fait. Pipi monte seulement la garde pour prévenir les gens si la bête sort du bois. Il voudrait bien tuer Fanch, mais c'est pas possible, Fanch est trop fort... Peut-être qu'un jour la bête le mangera et on en sera débarrassés. Hein ? Et peut-être que la bête mourra empoisonnée par Fanch tellement qu'il pue ! Ce serait farce, hein ? »

Marion, les nerfs à fleur de peau, n'eut pas le courage d'en supporter davantage. Deux tarés en l'espace de dix minutes, c'était trop ! Elle s'éloigna d'un pas rapide, poursuivie par les protestations d'amitié de Pipi.

Certes, elle ne croyait pas à cette histoire de Mary-Morgane, mais la détermination de Fanch l'effrayait. Devait-elle avertir Yoëlle ? Elle n'était pas certaine que sa grand-mère lui prêtât une oreille attentive, parfois la vieille femme vivait retirée en une contrée secrète à laquelle personne n'avait accès, et *ti-glas* aurait pu flamber de lacave au grenier sans qu'elle cesse pour autant de chanter en préparant la tarte aux pommes. Marion prit le parti d'en discuter avec Sacha. Elle l'avait négligé ces temps derniers, le jugeant désormais trop « gamin ». Elle était assez lucide pour savoir qu'elle entrait dans cette phase où les filles se mettent à jouer les petites demoiselles je-sais-tout, et cela l'agaçait. Elle devait se reprendre, s'évertuer de rester le garçon manqué qu'elle avait toujours été.

Sacha crut qu'elle proposait cette histoire comme point de départ d'un jeu, et il entreprit de la commenter avec sa voix

nasillarde de *field inspector* de Scotland Yard, ce qui horripila Marion. Elle lui ordonna de cesser, il en fut décontenancé ; en tant qu'enquêteur anglais, il jouissait d'une assurance qui lui faisait défaut dans la vie réelle.

« Tu crois qu'il y a eu beaucoup de noyades accidentelles à Bregannog ? demanda Marion.

— On est au bord de la mer, soupira le garçon. Il y a pas mal d'écueils. Si tu veux, on peut regarder dans les journaux. Il y en a des milliers dans la maison de mes parents. Des feuilles de chou locales. Ils s'y sont abonnés pour se faire bien voir de la municipalité, mais ne les lisent jamais. La bonne les entasse depuis des années, ça grimpe jusqu'au plafond. Un vrai régal pour les souris. »

Il éprouva un grand soulagement quand Marion accepta sa proposition car il redoutait qu'elle ne le plante là pour courir s'enfermer chez sa grand-mère. Il n'aurait pas su quoi faire de l'après-midi. Sa collection de timbres l'amusait de moins en moins et il avait relu chaque titre des aventures de Bob Morane au moins dix fois. Il connaissait par cœur certaines répliques du *Gorille blanc*.

Sacha habitait une « maison de maître » que des ajouts architecturaux discutables s'étaient appliqués à transformer en manoir. Il en résultait une monstruosité prétentieuse et artificielle qui faisait ricaner les villageois. Sombre, empestant la cire d'abeille, bourrée à craquer de statues et d'objets bizarres ramenés du bout du monde, elle offrait l'aspect d'un musée fermé au public. Elle tenait lieu de réserve aux œuvres d'art exotiques pour lesquelles les parents de Sacha n'avaient pas encore trouvé d'acquéreur. Certains de ces objets, de provenance douteuse, attendaient également de « se faire oublier » avant d'être remis sur le marché. Marion n'avait jamais aimé ce lieu confiné, aux fenêtres bardées de barreaux, aux portes alourdies de serrures compliquées. Elle le surnommait « la prison de Mary Stuart ».

Les journaux s'entassaient effectivement dans une pièce à l'abandon, en un monticule aux proportions étonnantes ; la plupart encore nantis de leur bande d'expédition. Après avoir passé commande à la nurse anglaise d'un en-cas conséquent, les

enfants s'assirent en tailleur au bas de la pile pour entamer le travail de dépouillement. Marion savait qu'elle s'attelait à une tâche fastidieuse mais elle avait besoin de se calmer les nerfs. Les accusations de Fanch la hantaient. Des détails dérangeants lui revenaient en mémoire, telle cette passion que Marie-Claude nourrissait pour l'eau... Ces stations interminables dans la baignoire, à Paris, les après-midi à la piscine Deligny, les douches prises à tout bout de champ... Les Mary-Morgane avaient besoin du contact de l'élément liquide, prétendait la légende, sinon elles pourrissaient. Cela avait-il quelque chose à voir avec la maladie dont la jeune femme prétendait souffrir ?

Marion s'ébroua, chassant de son esprit ces soupçons ridicules.

À force de parcourir les gros titres, les deux complices finirent par recenser un nombre anormal de noyades à proximité de Bregannog. Des pêcheurs, des matelots, quelques touristes. Toujours de jeunes hommes. Jamais aucune femme, pas un seul enfant.

La fillette s'agita.

« Ça n'a rien d'étonnant, répéta Sacha, la côte est dangereuse, et puis il y a les courants. La plage est interdite à la baignade. »

En temps ordinaire, il aurait bien au contraire proclamé haut et fort que de telles coïncidences étaient suspectes et qu'il y avait matière à enquête, mais il sentait Marion inquiète, et ne tenait pas à accentuer son trouble. Il estimait néanmoins que c'était là un beau gâchis, quel formidable point de départ pour un jeu ! Ils auraient pu descendre sur la grève, faire semblant de relever des indices révélateurs et, au comble de l'excitation, finir par se convaincre qu'il y avait anguille sous roche.

Pris d'une subite angoisse, il se demanda si Marion, comme toutes les filles, allait devenir ennuyeuse. Jusque-là, elle s'était révélée une camarade exceptionnelle, *mais elle changeait*. Tout à coup, il se demanda s'il aurait encore envie de la voir l'été prochain, et il en éprouva une grande tristesse.

Fatigués, ils abandonnèrent le dépouillement pour entamer une partie de Monopoly. Ils se disputèrent car Marion plaçait

mal son argent. Ils se rabattirent sur Long Cours, un jeu de société où des capitaines de la marine marchande devaient échapper au harcèlement d'un navire pirate et à diverses mutineries. Marion, qui avait la tête ailleurs, perdit partie sur partie. De toute façon, elle s'en fichait. Elle décida de rentrer à *ti-glas* sans attendre.

Le lendemain matin, Shimus McGregor fit irruption à la buvette de la place de la mairie. En charriant ses pierres, il avait aperçu un corps sur la plage, en bas. Il parlait vite et son accent rendait son discours incompréhensible. Cinq villageois lui emboîtèrent le pas. Descendre au ras de l'eau par le sentier serpentant au flanc de la falaise ne fut pas une mince affaire. Le corps gisait sur le ventre, ballotté par les vagues. Quand on le retourna, on vit qu'il s'agissait du vieux Fanch. Il avait les yeux grands ouverts et la bouche remplie de varech.

« Fallait s'y attendre, grommela l'un des hommes. Il était encore saoul comme une bourrique, il est tombé dans le vide ; ça le guettait depuis longtemps.

— Dommage, soupira un autre, sa gnôle était de première, elle nous manquera. » Un peu plus tard, la mer rejeta un fusil ; le nom du mort avait été maladroitement gravé sur la crosse. Quand on bascula le canon, on éjecta une cartouche brûlée. Sur qui avait donc tiré l'ivrogne avant de perdre l'équilibre ?

« Pourvu que ce con n'ait pas tué un touriste ! » se lamenta le maire.

Sirène

L'histoire fit le tour du pays, ravivant les angoisses de Marion. Elle imagina Fanch, pris de boisson, vidant son arme sur Marie-Claude qui, depuis, gisait quelque part, gravement blessée, morte peut-être.

« C'est idiot, se disait-elle. Ma mère est à Saint-Tropez. Fanch était fou. Il racontait n'importe quoi. »

Hélas, au fil des heures, sa peur s'aviva et elle éprouva la nécessité d'organiser une battue sur la lande. L'estomac noué, elle écourta le déjeuner pour rejoindre Sacha.

Cette initiative emballa le jeune garçon qui, sitôt dans la lande, s'empressa de bâtir, à son seul usage, un fantasme où, devenu chasseur blanc, il arpentait la savane en compagnie de son guide indigène à la recherche d'un lion vicieux ayant dévasté plusieurs villages. Cette fiction lui permettait de supporter la brûlure du soleil rôtissant la bruyère. Dans le souci de peaufiner son rôle, il ramassa un bâton qu'il tint au creux du coude comme un fusil de chasse.

« Le lion est tapi dans les hautes herbes, se disait-il. Il a flairé l'odeur des humains. Les voir sur son territoire l'a rendu fou de colère, il n'aspire qu'à les mettre en pièces. Mais le chasseur, à l'instar des grands prédateurs, a développé lui aussi un sixième sens, et il a détecté depuis plusieurs minutes déjà la position du lion. Dans un instant, les titans s'affronteront en un combat apocalyptique... »

Il broda sur ce canevas, lui apportant des variantes, mettant en scène l'affrontement final. Il se représentait Marion sous les traits d'une femme noire, demi-nue, couvertes de bijoux barbares. Elle s'adressait à lui en l'appelant « Sahib ». Parfois elle l'aidait à tuer la bête, mais parfois aussi elle s'enfuyait en hurlant de terreur. C'était selon. Il ne parvenait pas à se décider. Il essaya de faire de la fillette une sauvageonne grandie dans la

forêt, un Tarzan femelle élevée par des... *par des hyènes !* Il renonça, ça ne collait pas.

Il connut tout de même un instant de frayeur quand cet abruti de Pipi Lecoq jaillit d'un fourré en faisant des grimaces. « On joue ? On joue ? » braillait l'imbécile.

« Fiche-nous la paix ! » grogna Sacha, vexé de s'être laissé surprendre.

Courbant l'échine tel un chien battu, l'innocent regagna sa cachette.

Pendant ce temps la fillette, qui avait pris de l'avance, explorait chaque buisson. Elle regrettait d'avoir oublié son chapeau de paille car elle était en train d'attraper un coup de soleil sur le nez. Il faisait atrocement chaud sur cette lande dépourvue du moindre coin d'ombre et sa mince robe d'été, imbibée de sueur, lui collait au ventre à chaque pas. L'épuisement la gagnait. La plaine, parsemée de ronces et de chardons, offrait un spectacle désespérant. Personne ne venait ici. Avant le bombardement, le parc du château occupait en grande partie cet espace. Les déflagrations avaient dévasté les roseraies, les tonnelles, les massifs. Le phosphore des charges incendiaires avait stérilisé le sol. Ça et là, surgissait le moignon calciné d'un arbre fruitier ou le piédestal d'une statue.

Marion avançait, ne prêtant plus attention à Sacha qui marchait bizarrement, un bâton coincé au creux du coude tel un sceptre royal, le visage déformé par une grimace menaçante comme s'il avait décidé de déclarer la guerre aux goélands.

Lentement, ils se rapprochèrent des ruines du manoir. Le vent leur apportait l'écho des coups de pioche assénés par Shimus. À cet endroit, le terrain, raviné par les bombes, se creusait en tranchées profondes, s'ouvrait en cratères. Il fallait prendre garde où l'on posait le pied. Tout à coup, un éclat de chrome en provenance de l'une des crevasses attira l'attention de Marion. Le sourcil froncé, la fillette s'engagea dans le passage. C'était un couloir aux parois de terre battue qui, démarrant au niveau du sol, s'enfonçait progressivement à trois mètres sous terre, à la façon d'une galerie de mine.

Retenant son souffle, elle s'avança à la rencontre de l'obscurité où s'ébauchaient les contours d'une masse métallique. Soudain, elle se figea.

Une voiture rouge lui faisait face.

Une voiture qu'elle connaissait bien puisque c'était l'Austin-Healey de Marie-Claude.

Pendant cinq secondes elle tenta de nier la réalité : « Ce n'est pas la sienne... Des voitures comme ça, il en existe des milliers. » Marion savait qu'elle se mentait, la coïncidence eût été trop énorme. Elle fit trois pas, effleura du bout des doigts la portière avant droite du véhicule. Elle éprouva un nouveau coup à l'estomac en reconnaissant, sur le tableau de bord, le foulard favori de sa mère. Un Hermès qui valait la peau des fesses.

« Qu'est-ce que tu fiches là-dedans ? » s'impatienta Sacha qui, claustrophobe, était demeuré au-dehors.

Marion faillit lui crier : « Viens voir ! » mais se ravisa, et battit en retraite, la respiration courte.

« Qu'est-ce que t'as ? s'inquiéta le garçonnet. T'es toute pâle.

— Il y a un renard crevé au fond du tunnel, improvisa Marion. Ça puait. J'ai failli dégoûter. »

Ils marchèrent encore un quart d'heure sous le soleil mais le cœur n'y était plus. Marion finit par déclarer qu'elle se sentait malade et souhaitait rentrer chez elle. Sacha haussa les épaules, déçu par la tournure de la promenade. Son excitation première était retombée, cela lui arrivait un peu trop souvent ces derniers temps. Il démarrait un jeu, tout feu tout flammes, pour découvrir, en fin de compte, qu'il ne s'amusait pas tant que ça. Il commençait à se demander s'il n'allait pas en être ainsi toute sa vie durant. De fausses joies succédant à d'autres fausses joies. Un chapelet de déceptions. Une existence d'adulte, quoi ! Maussade, il rebroussa chemin, escorté de Marion qui semblait avoir avalé un ver de terre.

Les deux enfants se séparèrent à la lisière du village sur un vague « au revoir » et chacun rentra chez soi.

Marion titubait, la tête à l'envers, incapable d'aligner deux pensées cohérentes. Les mots prononcés par Fanch tournoyaient dans son esprit. *En ce moment ta mère dort dans*

une grotte sous-marine au pied du vieux château, là où personne ne peut l'atteindre, mais elle sortira à la nuit tombée, pour grimper au sommet d'un récif. Là, elle se mettra à chanter pour attirer les hommes... Mais ça suffit, cette année je vais m'occuper d'elle.

Marion ne pouvait s'empêcher d'échafauder un affreux scénario : Fanch avait dit la vérité. Marie-Claude hantait le rivage. L'ivrogne avait voulu la tuer ; la jeune femme, plus rapide, l'avait entraîné sous les eaux pour le noyer.

Bien sûr, Marie-Claude n'était pas une vraie sirène... Mais cela n'expliquait pas pourquoi elle prétendait se rendre à Saint-Tropez alors qu'elle passait l'été cachée dans une grotte. Était-elle folle ? Se prenait-elle pour une Mary-Morgane ?

Avait-elle assassiné d'autres hommes ?

Toutes ces noyades dont parlait la gazette locale...

C'était cela le plus terrible. Obéissait-elle à un besoin obscur qui la poussait à tuer les nageurs imprudents tentés par un bain de minuit ?

Marion remua ces pensées jusqu'au soir. Marie-Claude avait toujours été bizarre, aucun de ceux qui la connaissaient ne pouvait le nier. Elle était d'une humeur capricieuse, tantôt euphorique, tantôt sinistre, parfois cruelle. Les commères avaient coutume de répéter : « La guerre a rendu les gens cinglés. » Marion s'était longtemps satisfaite de cette philosophie à l'emporte-pièce ; aujourd'hui, cependant, mille détails lui revenaient en mémoire, des accès de sauvagerie, des méchancetés inexplicables, *et puis...* et puis ces fugues nocturnes à répétition. Combien de fois Marion n'avait-elle pas entendu sa mère déclarer qu'elle partait « à la chasse aux hommes » ? Elle avait jusque-là cru qu'il s'agissait d'une métaphore pour désigner ce que les adultes appelaient « la drague » ; elle n'en était plus aussi certaine aujourd'hui. Marie-Claude donnait-elle au verbe chasser son sens premier : traquer, acculer, tuer ?

Les mains moites, Marion essayait d'imaginer sa mère sillonnant le Paris nocturne, s'enfonçant dans le bois de Boulogne, en quête d'un homme qu'elle pourrait mettre à mort. Férue de mythologie grecque, elle songea aux Amazones, ces

guerrières redoutables qui haïssaient les mâles et leur livraient une guerre sans merci.

« Des crimes commis au bord d'un point d'eau, pensa-t-elle. Il faudrait vérifier dans la presse si l'on n'a pas découvert des cadavres masculins au bord des lacs, à proximité du Pré Catelan, du Racing, de Bagatelle... »

Elle réalisait avec épouvante que tout cela avait pu se dérouler à son insu, pendant qu'elle rêvassait dans l'invraisemblable appartement de Passy. L'imagination enfiévrée, elle esquissait déjà des reconstitutions, accumulait les indices révélateurs. Elle se rappelait la mine défaite de Marie-Claude quand elle réapparaissait à l'aube, les vêtements parfois déchirés, tachés d'herbe ou de terre. « Galipettes en forêt », ricanait la jeune femme quand Yumiko, la nounou japonaise, se hasardait à lui adresser une remarque. Mais disait-elle la vérité ? La prétendue débauche ne cachait-elle pas autre chose ?

À plusieurs reprises, Marion avait noté la présence de griffures, d'estafilades sur le corps de sa mère lorsque celle-ci émergeait de la baignoire. Elle avait mis cela sur le compte de ces curieux ébats auxquels les adultes semblent contraints et qu'ils désignent sous le terme de « rapports sexuels », mais il s'agissait peut-être des traces laissées par une lutte acharnée.

Yoëlle finit par s'étonner de son silence et vint lui tâter le front.

« Tu es rouge et chaude, constata-t-elle, tu as pris un coup de soleil. Je vais te donner de l'aspirine, un bouillon de poule et tu monteras te coucher. Approche, que je te passe de la graisse à traire sur la figure, ça t'évitera de peler. »

Cette médication appliquée, la fillette gagna sa chambre. Elle était dans un tel état d'excitation qu'elle se sentait sur le point de devenir folle. Il aurait suffi d'un rien pour qu'elle se mît à hurler à la lune comme un chien. Pour s'occuper, elle feuilleta ses vieux numéros de *Frimousse* sans même en voir les images.

Elle était décidée à en avoir le cœur net. L'oreille tendue, elle guetta les allées et venues de sa grand-mère dans la maison. Quand la vieille dame fut couchée, Marion attendit encore une heure, puis redescendit au rez-de-chaussée et sortit de la

maison. Le vent de la nuit lui parut glacé et elle dut se retenir de claquer des dents. Enfant de la ville, elle n'avait jamais pu s'habituer à l'obscurité presque totale qui règne sur la campagne lorsque les nuages cachent la lune, et elle hésita une minute à la lisière de la lande, effrayée par l'abîme de noirceur s'ouvrant devant elle. Une balise clignotait au loin, sur la mer ; plus loin encore, un phare jetait ses éclats intermittents, ce serait tout ce qu'elle pourrait espérer en matière d'éclairage public. Elle attendit que ses yeux s'accoutument aux ténèbres puis s'élança sur le chemin. Si elle déviait de la route, elle tomberait dans un cratère de bombe, une crevasse, où elle se briserait les jambes. Si elle allait trop loin, elle pouvait même basculer du haut de la falaise...

« Quand le bruit de la mer deviendra plus fort, se dit-elle, j'avancerai pas à pas, en tâtant le sol du bout du pied. »

Le trajet fut interminable. Par bonheur, la lune sortit enfin de la carapace nuageuse et répandit sa lueur sur la campagne, rendant la progression de Marion plus aisée. Après être tombée deux fois, la fillette arriva en vue des ruines du château. Le sang coulait de ses genoux écorchés. Elle se demanda comment elle expliquerait l'apparition de ces blessures à Yoëlle, le lendemain matin. Son cœur battait à un rythme forcené ; elle était à bout de souffle, terrifiée à l'idée de ce qu'elle allait découvrir. Les jambes flageolantes, elle s'abrita dans un trou de rocher le temps de recouvrer ses esprits. Une lueur jaunâtre éclairait les ruines, elle supposa qu'elle provenait du bivouac de Shimus. On savait à Bregannog que l'aviateur meublait ses insomnies en charriant des pierres jusqu'à ce que l'épuisement lui accorde enfin le sommeil. Il était encore trop tôt pour qu'il aille s'allonger dans son sac de couchage crasseux ; Marion devait manœuvrer de façon à ne pas se faire repérer.

À présent, le vent soufflait à 25 nœuds, témoignant de la proximité de la mer. Le bord de la falaise était tout proche. Marion grelottait de frayer, se demandant ce qu'elle était venue chercher. Elle sonda l'obscurité, localisant le chemin qui serpentait à flanc de paroi et permettait de rejoindre la plage.

C'était la partie la plus périlleuse du voyage. Si une pierre roulait sous son pied, elle plongerait la tête la première dans le

vide et s'écraserait sur les récifs. Elle s'engagea néanmoins sur le sentier, celui qu'empruntaient jadis les naufrageurs afin de piller les épaves drossées sur les écueils. La lune éclairait le paysage d'une lumière bleuâtre, digne d'un film expressionniste allemand. En bas, l'écume moussait entre les rochers. En proie au vertige, Marion renonça à poursuivre plus avant et s'agenouilla dans l'espoir d'offrir moins de prise au vent qui menaçait de la faire dévisser. Elle resta là, les doigts enfoncés dans l'herbe, tandis que la bourrasque s'engouffrait dans sa robe comme pour la lui arracher. Elle comprit qu'elle avait été folle de se lancer dans une pareille équipée. La mer, la falaise, la lande ne voulaient pas d'elle. La nature tout entière rejetait cette gosse des villes qui n'avait pas sa place ici. Elle ne serait jamais de Bregannog. Il lui fallait battre en retraite ou accepter d'être avalée par les flots.

Alors qu'elle reculait, une forme émergea des vagues entre les rochers, au ras de la plage. Une femme nue, ruisselante, les cheveux collés aux omoplates. On eût dit qu'elle venait de naître de l'écume. Ses traits, empreints de brutalité, avaient quelque chose d'animal. Elle était tout à la fois affreuse et belle.

« Une Mary-Morgane... » haleta Marion.

Puis elle réalisa qu'elle se trompait, il ne s'agissait pas d'une sirène, non, c'était Marie-Claude, sa mère.

Le souterrain

Marion crut perdre connaissance tant la surprise fut violente. En bas, à la lisière écumeuse du sable, Marie-Claude avait disparu. Incapable d'en supporter davantage, la fillette battit en retraite. En proie à la confusion, elle atteignit *ti-glas* couverte d'éraflures, la robe déchirée. Les rigoles de sang séché coulant de ses genoux écorchés lui dessinaient sur les tibias des jambières de guerrier antique. Apercevant son reflet dans le miroir du vestibule, elle se fit peur et courut dans la salle de bains effacer les traces de sa lamentable équipée. Là, claquant des dents, elle se lava du mieux possible, posa un sparadrap sur ses plaies et enfila un pyjama propre. Elle ne parvint pas à trouver le sommeil. L'image de Marie-Claude émergeant des vagues à la manière d'une idole celtique ramenée des profondeurs de l'océan la hantait. Ses pires craintes se trouvaient confirmées. Ainsi, depuis des années, sa mère mentait. Elle feignait de descendre à Saint-Tropez retrouver une bande de copains imaginaires, et partait se cacher dans une grotte du littoral où elle vivait en sauvageonne. C'était à se taper la tête contre les murs.

Au lever du jour, Marion enfila un blue-jean pour dissimuler ses blessures. Yoëlle détestait qu'une fille s'habillât d'un « pantalon de voyou », mais tant pis ! Si sa grand-mère lui faisait des remontrances, Marion prétendrait imiter Claude, l'héroïne du Club des Cinq qui rêvait d'être un garçon et s'habillait comme tel.

En descendant l'escalier, elle prit conscience qu'elle souffrait d'horribles courbatures. Elle se sentait décalée, en retrait, incapable de reprendre sa place habituelle dans la réalité. Quelque chose s'était produit qui avait tout changé.

Elle n'en parlerait pas à Sacha, c'était trop personnel, trop grave aussi. Maintenant, elle avait la certitude que Marie-Claude avait assassiné Fanch.

Elle occupa la journée à faire des courses pour Yoëlle. Elle courut dix fois au village, jouant à la petite-fille prévenante, souriant de toutes ses dents aux commerçants. Cette débauche d'activité l'empêchait de réfléchir ; c'était tout ce qu'elle désirait. Elle rencontra Mademoiselle Fougère qui, sur la grand-place, essayait de convaincre le pauvre Pipi Lecoq de se rendre aux bains municipaux pour se décrasser. Marion joignit sa voix à celle de l'institutrice, en vain. L'idiot tenait à rester sale. « Ça me protège, glapissait-il. Ça me protège des korrigans. Tant que je sentirai mauvais, ils n'oseront pas m'approcher ! »

Quand la nuit tomba, elle avait accumulé assez d'énergie pour retourner sur la plage. Cette fois, cependant, elle prit la précaution de s'équiper en conséquence et n'oublia pas sa lampe torche.

Dès que Yoëlle fut couchée, Marion quitta la maison. Elle se montra prudente dans sa traversée de la lande. Elle avait en partie apprivoisé le terrain ; en outre, la lune pleine lui facilitait la tâche. Elle atteignit les ruines sans s'être couronné les genoux.

Alors qu'elle s'accordait une pause entre les blocs de pierre épars, le vent lui apporta l'écho d'une conversation. Si les paroles demeuraient incompréhensibles, la fillette n'eut aucune peine à identifier la voix de sa mère.

Retenant sa respiration, elle se faufila dans les ruines jusqu'à la zone centrale où l'aviateur avait établi son campement. La surprise la figea.

Marie-Claude se tenait agenouillée près d'un feu de camp, nue, les cheveux ruisselants. Assis sur une pierre, Shimus parlait en hochant la tête. Le premier réflexe de Marion fut de penser : « Mon Dieu ! Elle va essayer de noyer l'Anglais ! Elle est sortie de la mer pour venir le chercher, ce sera sa nouvelle victime. »

Mais alors qu'elle s'élançait, elle réalisa qu'un certain nombre de détails ne « collaient » pas. D'abord sa mère n'était pas nue, elle portait une combinaison de plongée couleur chair, quant à l'aviateur il s'exprimait en français beaucoup plus aisément que de coutume. Son lourd accent gaélique s'était envolé et sa physionomie même semblait changée, comme si, sa journée de travail achevée, il avait abandonné sa défroque de Quasimodo au vestiaire.

Tout à coup Marie-Claude tressaillit. Ses yeux scrutèrent l'obscurité pour s'arrêter sur Marion. Le visage impassible, elle dit :

« Ah ! c'est toi. Je savais bien que tu finirais par nous trouver. Tu es aussi fouineuse que ton grand-père. »

Elle ne paraissait nullement étonnée. La main tendue, elle invita sa fille à entrer dans le cercle de lumière du bivouac. Marion obéit, désespérée.

« Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle. Ça rime à quoi cette comédie ? »

Voyant sa mère jeter un bref coup d'œil à Shimus, elle fut aussitôt en alerte. Elle connaissait le truc ! Quand les adultes ont ce genre de mimique, c'est qu'ils s'apprêtent à mentir.

Marie-Claude prit sa fille par la main et, abandonnant l'aviateur près du feu de camp, l'entraîna dans le labyrinthe de pierre.

« Tu as raison, fit-elle, je te dois une explication. Je t'ai menti, c'est vrai, mais c'était pour te protéger. Je ne voulais pas te mêler à ça. Tu dois me croire. Ça s'est fait presque malgré moi. Je n'ai pas eu le choix.

— D'accord, mais à quoi jouez-vous ?

— C'est plus compliqué que tu ne l'imagines, soupira Marie-Claude. Je ne sais pas si tu seras capable d'accepter ce que je vais t'expliquer. Pour dire les choses rapidement, Shimus n'est pas aviateur, il n'a jamais bombardé le château. C'est un vieux copain danseur que j'ai connu à l'époque où je me produisais dans des revues, à Paris. C'est lui qui a eu l'idée de se faire passer pour le pilote qui a détruit le manoir. Ça le posait d'emblée comme un assassin, c'était son ticket d'entrée à Bregannog. À partir de là, personne ne lui contesterait le droit

de s'installer au village. C'était une astuce, rien de plus. Je lui ai donné l'argent nécessaire à l'achat des ruines. Ça a vidé notre compte en banque. Depuis, nous sommes sur la paille.

— Mais pourquoi ? s'impatienta Marion. Ça n'a aucun sens !

— Mais si, coupa la jeune femme avec une pointe d'irritation. Tu crois que nous faisons ça pour nous amuser ? Nous avons un but bien précis : nous cherchons à retrouver le trésor de Leroi-Najac.

— Quoi ?

— Leroi-Najac était un gros ponte du marché noir. Pendant la guerre, à force de fricoter avec les troupes d'Occupation, il a accumulé une fortune considérable. Il écumait le XVI^e arrondissement avec les gars de la rue Lauriston, la Gestapo française. Il mettait à sac les appartements des riches déportés juifs. Tout y passait, tableaux, statues, bijoux, manteaux de fourrure. Quand le vent a tourné, il a converti ce bric-à-brac en lingots d'or. Il comptait s'enfuir en Argentine. Il n'en a pas eu le temps, le château a été bombardé par erreur, Leroi-Najac et sa famille ont été tués, mais le magot est toujours là, quelque part au cœur des ruines. Nous essayons de le retrouver.

— Mais pourquoi ? Tu es riche, tu es célèbre, tes livres se vendent bien...

— Tu te trompes, je ne suis pas riche et je ne suis pas l'auteur de mes livres. J'ai bien essayé, mais je me suis rapidement rendu compte que j'en étais incapable. Passé le troisième tome, j'étais sèche, je ne savais plus quoi raconter. J'ai demandé à quelqu'un de m'aider. Une fille que j'avais connue au temps où je dansais. Elle était librettiste, elle écrivait des arguments de ballet ou d'opéra. Elle a accepté de me donner un coup de main à condition d'empocher 80 pour cent de ce que je gagnerais avec la série. Je n'avais pas le choix, j'ai dit oui. Cette fille tu la connais, c'est Yumiko, ta baby-sitter japonaise.

— Mais elle parle à peine français !

— C'est un genre qu'elle se donne, pour brouiller les pistes. Depuis des années, elle me saigne à blanc. Quand elle vient te garder elle en profite pour déposer les manuscrits que je dois remettre à l'éditeur. C'est une vraie sangsue... »

Marion mit une minute à digérer l'information. *Yumiko* ? Elle éprouvait une honte brutale à l'idée de s'être laissé bernier.

« Donc nous sommes pauvres ? s'enquit-elle.

— À peu près, oui, admit sa mère. Ça ne pouvait pas durer mais je n'entrevois aucun moyen de m'en sortir. Et puis, un jour, Yoëlle m'a révélé l'existence du trésor ; ton grand-père avait découvert ça en fouinant à droite et à gauche. Ça m'a donné l'envie de tenter ma chance. Je me suis associée avec Shimus. Il avait abandonné la danse à la suite d'une blessure au genou. Il était en train de virer alcoolique. L'aventure l'a tenté. Il a relevé le défi. C'est une entreprise de longue haleine. Les ruines sont instables. Il suffit de bouger la mauvaise pierre et tout s'écroule. Nous avons progressé lentement. Aujourd'hui, après toutes ces années, nous touchons enfin au but.

— Mais qu'est-ce que tu fais dans l'eau ?

— Je cherche l'entrée de l'ancien souterrain seigneurial qui grimpait à l'intérieur de la falaise jusqu'aux caves du château. À l'époque, il débouchait sur la plage mais, au cours des siècles, le niveau de la mer a monté, si bien que le tunnel se trouve maintenant sous les eaux, probablement ensablé. Si je parvenais à le localiser, cela nous permettrait d'atteindre le château par en dessous et d'arriver directement dans les caves, là où Leroi-Najac entreposait sa fortune. Shimus pourrait abandonner ses travaux de terrassement. Jadis, tous les châteaux possédaient un passage secret, Artus, ton grand-père, connaissait l'existence de celui-là. C'est normal puisque ses ancêtres avaient occupé les lieux jusqu'à la Révolution. »

Marion éprouva un début de vertige. C'était trop pour elle. Elle avait l'impression de vivre l'un de ces romans d'aventures dont Sacha raffolait. Un doute la saisit. L'histoire n'était-elle pas trop belle ? Conçue à dessein pour séduire l'imagination d'une adolescente ? Marie-Claude croyait-elle sa fille plus bête qu'elle n'était ?

La jeune femme parut deviner ses réticences, car elle lâcha avec une hargne non dissimulée :

« Je ne te raconte pas de craques. J'ai besoin de ce fric, c'est pour ça que je viens chaque été aider Shimus. Je suis très bonne nageuse. Quand j'étais gosse on me surnommait « la sirène ». Je

tiens longtemps sous l'eau. Si quelqu'un est capable de découvrir l'entrée du passage, c'est bien moi. Mais c'est dangereux. On ne peut plonger qu'à certaines heures et pendant un délai très court, sinon les rouleaux vous drossent sur les écueils et l'on finit écrabouillé. De plus, le courant qui longe la plage est glacial. Impossible d'y nager en hiver, ce serait l'hypothermie instantanée. Il ne se réchauffe qu'en été. Pas beaucoup, mais suffisamment pour qu'on puisse s'y déplacer sans mourir de froid.

— Yoëlle sait ce que tu fais ?

— Elle s'en doute, et elle désapprouve. Elle dit que je finirai par me noyer, comme tous ceux qui ont essayé avant moi.

— Tu n'es pas la première ?

— Non, les vieux du village se rappelaient l'existence du souterrain, ils en ont parlé aux jeunes, mais aucun n'a réussi à le trouver. Pas assez bons nageurs. Le courant a eu leur peau. Pourquoi crois-tu qu'il y a eu tant de noyades sur cette plage ? »

Marie-Claude s'agenouilla devant Marion et la saisit par les épaules.

« Il nous faut cet argent, martela-t-elle. Le magot de Leroi-Najac nous permettra de ficher le camp en Amérique. Il paraît que là-bas, on arrive à soigner le syndrome de Kincaid-Lewison pourvu qu'on y mette le prix. Il me reste peu de temps, je ne veux pas me changer en vieillesse dans deux ans. Tu peux comprendre ça ? Je me suis renseignée, il y a un professeur qui travaille là-dessus, un traitement à base d'injections hebdomadaires qui ralentit la dégénérescence cellulaire... Mais c'est très cher. Seules les actrices célèbres et les femmes de milliardaires peuvent se l'offrir. Je n'ai pas le choix. Le temps m'est compté. »

Elle devenait pitoyable. Marion se dégagea doucement, incapable de déterminer si sa mère se payait sa tête ou disait la vérité. Jamais elle ne s'était sentie aussi mal à l'aise, partagée entre la compassion et la haine. D'une part, elle se sentait humiliée d'être traitée en gamine crédule, d'autre part, elle éprouvait une indéniable excitation à l'idée de la complicité qui était en train de s'établir avec Marie-Claude. Jamais elles n'avaient été aussi proches. Cette invraisemblable chasse au

trésor les liait davantage que ne l'avaient fait douze années de vie commune pendant lesquelles elles s'étaient côtoyées en échangeant des banalités. C'était à n'y rien comprendre.

« Viens, soupira la jeune femme en se redressant. Tu grelottes, mettons-nous à l'abri du vent. Ne crains rien, Shimus n'est pas méchant. Il jouait les ogres pour tenir les gens de Bregannog à l'écart. »

Elles s'enfoncèrent dans les ruines. Shimus les attendait, debout près du feu, les mains dans les poches. Il paraissait plus grand que d'ordinaire, moins « Quasimodo ». Dépouillé de son rôle d'aviateur torturé par le remords, il devenait banal. Barbu, sale, mais tout de même banal. Décevant, presque.

« Alors ? s'enquit-il.

— Il faut lui montrer, fit Marie-Claude avec lassitude. Sinon elle ne nous croira jamais.

— C'est dangereux.

— Je sais, mais il faudra en passer par là, je le crains. »

L'Anglais haussa les épaules et décrocha une lampe de mineur.

« Suivez le guide ! grogna-t-il. Mais ne touchez à rien. L'étagage reste fragile, il me faudrait davantage de poutres. Ça devient dur, j'ai déboisé presque tout le parc. »

La mère et la fille lui emboîtèrent le pas. Au fil des années, Shimus avait dégagé un tunnel au milieu du château fracassé, un couloir tortueux qui s'enfonçait au cœur des décombres. Ça et là, entre les pierres, surgissait un objet incongru et poussiéreux : une chaussure, un chandelier d'argent tordu, un vase brisé. À d'autres moments, le couloir s'entrebâillait sur la perspective d'une pièce demeurée intacte ; un boudoir où trônaient un sofa et deux bergères de chintz rose, une bibliothèque encore encombrée de livres, un bureau sur lequel était exposée une collection de pipes hollandaises du XVIII^e siècle que l'explosion, par caprice, n'avait pas même dérangée.

« Faut pas y entrer, jamais, grogna Shimus. De part et d'autre du couloir tout est instable. Le château est en équilibre au-dessus d'un gouffre. J'ai failli dix fois être enseveli en explorant ces foutues chambres. Ce sont des mirages. Ça paraît

solide, mais dès qu'on pose le pied sur le plancher, tout dégringole trois étages plus bas.

— De toute manière, Leroi-Najac n'aurait pas entreposé son magot dans les étages, fit observer Marie-Claude. Il l'a forcément planqué à la cave, c'est là qu'il faut entrer. »

Marion retenait sa respiration. Les catacombes l'oppressaient. La pente devenait plus vive.

« Il ne reste que quatre pièces intactes, commenta Shimus. Le reste a été broyé lorsque la charpente a cédé. L'explosion a fissuré la falaise de haut en bas, et, à chaque marée de forte amplitude, les vagues agrandissent la crevasse. Le château est comme posé en équilibre au-dessus d'un entonnoir. Quand l'entonnoir sera devenu assez large, nous tomberons dedans.

— C'est pour ça qu'il faut se dépêcher », intervint Marie-Claude.

Le bruit d'une avalanche lointaine lui coupa la parole. Ils restèrent silencieux, le nez levé, cherchant à localiser l'effondrement. Le vent de la mer ululait dans les trous de la maçonnerie. Marion sentit du sable et des graviers lui saupoudrer la tête.

« C'est rien, murmura Shimus. Ça se produit de temps en temps. Ici, on est relativement en sécurité. Ce couloir représente beaucoup de travail, je l'ai dégagé de mes mains, pierre après pierre. J'ai ouvert d'autres galeries, mais elles se sont refermées au bout de quelques semaines. Trop de poids sur les étais. Celle-ci est la seule qui tienne encore le coup. J'ignore pour combien de temps. »

Il s'immobilisa, la lampe brandie. Le tunnel s'arrêtait là.

« Voilà, lança-t-il. Ici, nous sommes juste au-dessus des caves. Ce que vous voyez là, sous vos pieds, ce sont les pierres de la voûte. Il faudrait pouvoir les desceller pour descendre dans les chais. Le seul problème, c'est qu'en y perçant un trou, on risque de provoquer un effondrement général. Ce plafond est le seul endroit intact du château. Il supporte à lui seul le poids des ruines.

— Et, en dessous des caves, s'ouvre la crevasse qui partage la falaise en deux, compléta Marie-Claude. Ce que Shimus appelle « l'entonnoir ».

— Percer le plafond, c'est l'affaiblir, reprit l'Anglais, poursuivant son idée. C'est risqué d'attaquer une clef de voûte, surtout dans ces conditions.

— Et le trésor est là-dessous ? s'inquiéta Marion.

— Oui, assura Marie-Claude. Des cassettes métalliques contenant chacune trois lingots. Une trentaine environ, selon les informations de ton grand-père. Chaque barre d'or est frappée de l'aigle du Reich.

— C'est pour ça qu'on l'a assassiné ? demanda l'adolescente. Pour le faire taire ?

— Probablement, soupira la jeune femme. Il avait tendance à se vanter de ses découvertes. Il n'était pas très discret. »

Ils se turent, les yeux baissés vers les pierres grises sur lesquelles reposaient leurs semelles.

On dirait la carapace d'une tortue, songea Marion.

« Tu comprends pourquoi je cherche le passage secret, lâcha Marie-Claude. Il nous permettrait d'accéder aux caves sans avoir à percer le plafond. Mais c'est difficile, je ne peux explorer le fond qu'une heure par jour, selon la violence des marées et des courants. C'est épuisant.

— Pourquoi n'emploies-tu pas des bouteilles et un masque respiratoire, comme les hommes-grenouilles ? s'étonna l'adolescente.

— Parce que ça gênerait tout, soupira la jeune femme. Ne te fais pas d'illusions, les gens d'ici m'épient. Ils me fichent la paix parce qu'ils se sont mis en tête que j'étais une sirène. Ce sont des crétins superstitieux. Ce conte à dormir debout me poursuit depuis l'enfance, parce que je passais ma vie dans l'eau. Ça leur a paru suspect. Les habitants du littoral ne se baignent jamais, ils ont peur de la mer ; dans leur esprit, si une fille aime nager, c'est forcément une Mary-Morgane. D'une certaine manière, dans la situation présente, cette fable me rend service. On me craint, donc on me laisse tranquille. Si on me voyait émerger des vagues équipée en scaphandrier, c'en serait fini de la légende. C'est pourquoi je porte cette combinaison de plongée rose. Pour leur faire croire que je suis nue. De loin, dans la nuit, l'illusion est complète.

— Fanch t'a vue, souffla Marion. Il voulait te tuer. »

Marie-Claude détourna le regard, comme chaque fois qu'elle se préparait à mentir.

« Je sais, fit-elle. Il était saoul. Il hurlait des horreurs. Il a perdu l'équilibre en me mettant en joue avec son fusil. Il est tombé sur les écueils. »

Menteuse ! pensa Marion. Tu l'as tué. Ou alors c'est Shimus, mais vous l'avez bel et bien assassiné.

L'Anglais agita sa lampe pour écourter la conversation.

« Vaut mieux remonter, grogna-t-il. On est très bas, l'air se raréfie. »

Le trajet de retour s'effectua en silence, Shimus remorquant Marie-Claude qui elle-même remorquait sa fille.

Marion fut heureuse de s'extraire du tunnel. L'exploration n'avait pas été aussi plaisante que le donnaient à penser les romans d'aventures.

Après que la jeune femme se fut dépouillée de la combinaison de plongée, ils s'assirent en tailleur autour du feu, et Shimus posa une cafetière noircie sur les flammes.

« Tu ne dois parler de ça à personne, martela Marie-Claude. Tant qu'ils s'imagineront que je reviens ici tous les étés pour noyer des garçons, comme me l'ordonne ma nature de sirène, ils nous ficheront la paix. C'est important. Je sais qu'ils viennent me lorgner de temps en temps... les jeunes surtout. Ça les excite. Les légendes rapportent que les sirènes sont des amoureuses infatigables, alors certains aimeraient bien venir nager avec moi, au risque d'y perdre la vie. Heureusement, dès que je les regarde, ils s'enfuient.

— Je ne dirai rien, assura Marion, vexée qu'on puisse la croire incapable de tenir sa langue.

— C'est bien, soupira la jeune femme soudain fatiguée. Il ne faut pas rigoler avec ces gens-là. Ils sont dangereux. Ton grand-père, Artus, ne s'en est pas méfié. Il les traitait de haut, en vrais croquants, il l'a payé de sa vie.

— Pourquoi ?

— On disait qu'il fouinait trop du côté du hameau des absents, qu'il allait indisposer la bête, la réveiller avant l'heure. Il avait trouvé des documents révélateurs dans ce placard qu'on appelle « le vestiaire de la reine morte ». Il a commis l'erreur

d'oublier qu'on tue facilement par ici. Il est tentant de régler ses comptes quand on sait qu'il n'y aura pas de sanction et que tout le monde fermera les yeux. »

Shimus versa le café dans des gobelets métalliques cabossés.

Marion eut tout à coup la certitude que le trésor n'avait pas d'existence hors de l'imagination de sa mère. Marie-Claude poursuivait une chimère qui l'aidait à supporter la maladie. Elle avait choisi ce dérivatif pour oublier l'échéance qui se rapprochait à grands pas. Shimus était probablement amoureux d'elle, il l'aidait par dévouement, sans illusion sur la conclusion de cette quête imbécile. Tout cela était plutôt triste en définitive.

« L'été sera difficile, murmura Marie-Claude. Ils se sont mis en tête que la bête dormait depuis trop longtemps et qu'elle allait se réveiller.

— Pourquoi ? s'étonna Marion.

— Parce qu'elle a faim. Il y a maintenant plus de dix ans qu'elle n'a pas mangé. Pendant la guerre, il a été facile de la nourrir, de lui offrir des hommes en pâture, et ça l'a fait tenir tranquille. À présent, la situation a changé, on ne peut plus cacher de maquisards au hameau des absents. Encore moins de jeunes gars désireux de s'embarquer pour l'Angleterre. C'est comme ça que ceux de Bregannog ont procédé pendant cinq ans, en offrant l'hospitalité aux fuyards, aux clandestins, aux agents de Londres, aux familles persécutées... On les envoyait là-haut, sur les contreforts du mont, en leur assurant que personne ne viendrait les chercher... Personne, sauf la bête. »

Marion grimaça, elle n'aimait pas la manière dont sa mère racontait cette histoire. *Elle avait l'air de croire à ce qu'elle disait.* Pourtant il s'agissait d'une légende, n'est-ce pas ?

Shimus toussota ; Marie-Claude parut sortir d'un rêve.

« Ce sont des fables, bien sûr, fit-elle précipitamment. Quoi qu'il en soit, les esprits s'échauffent. Au cours des semaines à venir, il suffira d'un rien pour mettre le feu aux poudres. Il va leur falloir improviser un sacrifice d'une manière ou d'une autre.

— Mais comment ? s'indigna Marion. Ça ne s'organise tout de même pas comme le feu d'artifice du 14 Juillet ! »

Sa mère eut un haussement d'épaules.

« Il y a d'autres moyens, chuchota-t-elle. Une fête, un pique-nique dans les bois, tout ce qui peut servir de prétexte à rassemblement. Ne te laisse pas entraîner là-dedans. Ne va jamais du côté du hameau. Même s'ils y organisent un bal, un *fest-noz* ou je ne sais quoi.

— Calme-toi, intervint Shimus. Ils n'oseraient pas. »

Marie-Claude sursauta et lui fit face, les yeux brillants de colère.

« Tais-toi ! rugit-elle. Tu ne les connais pas. Le maire est un fantoche, une baudruche, ce n'est pas lui qui tire les ficelles. En réalité, Bregannog est gouverné par une espèce de cabinet noir. Mon père savait des choses là-dessus, c'est pour ça qu'on l'a fait taire. Il était sur le point de publier le résultat de ses travaux. Il ne voulait pas être complice des pratiques instaurées par ces gens-là. »

Marion demeura bouche bée. Elle n'avait jamais vu sa mère dans cet état. Brusquement, Marie-Claude fondit en larmes. Shimus l'attira contre lui.

« Calme-toi, répéta-t-il, tu es épuisée. Va dormir. Je reconduis la gosse chez sa grand-mère. »

La jeune femme capitula avec une docilité qui fit honte à Marion. Jamais il ne lui avait été donné de voir sa mère aussi obéissante. Shimus soutint Marie-Claude jusqu'à une tente de l'armée anglaise dressée au milieu des ruines. Quand il émergea de l'abri, trois minutes plus tard, il avait l'air soucieux.

« Viens, ordonna-t-il à la fillette. Je te ramène chez Yoëlle. Je ne veux pas que tu tombes dans un trou. »

Marion le suivit. Shimus dirigeait vers le sol le pinceau d'une torche militaire datant de la « défense passive », lorsque le *black out* était en vigueur. Cela lui donnait l'allure d'un placeur de cinéma guidant un spectateur vers son siège.

Il ne se souciait pas d'adapter sa démarche à celle de la fillette qui devait galoper pour se maintenir à son niveau. Il finit par s'en rendre compte et ralentit.

« Est-ce que c'est vrai tout ce que raconte ma mère ? demanda Marion. Le trésor, tout ça ? »

Shimus haussa les épaules.

« Elle y croit, dit-il avec un temps de retard. Ça l'aide à vivre. »

Son accent était presque imperceptible et sa démarche élastique, sans aucun rapport avec la claudication de l'ogre qu'il s'efforçait d'incarner d'ordinaire.

« Ta mère, reprit-il, est une femme tourmentée... Les choses se mélangent dans sa tête. Je crois qu'elle a mal vécu la mort de son père... Elle ne me dit pas grand-chose. C'est quelqu'un de secret. Elle a été forcée de faire des trucs dont elle n'est pas fière.

— Tu sais qu'elle est malade ? s'enquit Marion.

— Oui, fit Shimus. La laideur. C'est sa hantise. La nuit, parfois, elle se réveille en se griffant les joues, elle réclame un miroir. Je la surprends souvent en train de s'examiner... C'est triste. C'est terrible d'être aussi belle et de savoir que ça va s'arrêter brutalement, dans deux ou trois ans. Je fais ce que je peux pour l'aider.

— Mais, le trésor, tu y crois ? »

L'homme eut un geste vague.

« Pourquoi pas ? lâcha-t-il. Il s'est passé tellement de choses folles durant cette guerre. Les nazis s'enfuyant avec des camions remplis d'or et de diamants, les sous-marins de la Kriegsmarine transportant des centaines de tableaux de maître en Argentine... Alors pourquoi pas ? Le magot de Leroi-Najac ne représente pas grand-chose en comparaison. Si on met la main dessus, ta mère pourra se faire soigner en Amérique. » Son ton dubitatif démentait ses paroles. Marion comprit qu'il feignait de croire aux délires de Marie-Claude pour l'aider à supporter l'épreuve qui s'annonçait.

Il s'arrêta à la lisière de la lande.

« Tu peux continuer seule, fit-il, à partir d'ici, il n'y a plus de danger. Mais fais attention. Ta mère a raison sur un point : on nous observe. Les gens de Bregannog sont dangereux et sournois. Ils préparent quelque chose. Sois prudente. »

Assez curieusement, avant de tourner les talons, il ajouta :

« Ah ! une dernière chose, je suis écossais, pas anglais. Faut pas confondre. »

Le club des assassins

En s'éveillant, le lendemain matin, Marion fut saisie d'une brusque illumination : Shimus était roux, comme elle... *Fallait-il en déduire qu'il était son père ?*

Troublée, elle s'attarda au lit, fixant le plafond et remuant des idées farfelues. C'était la première fois qu'elle se préoccupait de l'identité de son géniteur. Jusqu'à présent, elle s'était toujours satisfaite du trio féminin qu'elle formait avec Marie-Claude et Yoëlle. Elle n'avait jamais éprouvé le besoin d'une présence masculine. La chose lui aurait même déplu. Quand sa mère ramenait l'un de ses petits amis à la maison, Marion se comportait de manière odieuse jusqu'à ce que le « type », fatigué de son hostilité, fiche le camp sans demander son reste. Cela faisait rire Marie-Claude qui tenait le Grand Amour pour la plus belle duperie du monde occidental.

Mais Shimus n'était pas comme les autres... Il n'appartenait pas à la race des dragueurs, des buveurs de whisky qui traînaient au Montana, ce bar du Quartier latin fréquenté par les journalistes et les gens de l'édition.

Elle en était là de ses réflexions quand, se penchant pour attraper ses pantoufles, elle aperçut la lettre.

On l'avait glissée sous sa porte, de manière qu'on ne puisse la voir du couloir et qu'elle échappe ainsi à l'attention de Yoëlle. Marion s'immobilisa, le cœur étreint par la certitude d'un malheur imminent, car elle avait aussitôt identifié le papier de l'enveloppe, grège, épais, luxueux... C'était ce type d'enveloppe qui véhiculait le « courrier des morts » au hameau des absents. Des enveloppes que ni Sacha ni elle ne s'étaient jamais résolus à ouvrir en dépit de la curiosité qui les torturait.

Elle s'agenouilla pour ramasser la missive. Elle réalisa que pour glisser le pli sous sa porte quelqu'un avait dû s'introduire dans la maison. Ce même quelqu'un qui, l'autre nuit, avait fouillé le bureau d'Artus. Quelqu'un qui, se moquant des

serrures, des loquets, allait et venait à sa guise au sein de la demeure.

Marion déchira le rabat. Un feuillet joliment calligraphié apparut. L'écriture avait une tournure ancienne, comme si le message avait été rédigé au XVII^e siècle. Plus personne n'écrivait de cette façon, surtout depuis l'invention de la pointe Bic ! Ce stylo diabolique qui, selon les instituteurs, empoisonnait les écoliers.

Il va falloir faire tes preuves, lut l'adolescente. Choisir ton camp. À Bregannog il n'y a de place que pour deux sortes d'individus : les tueurs et leurs victimes. À toi de voir dans quelle catégorie tu veux être rangée. Puisque tu es fille de Mary-Morgane, demande à ta mère de t'enseigner le métier. Ce n'est qu'à ce prix que tu seras des nôtres. Dépêche-toi d'arrêter ton choix. Si tu ne donnes pas rapidement une preuve de ta bonne volonté nous considérerons que tu t'es résignée à faire partie du gibier, et nous te livrerons en pâture à la bête.

Il n'y avait aucune signature. Le cœur battant, Marion relut deux fois le message. Son premier réflexe fut de croire à une blague de Sacha. C'était le genre de billet qui fleurissait dans les aventures de Bob Morane. Un truc mélodramatique censé donner la chair de poule au lecteur. Elle abandonna cette hypothèse ; ça ne tenait pas debout, Sacha n'aurait jamais eu le cran de s'introduire dans la maison au milieu de la nuit. Il aurait eu trop peur de tomber nez à nez avec Yoëlle ! Non, la lettre était vraie. Il convenait de prendre la menace au sérieux.

Ayant glissé la feuille dans la poche de son pantalon, elle décida d'aller consulter Marie-Claude dès que l'occasion se présenterait.

Elle dut patienter jusqu'au milieu de l'après-midi car Yoëlle lui demanda de surveiller la cuisson des confitures, besogne interminable et fastidieuse que Marion détestait par-dessus tout, et cela même si le résultat en était délectable.

Cette corvée accomplie, elle enfourcha son vélo et fila à travers la lande en direction des ruines.

Sa brusque intrusion irrita Marie-Claude.

« Ce n'est pas prudent, siffla-t-elle. Tu vas attirer l'attention. Les gens d'ici ignorent que je suis de mèche avec Shimus. »

En guise de réponse, Marion lui tendit l'enveloppe beige. Elle constata avec étonnement que sa mère pâlissait et s'emparait de la missive en tremblant. Une minute plus tard, la jeune femme repoussa la lettre avec dégoût et se leva. Soudain agitée, elle arpenta le labyrinthe des ruines à grandes enjambées.

« Je craignais quelque chose de ce genre, haleta-t-elle. Je savais que, un jour ou l'autre, ils s'en prendraient à toi mais je ne pensais pas que ce serait si tôt. Merde ! Tu n'as que douze ans !

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? gémit Marion.

— Ne sois pas idiote, s'impacienta la jeune femme. C'est assez clair, non ? Ils exigent que tu assassines quelqu'un. C'est le prix à payer pour être admise dans la confrérie.

— Quelle confrérie ?

— Je ne sais pas au juste. Artus a enquêté là-dessus pendant les trois dernières années de sa vie. C'est une société secrète qui remonte à la nuit des temps, à la création du village pour être précis. Ils ont toujours été là. Ils s'arrogent le droit de veiller à la stricte observance des coutumes. Ce sont des fanatiques pétris de superstition. Ils croient à un tas de foutaises occultes. Pour ce que j'en sais, ils ne sont que trois ou quatre, mais c'est suffisant pour faire régner la terreur. Artus les surnommait « le cabinet noir ». Tu les côtoies tous les jours à ton insu. C'est peut-être le boucher, le droguiste, le libraire... qui sait ? Ils gèrent les offrandes destinées à la bête, ça signifie qu'ils s'occupent de lui trouver de quoi manger. D'amener des victimes au hameau des absents. Ils se fournissent en proies parmi ceux qui n'ont pas payé leur tribut au village. En clair, tous ceux qui n'ont jamais assassiné personne. À cause de la guerre, c'est devenu difficile, surtout parmi les hommes mûrs, alors ils se rabattent sur les jeunes gens qui n'ont pas participé au conflit, les femmes, les enfants.

— C'est dingue !

— Je ne te le fais pas dire. Ce sont des illuminés sûrs de leur bon droit, et dangereux. Il ne faut pas prendre leurs menaces à la légère. La lettre qu'ils viennent de t'adresser, je l'ai reçue, moi

aussi, le jour de mes quatorze ans. En substance, ils m'expliquaient qu'ils me surveillaient depuis longtemps. À force de me voir nager, ils avaient fini par croire que j'étais une Mary-Morgane. Une sirène sans queue, si tu préfères. Je ne le savais pas encore, mais j'avais ça dans le sang. Ils en étaient très honorés. Le problème, c'est qu'il était temps pour moi de prouver mon appartenance au clan des créatures de légende...

— Comment cela ?

— En bâtissant mon château d'écume, selon la tradition, et en y attirant de jeunes hommes pour les noyer. Bref, on attendait de moi une preuve. Soit j'acceptais de devenir une sirène tueuse, soit je continuais à prendre des bains de mer comme n'importe quelle Parisienne idiote, et dans ce cas je ne méritais pas de vivre.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai montré la lettre à Yoëlle, elle s'est contentée de hausser les épaules en m'accusant de chercher à me rendre intéressante. Artus, lui, a pris la chose au sérieux.

Il avait entendu murmurer des choses à propos des épreuves imposées par le cabinet noir. Ceux qui refusaient de s'y soumettre disparaissaient mystérieusement, sans laisser de trace. Un beau jour, pouf ! on n'entendait plus parler d'eux. Il ne voulait pas que ça m'arrive. Il était inquiet. Je ne savais pas quoi faire, j'avais peur. Je passais de plus en plus de temps dans l'eau, parce que c'était dangereux et que personne n'oserait me suivre là-bas, dans les remous. Je ne me sentais en sécurité qu'au milieu des récifs. Ça a contribué à renforcer ma légende. Pour tout le monde j'étais bel et bien une Mary-Morgane. Ils y croyaient dur comme fer. C'était ancré en eux. »

Marie-Claude s'interrompt et s'immobilisa, face à la mer. Le vent jouait dans ses cheveux longs, dégageant son front. Marion trouva qu'elle avait l'air d'une figure de proue. Belle et inquiétante, avec quelque chose d'inhumain dans le profil. Un côté faunesque qui finissait par mettre mal à l'aise. Comme une goutte d'intense laideur dans un océan de beauté. Ça ne se repérait pas au premier coup d'œil, mais c'était là, en germe. Une flétrissure microscopique qui ne demandait qu'à proliférer à la manière d'une moisissure. Une ombre de cruauté ou de

folie, de jouissance dans le crime. Un masque de gorgone vicieuse comme on en voit sur les fresques des bordels de Pompéi.

« Je deviens folle ! songea Marion. C'est juste la maladie. Ça commence à se voir, c'est tout. Ça va s'étendre, et un jour on ne distinguera plus que ça. »

Une boule lui serra la gorge ; elle se dépêcha de baisser les yeux.

« Artus ne voulait pas que je passe mes journées dans l'eau, reprit doucement Marie-Claude. Il savait que je risquais de me noyer dans les courants ou d'être écrasée contre un écueil par une lame plus forte que les autres, mais c'était la seule parade que j'avais été capable d'imaginer. Les gars venaient me lorgner en cachette. Je plongeais nue à cette époque, pour accréditer l'idée que j'étais une sirène. Je n'entrevois pas comment je pourrais m'en sortir. Une seconde lettre est arrivée, beaucoup plus menaçante. On me mettait en demeure de noyer ma première victime avant la fin du mois, sinon...

— Sinon quoi ?

— Je n'en sais rien. Probablement qu'ils envisageaient de m'enlever et de m'emporter sur le mont Nezmaël pour m'offrir à la bête. Tu sais ce qu'on dit, les druides enfermaient des hommes, des femmes, et même des enfants dans des cages d'osier auxquelles ils mettaient le feu... Plus tard, on a dit que c'étaient des racontars, mais on n'a jamais pu le prouver. Je suppose que le cabinet noir avait prévu quelque chose de ce genre-là pour moi. Yoëlle refusait de croire au danger, Artus et elle se disputaient sans cesse à ce propos. Je n'osais plus sortir, j'avais l'impression d'être suivie, épiée. Au village, les gens s'écartaient de moi. Quand j'entrais dans une boutique, les conversations s'arrêtaient. Par mon indécision, j'avais choisi d'être la victime du prochain sacrifice, personne ne voulait être vu en ma compagnie. Et puis, alors que je me croyais déjà fichue, il s'est passé quelque chose... Un accident inespéré.

— Quoi ?

— On a retrouvé un jeune vacancier sur la plage, noyé. Un campeur, un Parisien. Il était nu, de la vase plein la bouche. Tout le monde a pensé que c'était mon œuvre, et dès lors on m'a

fichu la paix. J'avais payé mon droit d'entrée au club. J'étais des leurs. Les bonnes femmes me lançaient des clins d'œil entendus. On a cessé de me suivre, de me surveiller.

— C'était vraiment un accident ou quelqu'un l'avait tué ?

— On n'en a jamais parlé, mais je crois que c'est Artus qui l'a noyé. Pour me protéger. Il s'était rabattu sur la seule solution envisageable. J'ai compris que je ne pouvais plus rester à Bregannog. Comme je suivais des cours de danse, j'ai supplié ma prof de m'emmener à Paris avec elle. J'avais quinze ans. J'aurais fait n'importe quoi pour m'enfuir. Artus n'a pas cherché à me retenir. Il espérait lui aussi que ce départ m'éloignerait de cette folie. Il se trompait. »

Marie-Claude se tut. Marion, bien que dévorée de curiosité, jugea prudent de garder le silence. Encore une fois, elle ne savait quel crédit accorder aux révélations de sa mère. Marie-Claude donnait-elle à de simples ragots les dimensions d'un complot mélodramatique ? La maladie, déjà à l'œuvre, commençait-elle à susciter en elle des bouffées paranoïaques ? Yoëlle, victime du même mal, n'avait-elle pas elle aussi basculé dans une certaine forme de folie ?

Marie-Claude se laissa tomber sur une pierre, près des cendres du bivouac. La fatigue tirait ses traits.

« J'étais naïve, murmura-t-elle. Je croyais ma dette soldée. Je n'avais pas compris que j'avais souscrit un abonnement. Pour continuer à faire partie du club, il fallait payer une cotisation, tous les ans. Et cela où qu'on soit. »

Marion redressa la tête. La chair de poule hérissait ses bras.

« Tu veux dire que..., commença-t-elle.

— Oui, fit la jeune femme. Ils m'ont retrouvée. Tu venais de naître. Je m'imaginais à l'abri. Et puis les foutues lettres sont arrivées, une par semaine. Les mêmes enveloppes grèges, la même écriture ancienne, comme si le marquis de Sade m'écrivait du fond de sa prison pour me susurrer des horreurs. Ça m'a fait l'effet d'une douche froide. J'étais en train de réorganiser ma vie, j'avais tiré un trait sur Bregannog. Je ne pensais même pas y remettre les pieds. Artus avait été assassiné, Yoëlle virait folle dingue et me faisait la gueule... J'estimais plus prudent de couper les ponts. Les lettres sont

devenues ironiques, elles me rappelaient que je n'étais pas à jour dans mes « cotisations », que je risquais à tout moment d'être radiée du club. Jamais rien de compromettant dans le style, aucun mot qui puisse éveiller la suspicion d'un flic, mais la menace restait sous-jacente, entre les lignes. Je n'ai eu aucun mal à déchiffrer les sous-entendus.

— Ils voulaient...

— Ils voulaient que j'assassine quelqu'un d'autre. Un par an, c'était le tarif. Le prix à payer pour ne pas me retrouver inscrite sur la liste des victimes potentielles. Pourquoi aurais-je eu peur, du reste, puisque le pouvoir de la bête me protégeait ? Quand on est né à Bregannog et qu'on est à jour dans ses cotisations, on n'a rien à craindre de la justice. C'est comme si on n'existait pas aux yeux de la police. Le pacte ancestral nous protège. Il fait de nous un clan de tueurs impunis, des êtres à part, des exécuteurs qui, toujours, glisseront entre les mailles du filet. C'est du moins ainsi qu'ils voient les choses, dans leur délire. Ils se considèrent comme des sacrificateurs, des aristocrates du crime.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, d'abord. Mais, très vite, j'ai de nouveau eu le sentiment d'être épiée, suivie. Ils me laissaient des signes imperceptibles de leur passage : un coquillage devant ma porte, une étoile de mer séchée sur le rebord de ma fenêtre. Puis, il est devenu évident qu'ils entraient chez moi à leur guise, en dépit des serrures, des verrous. Au bout de deux semaines, j'ai découvert des algues dans ma baignoire, et un poisson crevé dans le tiroir de ma table de chevet. Dans la rue, je n'arrêtais pas de me retourner pour voir si on me filait. Ils étaient là, je le savais, mais je ne parvenais pas à les repérer. Ce pouvait être n'importe qui parmi les passants qui me frôlaient. J'étais coincée, si j'allais me plaindre à la police, on me prendrait pour une folle. Et puis... et puis ils m'ont mise au pied du mur. Un soir, je suis descendue faire une course en te laissant seule dans ton berceau. Tu dormais, je n'en avais que pour dix minutes... Quand je suis remontée, tu avais disparu. Ils en avaient profité pour t'enlever. J'ai cru perdre la tête. Je ne pouvais même pas appeler Yoëlle puisqu'elle refusait d'avoir le téléphone. De toute manière, elle ne m'aurait pas écoutée, elle m'aurait sans doute

coupé la parole pour embrayer sur son chat à qui elle payait des cours de diction. »

Marion n'en croyait pas ses oreilles. Elle essuya machinalement ses mains moites sur son pantalon. Le sang bourdonnait à ses tempes. Elle était partagée entre le désir d'en savoir plus et celui de prendre la fuite.

« Le matin, j'ai découvert une nouvelle lettre dans ma boîte. Cette fois, on m'expliquait à coups de sous-entendus que tu servirais de monnaie d'échange si je ne me décidais pas à passer à l'action. Il y avait un passage alambiqué, notamment, où l'auteur s'embarquait dans un parallèle entre l'osier du moïse dans lequel tu reposais et l'osier des cages à sacrifice tressées par les druides. On laissait entendre que tu serais offerte à la bête, pour apaiser sa faim... du charabia de cinglé. Je t'imaginais déjà, abandonnée au hameau des absents et dévorée par les renards. Alors j'ai perdu la tête. Je... je suis descendue dans le métro et... et j'ai poussé quelqu'un sous une rame. »

Marion ouvrit la bouche sans proférer un son. Marie-Claude se passa la main sur le visage, à bout de forces.

« Je ne veux pas en parler, fit-elle précipitamment. Je n'ai vu que son dos. Il portait un affreux manteau marron. Il est tombé sur les rails et je me suis enfuie. Personne n'a cherché à me retenir. C'est curieux quand j'y repense. C'était comme si j'étais devenue invisible aux yeux des gens entassés sur le quai. Le lendemain, *France-Soir* titrait : « Suicide à Chaussée d'Antin ». Suicide ! tu entends ? Alors que je n'avais pris aucune précaution. J'avais agi en état second, comme une somnambule, sous le nez des voyageurs. Et personne n'avait remarqué ma présence. Personne. »

Ce détail n'impressionna nullement Marion. Elle avait assez emprunté le métropolitain pour savoir que, aux heures d'affluence, un clown arborant un nez rouge passait inaperçu. « Je suis restée chez moi, reprit Marie-Claude, à attendre un signe. J'étais abasourdie, dans le coton. Ça a duré quatre jours. Ils avaient décidé de me donner une leçon. Et puis je t'ai entendue pleurer. Quelqu'un t'avait déposée devant la porte. Tu gigotais dans ton moïse. On avait épinglé un mot sur ton bavoir. Ça disait : *Abonnement reconduit pour un an.* »

La jeune femme tendit la main pour saisir l'une des gourdes dans lesquelles Shimus recueillait l'eau de pluie. Elle but avec avidité.

« Et après ? eut envie de demander Marion. As-tu continué à payer ta cotisation chaque année ? »

Mais les mots ne passèrent pas ses lèvres, elle devinait que l'heure des confessions était révolue. Marie-Claude se leva.

« Écoute, dit-elle, pour le moment on va essayer de gagner du temps en donnant le change. Tu nageras avec moi, je t'apprendrai les courants. Voyant que j'ai fait de toi mon apprentie, ils nous laisseront momentanément en paix. Après on verra... Si on a trouvé le trésor d'ici là, on n'aura plus à se soucier d'eux. On fichera le camp aux États-Unis, ils ne nous suivront pas là-bas. »

Les filles de l'eau

À partir de ce jour, Marion prit l'habitude de retrouver sa mère un après-midi sur deux. Elle attendait ce moment avec impatience car c'était la première fois qu'elle avait l'impression d'être proche de Marie-Claude. Elles ne se côtoyaient plus comme des locataires habitant sur le même palier. Quelque chose se tissait ; un lien fragile mais qui se renforçait chaque jour. Du moins était-ce l'impression qu'en retirait l'adolescente.

La jeune femme l'attendait rituellement à l'entrée du sentier menant à la plage, assise sur une pierre, ses longs cheveux claquant au vent, les yeux dans le vague. Immobile, le regard fixe, elle avait l'allure d'une idole oubliée dans la lande par une tribu celte aujourd'hui disparue. Sa beauté n'avait rien de charmant. Ce n'était pas celle des starlettes de *Cinémonde* qui souriaient niaisement en Ektachrome sur la page de couverture, non, elle éveillait chez les hommes une impression de menace et décourageait beaucoup d'entre eux. Cela tenait peut-être aux pommettes hautes, aux yeux bridés qui plaidaient en faveur d'une ascendance nordique. Cet aspect prédateur se renforçait lorsque Marie-Claude se présentait de profil ; on ne pouvait alors s'interdire de penser aux femmes-louves des légendes celtiques, aux créatures polymorphes peuplant les landes pour le malheur des voyageurs égarés. Dès que Marion l'avait rejointe, Marie-Claude se redressait sans un mot et s'engageait à pas prudents sur le sentier abrupt dégringolant vers la plage. De son passé de danseuse, elle avait conservé une fluidité de mouvement qui faisait défaut à sa fille. Chaque fois qu'elle regardait sa mère bouger, Marion se sentait pataude. Ses semelles écrasaient les cailloux alors que celles de Marie-Claude les effleuraient, à croire que la jeune femme flottait cinq centimètres au-dessus du sol.

Une fois sur la plage, elles se déshabillaient dans une petite grotte.

« Il faut se mettre toutes nues, avait expliqué Marie-Claude lors de leur premier rendez-vous. En plein jour, pas question d'utiliser des combinaisons de caoutchouc, ça se verrait. Ils vont nous observer, alors il faut leur en donner pour leur argent, et surtout leur prouver que nous sommes de vraies sirènes. Tu comprends ? Les sirènes se baignent à poil. Ici, l'eau est très froide, même en été. Tu vas t'enduire le corps de graisse, ça te protégera. Ne t'éloigne jamais de moi et imite chacun de mes gestes. À certaines heures de la journée, un courant terrible circule entre les rochers, rien ne peut lui résister, s'il te happe, il t'entraîne au large. Impossible de lui échapper. Quand tu es à bout de forces, tu coules. Il faut connaître les horaires, savoir quand il est possible de plonger, et pendant combien de temps. Pour toutes ces raisons, beaucoup de gens ont perdu la vie sur cette plage. Quand une vague s'abat sur toi, elle t'écrase sur les écueils avec la puissance d'un camion. Encore une fois, il faut connaître les passages à emprunter. Certains couloirs permettent d'échapper au pilonnement des lames. Ne reste pas à la traîne et ne t'avise surtout pas de prendre des initiatives. N'oublie jamais que les gens du cabinet noir seront là, cachés au sommet de la falaise, à nous observer, alors fais semblant de sourire, rappelle-toi que tu es un bébé sirène et que tu es censée prendre plaisir à ces exercices. Et puis défais-moi ces nattes ! Bon sang, on dirait Fifi Brindacier ! »

Hélas, à la différence de sa mère, Marion n'avait nullement la passion de l'eau. S'exhiber nue la perturbait. Ce fut une expérience atroce. Les vagues étaient glacées, l'écume gluante, les lames rugissaient avant d'exploser dans un vacarme assourdissant. Elle dut pourtant s'élancer à la suite de Marie-Claude en retenant son souffle, convaincue qu'elle allait se noyer d'une minute à l'autre.

La première fois, elles restèrent une heure dans l'eau. Heure que la jeune femme employa à montrer à l'adolescente les différentes caches naturelles où il convenait de se recroqueviller pour échapper aux rouleaux. En utilisant les écueils comme des boucliers, on pouvait se déplacer par sauts de puce, chaque fois

que la mer se retirait pour prendre son élan. Cela revenait à courir à découvert entre deux salves d'artillerie. Marion en garda l'impression d'avoir survécu à un raz-de-marée. Quand elle regagna la grotte où elles avaient laissé leurs vêtements, l'adolescente claquaient des dents et son corps avait pris une teinte bleuâtre. Sa mère la bouchonna avec une serviette, comme si elle était un poney ; puis tira une Thermos d'une besace et lui fit avaler du thé bouillant, trop fort.

« C'est toujours comme ça la première fois, déclara-t-elle. Tu t'habitueras. Demain ça ira déjà mieux. L'important, c'est de mémoriser les passages et de respecter l'itinéraire. Ne jamais nager au hasard, éviter les cuvettes où se forment des tourbillons. Il m'a fallu des années pour étudier ça, mais tu peux me faire confiance, je connais le sujet mieux que personne à Bregannog. Tant que tu m'obéiras au doigt et à l'œil, il ne t'arrivera rien. »

Quand elle regagna *ti-glas*, Marion était si fatiguée qu'elle s'endormit dans le jardin sous un cerisier.

Toute la nuit, elle rêva que les vagues en furie la mettaient en pièces, lui arrachant bras et jambes.

Cependant elle n'aurait avoué sa peur pour rien au monde et ne manquait aucun rendez-vous. Elle ne voyait plus Sacha. Pour dire la vérité, elle avait oublié jusqu'à son existence.

On les observait, c'était certain. Quand, au moment d'entrer dans l'eau, Marion regardait par-dessus son épaule, il lui arrivait d'être éblouie par le reflet du soleil sur une paire de jumelles. Quelqu'un, tapi au sommet de la falaise, suivait leurs évolutions.

Peu à peu, elle s'aguerrit. À présent, elle était capable de rire aux éclats lorsqu'elle émergeait des vagues, les poumons au bord de l'explosion. Elle jouait à prendre des pauses de sirène de contes de fées, se hissait sur un écueil et peignait sa chevelure en fredonnant, les yeux rivés sur la ligne d'horizon, comme si elle guettait un voilier chargé de beaux garçons destinés à devenir ses proies.

« N'en fais pas des tonnes ! grognait alors Marie-Claude. Tu te prends pour Brigitte Bardot ? Ils sont fous, d'accord, mais pas cons. »

Marion éprouvait un certain plaisir à se montrer docile, à jouer les petites filles obéissantes. Elle préférait les remontrances à l'indifférence que sa mère lui témoignait à Paris. D'ailleurs, hors des « leçons », elles parlaient peu. Une fois séchée, rhabillée, Marie-Claude retombait dans son habituel mutisme. De son propre aveu, elle n'était pas douée pour s'occuper des enfants, leur immaturité l'agaçait et elle n'éprouvait pas le besoin de s'immiscer dans leur univers. « J'ai bien assez de mes problèmes », concluait-elle invariablement avant d'ajouter, en guise d'excuse : « Beaucoup de femmes fonctionnent comme moi, seulement elles ne sont pas assez franches pour l'avouer, c'est tout. »

À la fin de la deuxième semaine d'apprentissage, Marion était capable de se déplacer entre les écueils sans se faire emporter par une vague. Elle savait prévoir l'apparition d'un courant mortel à un soudain refroidissement de l'eau. Lorsque cela se produisait, elle disposait de cinq minutes pour regagner la plage, pas une de plus.

« C'est bien, grommelait Marie-Claude à la fin de chaque nouvelle journée, tu ne t'en tires pas trop mal. »

Toutefois, le lundi suivant, elle décréta, la mine sombre : « C'est pas tout ça, mais on ne peut pas continuer à patauger comme des vacancières. Les sirènes ont la réputation de rester sous l'eau des heures entières. Si on ne donne pas aux gens du cabinet noir une preuve de nos pouvoirs, nous perdrons toute crédibilité. Il va falloir plonger et demeurer immergées le plus longtemps possible.

— Comment cela ? s'inquiéta Marion. En retenant notre respiration ?

— Mais non, on ne tiendrait pas assez longtemps. La falaise est creuse. Il y a une multitude de petites grottes sous-marines qui forment autant de bulles d'air. Il suffit de se glisser dans l'une d'elles et d'attendre une demi-heure. Ceux qui nous espionnent seront persuadés que nous folâtrons dans les

profondeurs de l'océan, c'est tout ce qui compte. Le problème, c'est qu'il faudra que tu retiennes ta respiration le temps de remonter le boyau qui mène à la caverne. Ça demandera une bonne minute, en seras-tu capable ?

— Tu tiens combien ?

— Sans respirer ? Trois minutes, parfois quatre, mais j'ai de l'entraînement. Je ferais une excellente pêcheuse de perles. »

Marion dissimula son angoisse. Nager sous l'eau l'effrayait, le sel lui brûlait les yeux mais il était inenvisageable de porter des lunettes de plongée.

« Tu vas t'habituer, lui répétait sa mère. Fais comme moi, n'y pense pas. »

La première tentative faillit se solder par une noyade. Marie-Claude dut se porter au secours de sa fille qui, à bout de souffle, avait avalé un litre d'eau.

Marion découvrit que, à dix mètres sous la surface, le pied de la falaise était effectivement criblé d'orifices. Quelques-uns de ces boyaux débouchaient dans une bulle rocheuse à demi remplie d'air. Sur le fond vaseux, Marie-Claude avait amarré un sac de caoutchouc contenant des lampes. Elle allait chaque fois en quérir une au moment d'entrer dans les tunnels.

« Il est important qu'en plein jour ils nous voient plonger nues, les mains vides, avait-elle expliqué. Si l'on emporte des outils on aura l'air de travailler pour le commandant Cousteau, ça éveillera leur méfiance. J'ai descendu ce matériel en pleine nuit, quand personne ne m'observait. »

Le sac, noyé par dix mètres de fond, leur permettait de peaufiner leur rôle de sirènes. Toutefois, la panique s'emparait de l'adolescente chaque fois qu'elle devait s'engager dans un boyau aux parois tapissées de coquillages. Elle craignait d'y rester coincée. En outre, les concrétions marines lui lacéraient épaules et coudes. Au bout du passage, s'ouvrait une sorte de cloche naturelle où l'air puait l'algue pourrie. Il fallait rester là, dans la lueur vacillante de la torche. Parfois, quand la morphologie du lieu le permettait, on se hissait sur une banquette rocheuse au grand mécontentement des crabes qui défendaient leur territoire en claquant des pinces.

Marion détestait cette claustration moite, où l'oxygène se faisait rare. Souvent, elle fermait les yeux pour ne plus rien voir de ce décor d'épouvante.

Puis, Marie-Claude consultait la montre de plongée fixée sur la torche et déclarait : « Bon, ça suffit, on remonte. »

Un soir, alors qu'elles buvaient du thé chaud sur la plage, Marion demanda :

« Les cavernes, tu les as toutes explorées ?

— Non, hélas, soupira sa mère. Tu as vu le pied de la falaise, c'est du gruyère. Ça s'enfonce si profond que même pendant les grandes marées, quand la mer se retire au loin, la cuvette reste pleine et les boyaux immergés. L'un d'eux mène au souterrain qui reliait jadis la plage au château. C'est celui-là qu'il faut découvrir. Au cours des dernières années j'ai éliminé un grand nombre de culs-de-sac. J'estime qu'il subsiste encore trois possibilités. Quand tu seras mieux entraînée, nous les explorerons.

— Ce serait plus facile avec un équipement d'homme-grenouille, grommela l'adolescente.

— On ne peut pas courir ce risque. Si ceux qui nous observent voient les bouteilles, les palmes, les masques, ils cesseront de nous considérer comme des créatures à part. Comme ils n'auront plus peur de nous, ils n'hésiteront pas à nous tuer. Tu comprends ? Il faut prendre en compte leur folie, ne pas commettre la même erreur qu'Artus. »

Il n'y avait rien à objecter.

L'exploration reprit, développant chez l'adolescente des pulsions claustrophobes qu'elle ne se connaissait pas encore.

De temps à autre, elles allaient se réchauffer dans les ruines du château ; là, Shimus leur servait des bols de soupe brûlante. Il posait souvent sur Marie-Claude un regard scrutateur, comme s'il cherchait à détecter les progrès de la maladie sur son visage.

Un soir qu'il raccompagnait Marion à la lisière de la lande, il dit : « Je ne devrais pas te parler de ça, mais ta mère me fait peur. Toutes ces plongées l'épuisent. Elle a de plus en plus

mauvaise mine. Cette histoire de trésor l'obsède. Je ne sais pas quoi faire.

— Tu ne crois pas aux lingots d'or ? s'étonna l'adolescente.

— Je ne sais plus, avoua l'Écossais avec un haussement d'épaules. Au début, je me suis beaucoup excité là-dessus. J'étais dans la mouise, ça me donnait un but... Et puis le temps a passé. Après, j'ai poursuivi les travaux pour faire plaisir à Marie-Claude. J'ai cessé de me poser des questions. Aujourd'hui que nous sommes à pied d'œuvre, j'ai peur que ta mère ne réagisse mal si les caves sont vides. Elle compte tellement sur ce magot pour partir se faire soigner aux États-Unis. C'est pour ça que j'ai ralenti les travaux ces derniers mois. Mais j'ai tout de même fini par atteindre le plafond des caves, ça devait arriver. J'ai été tenté de tout faire sauter, de provoquer l'éboulement du château dans la mer... Ça n'arrangerait rien. Marie-Claude ne s'en remettrait pas. »

Marion resta silencieuse. Elle était flattée qu'un adulte lui demandât son avis, mais également embarrassée. Elle éprouvait beaucoup de difficultés à se représenter sa mère sous les traits d'un être souffrant, miné par la maladie. Pour elle, Marie-Claude demeurait une guerrière, dure, fière, tranchante. Une espèce de princesse viking faite pour braver les tempêtes et ricaner au nez des dieux. Elle avait beau savoir cette image absurde, elle ne parvenait pas à l'effacer de son esprit.

Deux jours plus tard, au terme d'une plongée hasardeuse, la mère et la fille débouchèrent dans une caverne gigantesque. La torche électrique brandie par Marie-Claude n'était pas assez puissante pour l'éclairer tout entière. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple bulle de pierre mais d'une grotte dont la voûte culminait à trente mètres au-dessus du niveau de la mer.

« C'est là ! haleta la jeune femme d'une voix étouffée par l'émotion. C'est ce qu'on cherche depuis si longtemps ! Le passage ! Le passage ! »

Elle titubait sur le sol caillouteux entourant la mare d'eau salée d'où elle venait d'émerger. Marion la suivit d'un pas hésitant. L'écho témoignait de l'importance du lieu.

« L'escalier ! hurla soudain Marie-Claude. Qu'est-ce que je te disais ! Il est là ! »

D'une main tremblante, elle éclaira une volée de marches dont certaines s'effritaient.

« C'est le souterrain du château, gémit-elle. On l'a trouvé ! Les caves sont au-dessus de nos têtes. »

Et, sans attendre, elle posa le pied sur la première marche.

« Attends ! supplia Marion. Ça n'a pas l'air solide. Et puis on n'y voit rien. Il faudrait des lampes plus puissantes. »

Mais la jeune femme ne l'écoutait pas. En deux enjambées, elle franchit quatre marches. Marion, pour ne pas rester dans l'obscurité, dut lui emboîter le pas. Elle entendit Marie-Claude pousser un cri de déception.

L'escalier s'interrompait au bout d'une dizaine de degrés pour reprendre six mètres plus haut. Entre les deux tronçons s'étendait un vide qu'on ne pouvait franchir qu'au moyen d'une échelle.

« Il va falloir revenir avec du matériel, haleta Marie-Claude. Merde ! Merde ! Merde ! Quel manque de chance ! »

La torche levée au-dessus de la tête, elle ne parvenait pas à s'arracher à la contemplation de la volée de marches amputée. Marion, loin de partager cette extase, se sentait écrasée par la masse ténébreuse qui les dominait à la manière d'une cathédrale dont on aurait muré les vitraux.

Il fallut que les piles de la lampe commencent à donner des signes de faiblesse pour que sa mère consentît à battre en retraite. Au comble de la frustration, elle se résolut enfin à plonger dans le boyau communiquant avec l'océan. Marion, elle, ne se fit pas prier.

Quand elles regagnèrent les ruines, Marie-Claude était dans un état proche de l'hystérie. Shimus dut lui demander de répéter ses explications plus lentement. « C'est un escalier taillé dans la roche, finit par hoqueter la jeune femme. Il s'élève le long de la paroi d'une caverne en ogive. Mais il s'est effondré par endroits... Il faudrait du matériel d'escalade, des échelles, je ne sais quoi... essayer de relier les tronçons par des passerelles... » Shimus, très calme, hocha la tête. « Du matériel d'alpinisme ou de spéléologie, grogna-t-il, je n'en ai pas sous la

main. Faut que j'aïlle dans une grande ville pour trouver ça. À Rennes peut-être... ou plutôt à Paris. Je dois passer par une boutique spécialisée. La Bretagne, c'est pas trop le style.

— D'accord, d'accord, souffla la jeune femme. Du moment que tu te dépêches. »

En dépit de la chaleur dégagée par les flammes du bivouac, elle tremblait de tous ses membres.

Le sacrifice

Il fut décidé que Shimus et Marie-Claude quitteraient les ruines la nuit même. Grâce à l'Austin-Healey, il ne leur faudrait pas longtemps pour rejoindre la capitale. Marion constata avec aigreur que sa mère semblait avoir oublié sa présence. La belle complicité des dernières semaines s'était dissoute dans l'euphorie de la trouvaille. Désormais rien ne comptait que l'escalier souterrain, cet escalier « édenté » menant au trésor d'Ali Baba. Les adieux furent bâclés, et l'on demanda à Marion de s'en retourner chez sa grand-mère. Ravalant ses larmes, l'adolescente quitta les ruines d'un pas rageur, traversa la lande et regagna *ti-glas*.

« Pourquoi t'as l'air triste ? Les farfadets te font des ennuis ? » lui demanda au passage Pipi Lecoq, tapi au cœur d'un buisson. Elle le dépassa sans répondre.

Elle n'avait aucune idée de la manière dont les choses allaient évoluer. La parenthèse se refermait, la laissant décontenancée. Tenaillée par la méfiance, elle se demanda même si Marie-Claude, une fois entrée en possession du butin, ne comptait pas filer aux États-Unis en l'abandonnant définitivement aux soins de Yoëlle.

Décue, elle en venait à douter de tout le monde. Elle aurait souhaité en parler avec sa grand-mère mais celle-ci, sourde à ce qui ne relevait pas de ses problèmes personnels, abrégait toute conversation dès lors qu'elle ne portait pas sur la qualité de la nourriture, les prévisions météo ou les progrès linguistiques du chat.

Trois jours s'écoulèrent sans que Marion reçût le moindre signe de Marie-Claude et de Shimus. Par deux fois, à la nuit tombante, elle enfourcha son vélo et rôda du côté des ruines. Mais elle ne releva aucune trace de présence. Le campement était vide. Pourquoi sa mère tardait-elle à revenir ? L'Écossais

rencontrait-il des difficultés à rassembler le matériel nécessaire ?

Elle n'eut pas le temps d'y réfléchir car le lendemain, en s'éveillant, elle découvrit sous la porte de sa chambre une nouvelle enveloppe de papier grège qu'elle s'empressa de décacheter.

Ta mère a pris la fuite, nous le savons, lut-elle. Pour monnayer sa liberté, elle t'a utilisée comme monnaie d'échange. Elle t'a laissée en otage. Tu vas donc prendre sa place puisque tel est son choix. Nous proclamons que tu es désormais la nouvelle Mary-Morgane de Bregannog. Ton entrée en fonction impose toutefois un sacrifice de ta part. Tu dois encore nous prouver qu'au terme de ton apprentissage tu es réellement devenue sirène. Cette formalité remplie, tu deviendras sacrée à nos yeux, et personne n'aura le droit de te porter préjudice. Nous unirons nos forces pour te protéger. En attendant ce jour, comme le veut la tradition, tu devras emporter une victime au fond des eaux pour la noyer. Tu n'as que douze ans, nous n'exigerons donc pas que tu t'attaques à un adulte ; un enfant suffira. Plus précisément Sacha, ton petit camarade. À présent que ton initiation est achevée, tu ne peux plus entretenir des liens d'amitié avec de vulgaires mortels, ce serait indigne de ton rang. Nous espérons que tu ratifieras le pacte en nous offrant la vie de ce garçon. Tu disposes de trois jours pour t'exécuter, passé ce délai, nous considérerons que tu refuses de rejoindre nos rangs. Déchue de tes privilèges, tu seras immolée, ainsi que ton ami.

C'était une lettre de fou, et Marion dut la relire trois fois avant de parvenir à en assimiler le contenu. Après quoi, elle resta un long moment assise sur son lit, à réfléchir. L'ombre d'une stratégie se dessinait dans son esprit. Les quinze jours passés sur la plage l'avaient aguerrie et elle entendait ne pas céder à l'affolement. Elle s'habilla en hâte et descendit pour le petit déjeuner qu'elle avala rapidement. Alors qu'elle déposait son bol dans l'évier, la voix de Yoëlle s'éleva dans son dos.

« Il ne faut pas me prendre pour une idiote, ma petite fille, dit la vieille femme. Je sais parfaitement qui tu rencontres dans les ruines depuis deux semaines. Jusqu'à présent j'ai accepté de

jouer la comédie mais je ne voudrais pas que ta mère t'entraîne dans son délire. »

Marion fit volte-face. Elle éprouva un choc. Tout à coup sa grand-mère avait changé de visage ; elle n'entretenait plus qu'une lointaine ressemblance avec l'aïeule excentrique qui apprenait à parler à son chat, même sa voix était différente.

« Tu l'as compris à présent, continua Yoëlle. Ta mère t'abandonne ici tous les étés pour courir retrouver ce cinglé d'Anglais au château. J'ai essayé de l'en dissuader mais elle s'accroche à son rêve en dépit de toute logique... Elle tient bien de son père pour ça. La passion des idées folles, les obsessions rocambolesques.

— Elle essaye de déterrer le trésor des Leroi-Najac, protesta l'adolescente.

— Il n'y a jamais eu de trésor, soupira Yoëlle avec un geste de lassitude. Ce n'est qu'une légende née dans les bistrots du port. Des fadaises que les hommes aiment raconter en sirotant de la gnôle. Leroi-Najac était aux abois, impliqué jusqu'aux yeux dans la Collaboration. Quand les choses ont mal tourné pour les Boches, ses copains l'ont laissé tomber. Il a transféré ses fonds dans une banque, en Argentine. C'était beaucoup plus simple que d'accumuler des lingots d'or. Il ne faut pas rêver, on n'est plus au temps des pirates, ma petite fille ! Si cette fortune existe, elle moisit quelque part sur un compte, en Amérique latine, pas dans les ruines du château. Je l'ai expliqué des dizaines de fois à ta mère, mais elle n'a jamais rien voulu entendre. C'est à cause de la maladie... Elle crève de peur. Elle refuse de se faire à l'idée que c'est inéluctable. Moi aussi, quand j'étais jeune, je suis passée par là. Je me suis révoltée, j'ai pleuré. J'ai même envisagé de me suicider. On n'accepte pas de gaieté de cœur de devenir une vieille femme à trente ans. Je sais ce qu'elle endure. À son âge, j'allais consulter des charlatans, les suppliant de me vendre des remèdes miraculeux. Quand j'y repense ! Toutes les cochonneries que je me suis appliquées sur le visage ! J'étais prête à n'importe quoi... Je me serais vendue au diable pour conserver ma beauté. Et puis, la fièvre m'est tombée dessus, comme c'était arrivé pour ma mère, ma grand-mère, et toutes les femmes de ma lignée. Une fièvre terrible. Le visage qui

gonfle comme un ballon prêt à éclater. Un œdème géant. Une semaine de délire à se débattre au milieu des draps trempés de sueur. Et puis, le huitième jour, la température a chuté et je me suis réveillée guérie. Je n'avais plus mal... J'ai tout de suite demandé un miroir. Je savais ce que j'allais y voir. À trente-cinq ans, j'avais les traits d'une sexagénaire. J'étais flétrie, ravagée. Il fallait que j'apprenne à vivre avec ça. Artus, ton grand-père, a été admirable. Jamais il n'a laissé voir son dégoût ou sa déception. C'était un homme à principes. Jamais ne lui serait venue l'idée de me répudier ou de prendre une maîtresse. Il était au-dessus de ça. Le sang des Bregannog coulait dans ses veines. J'ai eu cette chance. Beaucoup de femmes, dans ma famille, ont été rejetées par leur époux. La plupart ont fini au couvent. Ce sort m'a été épargné... Mais ta mère n'aura pas cette chance. Avec la vie qu'elle mène, elle n'aura jamais d'homme à ses côtés pour la soutenir quand viendra l'heure de l'épreuve. Elle sera seule avec son miroir... Alors, elle deviendra folle ou se suicidera. J'y pense depuis des années. Depuis qu'à l'adolescence je l'ai vue devenir coquette, imbue de son pouvoir sur les garçons. J'ai essayé de la mettre en garde.

J'ai échoué. Elle était amoureuse d'elle-même, de son reflet. Elle n'a jamais regardé que sa propre image. Pour elle, les gens qui l'entourent se divisent en deux clans : ceux qui l'admirent, et les autres... qui n'existent pas. C'est cela que je voulais te dire. Fais attention. L'heure de l'épreuve de vérité approche pour elle. Comme vous dites, vous les jeunes : « Elle va perdre les pédales. » Je ne veux pas qu'elle t'entraîne dans sa dégringolade. Il lui faudra se résigner, comme nous l'avons toutes fait dans la famille. Aucune potion miraculeuse ne lui viendra en aide. Au lieu de chercher des trésors qui n'existent que dans son imagination, elle ferait mieux de se préparer, de ravalier son orgueil, sa coquetterie, et d'envisager de consacrer le reste de sa vie à des tâches moins futiles. » Dans un sursaut de révolte, Marion faillit crier : « Oui, mais ça c'était à ton époque. Maintenant tout est moderne, on invente des tas de choses nouvelles. Des... des médicaments atomiques ! »

Elle se ravisa à la dernière seconde. Ce matin, Yoëlle lui faisait peur avec sa physionomie empreinte de gravité. Sans

doute traversait-elle l'une de ces phases de lucidité dont parlait Marie-Claude. Aussi se contenta-t-elle de bredouiller :

« Elle n'est plus là, elle est redescendue à Paris. Je n'irai plus dans les ruines, je vais jouer avec Sacha.

— Oui, c'est bien, approuva la vieille femme. Ne te mets pas martel en tête avec des problèmes d'adultes. Ça viendra toujours assez tôt. »

Sacha s'ennuyait à mourir. Depuis quinze jours, Marion ne lui donnait plus signe de vie, et il errait dans la maison familiale en décochant des coups de pied dans les fétiches africains alignés au long des couloirs. Si ça continuait, il allait devenir aussi débile que Pipi Lecoz !

Il se maudissait d'être à ce point dépendant d'une fille. Une rouquine, en plus ! Et coiffée n'importe comment ! Et puis, ces taches de rousseur sur la figure, c'était d'un laid ! Vraiment, quand on mettait la mère et la fille côte à côte, on se demandait comment une femme aussi belle avait pu donner le jour à un pareil laideron. Il fallait que le père ait été une sorte de Quasimodo, il n'y avait pas d'autre explication.

Ces considérations philosophiques débouchaient généralement sur une rêverie inspirée par *Notre-Dame de Paris*, où la belle Gina Lollobrigida donnait la réplique à l'affreux Anthony Quinn. À ceci près que la mère de Marion était encore plus belle que Gina !

Ayant décidé de devenir un homme, Sacha avait délaissé ses lectures enfantines pour s'essayer à la littérature d'espionnage. Dans le bureau de son père, il avait découvert les aventures d'OSS 117, dont les volumes encombraient une étagère. Il avait arrêté son choix sur *Les Monstres du Holly Loch*, avec l'espoir qu'il y serait question de dinosaures marins dévorant les pêcheurs imprudents, mais il avait dû déchanter. Les monstres auxquels le titre faisait référence étaient en réalité des sous-marins atomiques. Certaines séquences, qui se déroulaient dans une maison close gérée par un nain vicieux, avaient néanmoins retenu son attention.

Depuis quelques jours, Winnifred, la nurse anglaise qui était censée le surveiller, avait disparu. Il en allait de même chaque

été. Sitôt arrivée à Bregannog, elle courait filer le parfait amour avec un jeune marin prénommé Loïc. Trois ans auparavant, elle avait conclu un arrangement avec Sacha : elle le laisserait libre de ses mouvements à condition qu'il ne se mêle pas de ses affaires de cœur. Le petit garçon avait jugé le contrat équitable. Il avait dit oui à une condition : que le réfrigérateur fût toujours rempli. Depuis, Winnifred vagabondait tout l'été, réapparaissant de temps à autre pour enfourner du linge dans la machine à laver et réapprovisionner le Frigidaire. Elle ne courait pas grand risque, les parents de Sacha, perdus à l'autre bout de la planète, ne téléphonaient jamais. Sacha avait une grande expérience de la solitude.

Quand la maison lui paraissait trop vide, il allumait la TSF et écoutait les feuilletons radiophoniques diffusés par Radio Luxembourg, y compris ceux de l'après-midi destinés aux ménagères. La nuit, il lisait les volumes *d'Angélique, Marquise des Anges* qui s'entassaient sur la table de chevet de sa mère. C'était plus bath qu'Alexandre Dumas dont Marion lui rebattait les oreilles. Décidément, cette fille n'y connaissait rien !

Il fut très surpris lorsque ladite Marion se présenta à la porte de la villa, remorquant sa bicyclette. Il avait décidé de se venger en adoptant une attitude glaciale de lord anglais outragé et un accent snob, mais l'adolescente ne prêta aucune attention à ces manifestations théâtrales. Les sourcils froncés, elle semblait préoccupée.

« Écoute, attaqua-t-elle, c'est sérieux, il s'est passé des trucs. Je vais te raconter. »

Sacha l'entraîna à l'office et ouvrit deux boîtes de Pam Pam¹³. Lorsqu'elle eut vidé la sienne, Marion s'appliqua à résumer les événements des derniers jours. Puis elle tira de sa poche la lettre du « cabinet noir » et la poussa en travers de la table, en direction de Sacha.

« Lis, ordonna-t-elle, ça te concerne. »

Le jeune garçon obéit, assommé par les révélations de son amie. Il avait l'impression d'être devenu le héros d'une aventure

13 Jus de fruits.

de Bob Morane, c'était trop dingue ! Excitant et terrifiant tout à la fois. Sa cervelle était sur le point d'exploser.

« J'ai eu une idée, intervint Marion en le voyant pâlir. Si on parvient à leur faire croire que tu t'es noyé, on peut gagner du temps.

— Ah ouais ? fit Sacha d'une voix un peu trop aiguë, et comment ça ?

— C'est simple. Je t'emmène avec moi sur la plage. On se baigne. Là, je fais semblant de t'entraîner sous l'eau, comme font les sirènes quand elles noient leur amant. »

Au mot *amant* Sacha ne put s'empêcher de rougir jusqu'à la racine des cheveux.

« Et alors ? s'inquiéta-t-il.

— En réalité, dès qu'on est sous l'eau et que plus personne ne peut nous voir, on nage en direction du tunnel qui débouche dans la caverne où se trouve l'escalier secret du château. Une fois là, tu t'installes dans un coin, et je ressors toute seule. Ne te voyant pas remonter, ceux qui nous observent seront persuadés que je t'ai noyé et que le courant se chargera d'emporter ton cadavre au large. »

Sacha hocha la tête. Pour une fille, Marion avait parfois de sacrées idées. Des idées qui, il faut bien le dire, auraient mieux convenu à un garçon.

« Et qu'est-ce que je bricole une fois dans la caverne ? grommela-t-il, conscient de faire montre de trop peu d'enthousiasme. (Bob Morane et Bill Ballantine n'auraient pas réagi d'une manière aussi timorée !)

— Tu attends, souffla Marion. Tu fais le mort pendant trois ou quatre jours.

— *Quatre jours dans le noir ?* Tu délirés, ma vieille ! Si tu veux que je marche, va falloir prévoir un équipement de camping. De la lumière, des bouquins, de la bouffe. Tout, quoi ! Je ne vais pas rester sagement assis dans ce trou pour tes beaux yeux. Faudra bien que je tue le temps. »

Marion inspira une grande bouffée d'air. Elle n'avait pas réellement réfléchi à cet aspect du problème. En fait, elle était partie du principe que l'enthousiasme naturel de son camarade suppléerait à ce défaut.

« Écoute, martela-t-elle. Si on ne le fait pas, ils vont nous tuer. Toi et moi. C'est écrit noir sur blanc. Et ces gens-là ne rigolent pas. Je te rappelle qu'ils ont assassiné mon grand-père.

— D'accord, pleurnicha Sacha, mais je ne veux pas rester dans le noir. Il me faudra mes bouquins, et le manuscrit de mon roman, aussi... ça m'occupera. »

Marion essaya de dissimuler son exaspération. Elle avait oublié que son ami écrivait un roman d'aventures dont ils étaient tous deux les héros. La fillette avait cessé de s'y intéresser quand elle s'était aperçue que son personnage restait cantonné à la confection des sandwiches et des pansements alors que celui de Sacha brandissait d'énormes carabines et accumulait les hécatombes de gorilles albinos.

« D'accord, d'accord, souffla-t-elle. Je t'amènerai ça. On va commencer à emballer dans des sacs étanches tout ce que je vais devoir acheminer par le tunnel. Va falloir te montrer patient. Je ne pourrai pas te livrer la totalité de ce barda d'un coup. »

Elle dut palabrer une heure, Sacha multipliant les objections. Acculé dans ses retranchements, il finit par rendre les armes.

« Et ta nurse ? s'inquiéta alors Marion. Elle ne risque pas de s'inquiéter de ton absence et d'appeler tes parents ?

— Non, ricana le jeune garçon. Je vais lui laisser un mot pour dire que je pars camper une semaine dans la forêt du mont Nezmaël. Ça lui suffira. Du moment que je ne l'empêche pas de se faire sauter par son matelot, elle s'en fout. Quant à mes vieux, ils sont quelque part au Guatemala, à voler des antiquités, comme à leur habitude, alors ils ont d'autres soucis que de savoir ce que je bricole en Bretagne. »

Tout semblait réglé. La fillette éprouva néanmoins le besoin de galvaniser son ami en lui parlant du *trésor*, de la *crypte*, de l'escalier *mystérieux*. Sacha hochait la tête, circonspect. Il était en train de réaliser que ce qui semblait excitant dans un roman l'était beaucoup moins dès qu'on s'y trouvait réellement confronté. Tout à coup, l'austère demeure familiale lui paraissait beaucoup plus accueillante que la grotte fabuleuse de Marion. Hélas, il ne pouvait plus faire machine arrière, son honneur n'y aurait pas survécu. Il décida de voir dans cette

claustration volontaire un rite d'initiation. S'il réussissait à ne pas craquer, il n'aurait plus peur de rien et, désormais, personne n'oserait se moquer de lui. Son regard, endurci par l'épreuve, glacerait d'effroi ses adversaires.

Fort de cette résolution, il entraîna Marion dans sa chambre afin de sélectionner les objets indispensables à sa retraite. Ils se querellèrent à propos du nombre de romans nécessaires à la distraction du reclus mais parvinrent à un compromis.

Vint la séance d'empaquetage pendant laquelle Sacha fit preuve d'une incompétence typiquement masculine.

Marion reprit le chemin de *ti-glas* en fin d'après-midi, fourbue mais satisfaite. Son plan se mettait en place et elle s'étonnait de sa propre ingéniosité.

Elle eut toutefois une mauvaise surprise en apercevant un véhicule de la gendarmerie garé devant la porte d'entrée. Elle pensa immédiatement à la mort de Fanch. Yoëlle était assise dans la cuisine, deux hommes en uniforme lui faisaient face. Ils avaient posé leurs képis sur la table, près du verre de cidre offert par la vieille femme.

Le plus âgé tourna la tête vers Marion.

« Ah ! fit-il d'une voix sourde, c'est la petite-fille ? »

— Oui, fit Yoëlle. Elle passe ses vacances ici. »

Le bras tendu, elle fit signe à Marion de s'approcher.

« Il y a eu un malheur, annonça-t-elle sans aucune précaution oratoire. Un accident de voiture. Ta mère est à l'hôpital de Rennes, blessée. Son ami, l'Anglais, est mort sur le coup. »

Marion demeura impassible, assimilant la nouvelle avec difficulté.

« Je suis désolé, ajouta le brigadier. Leur voiture, une Austin-Healey, a été heurtée hier matin par un véhicule qui a pris la fuite. Ils sont sortis de la route. L'Austin a fait deux tonnes. Ta maman souffre de blessures superficielles mais elle est inconsciente, probablement à la suite d'un choc à la tête. Les docteurs pensent qu'elle devrait se réveiller d'ici peu, une fois le traumatisme résorbé. »

Il continua à dire des choses officielles et dépourvues de sentiment, mais Marion avait cessé d'écouter. Le brigadier, l'estimant probablement trop petite pour apprécier son discours, reporta son attention sur Yoëlle.

« On a eu du mal à vous trouver, fit-il avec gêne. C'est le bout du monde ici. Personne ne semblait connaître l'emplacement du village. Vous savez qu'il ne figure même pas sur la carte du département ? »

La vieille femme se contenta de sourire. Ses yeux brillaient d'un éclat condescendant.

« On a tourné en rond, continua le gendarme de plus en plus mal à l'aise. J'ai cru qu'on allait se perdre dans cette foutue forêt... »

Il s'épongea le front avec un mouchoir à carreaux.

« C'est... c'est complètement isolé, bredouilla-t-il en se levant. J'espère qu'on va retrouver notre chemin. Bregannog, personne ne connaissait ce nom... Moi-même, qui suis depuis dix ans dans la région, c'était la première fois que je l'entendais prononcer. C'est pas banal.

— Je vous raccompagne, fit Yoëlle. Merci de vous être déplacés. »

Les gendarmes battirent en retraite avec une expression d'égarement.

Quand leur voiture eut disparu au bout du chemin, Yoëlle dit :

« D'ici deux heures, ils auront oublié jusqu'à notre existence. Ils ne se rappelleront même plus nous avoir rencontrées. C'est l'effet de l'enchantement. Il brouille les souvenirs des étrangers.

— Maman est blessée... » dit sourdement Marion.

Elle s'étonna d'avoir employé ce mot, *maman* ; d'ordinaire elle disait *Marie-Claude*.

Yoëlle s'approcha, le visage fermé, les bras croisés sous les seins.

« Je savais que ça finirait ainsi, dit-elle. Elle fouinait trop, elle a fini par agacer ceux du cabinet noir. J'espère que ça lui servira de leçon.

— Mais Shimus est mort ! » gémit l'adolescente.

Yoëlle eut un geste évasif, comme si c'était là un détail mineur.

« Un Anglais, fit-elle distraitement. Il n'était pas d'ici. Il n'aurait jamais dû revenir. Avoir bombardé le château ne lui donnait pas le droit de s'y installer. Il n'était pas de notre sang. Ta mère devait coucher avec lui. Je ne sais pas ce qu'ils fricotaient mais ils ont indisposé ceux qui nous surveillent, c'est certain. L'accident, c'est l'œuvre du cabinet noir. Je suis prête à parier que le véhicule en fuite était de retour ici deux heures après. Sûrement un camion ou une bétailière.

— Il faut aller la voir à l'hôpital ! lança Marion, que l'indifférence de sa grand-mère exaspérait.

— Non ! trancha la vieille femme d'un ton sans réplique. Tu ne comprends pas ? Nous sommes toutes deux en résidence surveillée. Aux arrêts de rigueur, aurait dit Artus. Les bêtises de ta mère nous ont rendues suspectes. On ne nous laissera pas quitter Bregannog. Si nous le faisons, il nous arriverait un « accident », à nous aussi. Je ne veux pas que tu finisses ainsi.

— Mais alors ?

— Nous allons attendre, sagement. J'irai à la poste, de là je téléphonerai à l'hôpital, pour prendre des nouvelles, mais il n'est pas question de franchir les limites du village. Tu dois te mettre dans la tête que je ne suis pas folle, ça s'est toujours passé de cette manière ici. Même si ta mère n'a jamais voulu l'admettre. Elle t'a raconté ce qui est arrivé quand elle a voulu s'enfuir à Paris ?

— Oui, on m'a enlevée alors que j'étais encore un bébé.

— Elle t'a dit ce qu'elle avait dû faire pour te récupérer ?

— Oui. Mais je ne sais pas si c'est vrai. »

Yoëlle se rassit. Elle semblait tout à coup fatiguée.

« C'est vrai, murmura-t-elle. Nous en sommes tous passés par là. Sauf Artus, qui a refusé de payer la fameuse cotisation, c'est pour ça qu'ils me l'ont tué. »

Marion avala sa salive. Rassemblant son courage, elle demanda :

« Même toi ? Je veux dire... toi aussi tu as assassiné des gens ?

— Il le fallait bien, chuchota Yoëlle. C'était ça ou finir comme lui... Quand on vit ici, il faut verser l'obole annuelle. Contribuer à nourrir la bête, comme ils disent. Sinon, elle se réveillera et descendra nous dévorer. Tous, et Bregannog cessera d'exister.

— Mais comment as-tu fait ?

— Je ne veux pas en parler, tu es encore trop jeune. Je me suis débrouillée vaille que vaille, comme ta mère l'a fait, je suppose. Des voyages... des inconnus qu'on pousse du haut d'une falaise. Des étrangers qu'on croise dans une ville où personne ne vous connaît. Des touristes. Une fois par an. Pendant la guerre c'était facile. Je n'ai jamais été inquiétée. Personne ne m'a vue, jamais. Comme si j'étais devenue invisible le temps de commettre le crime. Ça aussi, c'est l'effet de l'enchantement. Et puis, la vieillesse m'a rattrapée. À partir de soixante-dix ans, on est dispensé de cotisation. On ne vous demande plus rien. Ça a été pour moi un grand soulagement. Artus, lui, n'a jamais voulu mettre le doigt dans l'engrenage. Il a méprisé les avertissements, les menaces. C'était un seigneur qui n'entendait pas se laisser dicter sa conduite par la canaille. Je n'ai pas eu sa force de caractère. J'ai découvert que je tenais à la vie. Aujourd'hui, pour avoir la paix, je joue la comédie de la folie douce. Je parle de mon chat à tout le monde, ça amuse beaucoup. On me juge inoffensive. C'est un déguisement. Dans l'Antiquité, les aliénés étaient décrétés intouchables. Personne n'avait le droit de leur faire du mal. Ce sont les chrétiens qui ont fait de la folie une marque de damnation. Ils disent : « Dieu rend fous ceux qu'il veut perdre. » J'ai essayé au maximum de vous protéger, toi et ta mère. J'espérais que ma démence vous servirait de bouclier. Ça n'a pas été aussi efficace que je l'escomptais. »

Marion revint à la charge plusieurs fois au cours de la soirée, mais Yoëlle ne voulut rien savoir. Elle refusait obstinément de quitter Bregannog pour se rendre à l'hôpital. Elle semblait croire qu'on ne leur laisserait pas franchir les limites du bourg. Au terme d'une interminable crise de larmes, l'adolescente dut se résoudre à monter dans sa chambre. Jamais elle n'aurait cru sa grand-mère capable d'une telle détermination. Elle occupa la

nuit à bâtir des plans insensés dans lesquels elle se voyait s'enfuyant à pied du village et faisant de l'auto-stop sur la route. Mais elle n'avait que douze ans, quel automobiliste accepterait de la prendre à son bord ? En outre, les seules voitures circulant aux alentours de Bregannog étaient celles des autochtones ; elle était donc à peu près certaine de tomber sur un conducteur qui la connaissait... et s'empresserait de la ramener à *ti-glas*.

Par ailleurs, elle avait dans l'idée que les membres du cabinet noir ne lui permettraient pas de s'enfuir. On attendait qu'elle fasse preuve d'allégeance en sacrifiant Sacha, tant qu'elle n'aurait pas honoré sa part du contrat, elle serait en danger.

Elle finit par s'endormir sans même avoir ôté ses vêtements. Quand le soleil se leva, elle comprit qu'elle ne tarderait pas à perdre la boule si elle se contentait de remâcher ses pensées assise sur son lit. Il lui fallait dénicher une occupation. Elle décida donc de mettre en scène sans plus tarder l'assassinat de Sacha. Une fois qu'elle aurait versé la fichue cotisation, on cesserait de la surveiller.

Elle enfourcha son vélo et se rendit chez le garçon en espérant qu'il n'aurait pas changé d'avis. Elle sentait bien que les fanfaronnades de son camarade dissimulaient une trouille bleue.

« C'est pour aujourd'hui, décréta-t-elle lorsqu'il vint lui ouvrir. Tu es prêt ?

— Oui..., bredouilla le petit garçon. Il faut que j'emporte quelque chose ?

— Ton slip de bain, ce serait mieux. Pour le reste, je te l'amènerai progressivement. Faudra que tu sois patient.

Tu dois comprendre que c'est une question de vie ou de mort pour nous deux. Cette petite astuce nous fera gagner du temps. »

Sacha répéta qu'il était d'accord, mais sa pâleur affirmait le contraire.

« On va prendre les vélos et descendre à la plage, planifia Marion. Le truc, c'est de donner le change, rire, déconner, quoi... comme si on s'amusait, si tu fais cette tête d'enterrement ça paraîtra bizarre. Pense qu'ils seront probablement en train de nous espionner avec des jumelles.

— Ouais, ouais, j'ai pigé, grogna le garçonnet que l'angoisse rendait agressif. Mais faut prendre le peignoir de bain, sinon je vais crever de froid dans ta foutue caverne. »

Marion dut se résoudre à emporter le vêtement d'éponge qu'ils avaient ficelé la veille dans une pochette étanche. Elle espérait que les observateurs ne trouveraient pas ce détail suspect. Pour plus de sûreté, elle glissa le paquet dans un sac en Nylon décoré d'une étoile de mer.

« Tu l'attacheras à ton poignet, insista-t-elle, comme si on allait ramasser des oursins au fond de l'eau. Tu mettras ton masque de plongée et tes palmes.

— Et toi ?

— Moi non, je suis censée être une sirène. »

Ces préparatifs achevés, ils quittèrent la villa en chantant : « Et des scoubidous, bidous, Ah ! », le refrain de Sacha Distel que les radios diffusaient trente fois par jour. Le garçonnet chantait faux, quant à Marion, elle se demandait si elle aurait le courage d'aller jusqu'au bout sans s'évanouir.

Le trajet jusqu'à la falaise fut un supplice. Mais ce fut pis encore quand ils abandonnèrent les vélos et empruntèrent le chemin menant à la plage. Ayant conscience de jouer la comédie de manière exécration, ils s'envoyaient néanmoins des bourrades dans les côtes et faisaient mine de jouer à chat. Lorsqu'ils foulèrent enfin le sable, Sacha fut horrifié par le spectacle des vagues explosant sur les écueils en geysers d'écume.

« Je ne plonge pas là-dedans ! bégaya-t-il. T'es complètement folle, on va se noyer.

— Ne panique pas, gronda Marion. C'est spectaculaire, mais on ne court aucun danger quand on connaît les passages. Ma mère m'a appris comment faire. Tu n'as qu'à me suivre et imiter mes mouvements. »

Elle exagérait. En réalité, l'idée de plonger sans Marie-Claude la terrifiait, pourtant elle n'avait pas le choix.

Ils ôtèrent leurs vêtements. Marion dut aider Sacha à enfiler ses palmes car il semblait soudain avoir perdu l'usage de ses mains. Tétanisé par la peur, il restait planté au milieu de la plage tel un épouvantail en slip de bain destiné à mettre en fuite les cormorans.

« Allez, on y va, décida-t-elle. Quand je te ferai signe de plonger, remplis tes poumons. Il faut compter environ une minute pour parcourir le tunnel. »

Comprenant qu'il ne bougerait pas d'un centimètre, elle le prit par la main et le guida jusqu'aux vagues. Par chance, il faisait très chaud, et la température de l'eau était acceptable. Respectant les recommandations de Marie-Claude, Marion s'engagea dans le labyrinthe des roches, cette tranchée naturelle qui les protégeait du choc des lames. Au moment de plonger, elle scruta la falaise et eut la satisfaction d'y voir briller le reflet d'une lorgnette. On les épiait.

La seconde d'après, elle piquait vers le fond, suivie de Sacha. C'était la partie la plus délicate du plan. Si la capacité pulmonaire du garçon se révélait insuffisante, il se noierait pour de bon. Essayant de ne pas trop réfléchir, Marion se dirigea vers l'orifice du boyau. Elle espérait que son camarade ne l'avait pas perdue de vue car à cet endroit, les remous brassaient un brouillard constitué d'algues et de vase. Ayant récupéré la torche déposée à l'entrée du tunnel, elle s'engagea dans le passage. Ses oreilles bourdonnaient et elle commençait déjà à manquer d'oxygène. Elle nagea plus vite. Quand elle émergea dans la grotte, elle était à bout de souffle. Sacha ne valait guère mieux. Toussant et crachant, les deux enfants se hissèrent au sec. Le garçon claquait des dents. Les mains tremblantes, Marion dénoua le lien coulissant du sac de plage pour récupérer la pochette étanche contenant le peignoir dont elle enveloppa son compagnon.

« J'ai bien failli me noyer ! Merde ! hoqueta Sacha. T'es vraiment aussi cinglée que ta mère ! »

En temps normal, Marion lui aurait expédié une gifle, mais elle comprenait l'affolement de son ami.

« Écoute, souffla-t-elle. Je te laisse la lampe, tu vas me donner tes palmes, ton masque et le tuba. Je les jetterai en sortant, les vagues les ramèneront sur la plage. Ça fera comme si tu t'étais noyé. Tiens-toi tranquille. Je reviendrai t'apporter le reste de l'équipement dès que je serai certaine qu'il n'y a plus personne sur la falaise.

— Ne tarde pas trop, supplia Sacha. C'est sinistre ici.

— De quoi te plains-tu ? siffla Marion. Tu es à dix mètres d'un trésor. C'est la grande aventure de ta vie, non ? »

Elle avait conscience de se montrer méchante, mais elle était à bout de nerfs. Elle fit tout de même un effort pour plaquer un baiser sur la bouche du garçon. Elle eut l'impression d'embrasser un escargot. C'était vraiment dégoûtant ! Elle se demanda pourquoi, au cinéma, les actrices avaient l'air d'y prendre tant de plaisir.

Abandonnant Sacha que la surprise avait transformé en gisant de granit, elle plongea dans le tunnel.

Une minute plus tard, elle crevait la surface, les poumons douloureux, la gorge en feu. Quand elle reprit pied sur la plage, les palmes qu'elle avait lâchées en sortant du boyau l'y avaient précédée. Elle se laissa tomber sur le ventre et se cacha le visage dans les mains, comme si elle sanglotait. Elle n'eut d'ailleurs pas à feindre longtemps car la crise de larmes la submergea, lui arrachant des gémissements qui s'entendaient du haut de la falaise. Puis elle se mit à claquer des dents. Quand elle fut enfin capable de tenir sur ses jambes, elle arracha son maillot de bain dégoulinant, enfila ses vêtements et gravit le sentier caillouteux d'une démarche titubante.

Parvenue à mi-chemin, elle cessa brusquement de se sentir observée. Le regard qui, depuis tant de jours, détaillait chacun de ses gestes s'était évanoui. L'espion attaché à ses pas avait battu en retraite, sa mission terminée. Il devait déjà être en train de faire son rapport : « Oui, ça y était, la nouvelle Mary-Morgane avait ratifié le pacte. À douze ans, elle venait d'offrir son premier sacrifice à la bête. Le premier d'une longue série. Une bonne recrue, à n'en pas douter. »

La crypte

Ce qui suivit se révéla moins facile que Marion ne l'avait imaginé. Elle dut plonger à trois reprises pour acheminer l'équipement de survie exigé par Sacha. Lors du dernier voyage, elle était si fatiguée qu'elle but la tasse et faillit se noyer. Lorsqu'elle se retrouva en train de ramper sur la plage, toussant et crachant à s'en arracher les poumons, elle réalisa qu'elle avait présumé de ses forces. Dans la littérature enfantine, les gosses étaient capables de prouesses spectaculaires ; elle avait commis l'erreur de prendre ce discours flatteur pour argent comptant. Le brusque retour à la réalité la dégrisa et elle prit conscience de tout ce que son fameux « plan » comportait d'absurdité. Elle ne devait pas se leurrer, Sacha ne jouerait pas les prisonniers volontaires bien longtemps. D'ici quarante-huit heures, il ferait valoir qu'il s'ennuyait à mourir et exigerait de rentrer chez lui. Pis, il risquerait de tenter de remonter le boyau tout seul et de se noyer.

Le lendemain, l'adolescente dut se rendre au bourg pour faire des courses. Elle eut la curieuse impression que commerçants et villageois la traitaient avec une déférence nouvelle. Comme si l'annonce de son « crime » avait déjà circulé grâce au bouche à oreille. On ne la considérait plus comme une fillette ordinaire. Elle faisait partie de la communauté, elle avait des droits. Elle était des leurs, et même un peu plus puisqu'elle perpétuait le savoir-faire d'une race mythique. Même Pipi Lecoq, l'idiot du village, qui mendiait sur la place publique, esquissa une espèce de révérence à son passage. Seule Mademoiselle Fougère, la maîtresse d'école, se comporta normalement lorsque Marion la salua. Mais sans doute, en tant que fonctionnaire de l'Éducation nationale, la tenait-on à l'écart des secrets de Bregannog.

Pendant qu'elle courait d'une boutique à l'autre, la fillette surprit des regards, des coups d'œil. Dans certains elle lut l'admiration, dans d'autres la crainte. Les hommes semblaient fascinés, les femmes – parce qu'elles étaient mères et craignaient pour leurs garçons – restaient sur le qui-vive. Dans peu de temps, elles diraient à leurs fils : « Ne t'approche pas de la Marion si tu ne veux pas finir la bouche pleine de vase et les oreilles mangées par les crabes. »

L'adolescente appréciait cet état de grâce tout en le sachant éphémère. Quoi qu'il en soit, on avait cessé de l'espionner, c'était toujours ça de gagné.

En tassant les paquets dans les sacoches de son vélo, elle réalisa à quel point ils étaient fous, tous, l'esprit détraqué par la superstition, esclaves de croyances absurdes qui les poussaient au pire. Tout cela n'avait rien d'un jeu, on n'était pas dans un bouquin de la Bibliothèque Verte où les choses finissaient par s'arranger, où les méchants étaient punis, les bons récompensés. Elle ne devait pas se croire plus forte qu'elle n'était.

Tournant le dos au village, elle prit la direction de *ti-glas* en pédalant à s'en rompre les cuisses.

Le soir même, Marie-Claude fit son apparition au volant d'une Aronde de location. Elle avait quitté l'hôpital dès son réveil, contre l'avis des médecins. Les seuls signes visibles de l'accident se résumaient à un hématome au front et un poignet bandé. Yoëlle se contenta d'aller à sa rencontre et de lui demander comment elle se sentait. À aucun moment, elle n'ébaucha le moindre geste de tendresse. Son attitude était celle d'une mère mécontente accueillant un enfant fugueur. Les deux femmes restèrent une dizaine de secondes face à face, puis Yoëlle dit :

« Je t'avais prévenue, on ne leur échappe pas. »

Ce à quoi sa fille répondit par un haussement d'épaules.

Marion, craignant que l'affrontement ne dégénère en bataille rangée, se précipita vers sa mère et la saisit par la main.

« Tu as mal ? s'enquit-elle.

— Non, fit Marie-Claude. Ils m'ont bourrée de calmants. Je flotte dans le coton. »

Marion avait envie de parler de Shimus. Elle se retint. Qu'aurait-elle pu dire ?

Elles traversèrent le jardin pour gagner la cuisine. Là, Yoëlle prépara du café, sans paraître se décider à poser de questions. Enfin, au moment où elle alignait les tasses sur la table, elle lâcha d'une voix lasse :

« Ce n'était pas le bon moment pour t'enfuir. La saison des orages approche, ils deviennent de plus en plus nerveux, tu sais ? Ils estiment qu'il n'y a pas eu assez de sacrifices cette année, et que la bête va se réveiller pour descendre chercher son dû.

— Conneries ! cracha Marie-Claude en évitant toutefois le regard de sa mère.

— Peut-être oui, peut-être non, grogna Yoëlle. N'empêche qu'eux, ils y croient dur comme fer, et qu'ils agissent en conséquence. C'est le principe de base de toute religion.

— Ce n'était pas eux, fit la jeune femme d'une voix étouffée. Sur la route... ce n'était pas ceux du cabinet noir.

— Qui alors ?

— Je ne sais pas. Mais pourquoi nous auraient-ils attaqués ? Ce n'est pas logique. Je suis partie et revenue des dizaines de fois ces dernières années, et jamais ils ne m'ont fait le moindre mal, alors pourquoi maintenant ?

— Tu n'as pas reconnu ceux qui conduisaient l'autre véhicule ?

— Non. Il faisait nuit. Je somnolais. Shimus avait exigé de prendre le volant, il détestait qu'une femme conduise. C'est ce qui m'a sauvée. Quand on nous a chassés de la route, l'Austin a percuté le pylône côté conducteur, le choc m'a éjectée. Quand la voiture a fait trois tonneaux, je n'étais plus dedans. Shimus, lui, est resté coincé sous le volant, puis toute la ferraille l'a écrasé. »

Elle grimaça horriblement, luttant pour refouler ses sanglots. Une minute s'écoula. L'odeur du café était si forte que Marion se crut sur le point de vomir. Elle aurait voulu se pendre au cou de Marie-Claude mais n'osait pas. On ne l'avait pas habituée à de pareilles démonstrations. Lorsque sa mère se

laissait aller à des marques d'affection, elle ne dépassait jamais le stade de la tape sur la joue, et encore n'esquissait-elle ce geste que deux fois par an, à Noël et pour l'anniversaire de Marion.

« Ce n'était pas une voiture de paysan, reprit Marie-Claude. Une fourgonnette ou un camion... Non, j'ai plutôt eu l'impression qu'il s'agissait d'une grosse bagnole américaine, comme celles que conduisaient les officiers du SHAPE¹⁴, tu vois ? Un truc très puissant. Grosse cylindrée. Elle nous est rentrée dedans comme une locomotive. Son pare-chocs m'a paru énorme. Il brillait dans la nuit. Une Dodge ou une Oldsmobile. »

Yoëlle eut une mimique dubitative.

« Ça ne veut rien dire, grommela-t-elle. Quand les soldats américains sont rentrés chez eux, ils ont vendu leurs affreuses voitures aux Français pour une bouchée de pain. Elles consommaient tellement que personne n'en voulait. N'importe qui pouvait les acheter, alors pourquoi pas un gars d'ici ? Il la cache peut-être dans une remise et ne la sort que pour les grandes occasions, lorsqu'il part en maraude. »

Marie-Claude ne protesta pas. Elle semblait éteinte. De temps à autre, elle effleurait du bout des doigts l'hématome marbrant son front.

« J'ai heurté le montant du pare-brise, dit-elle d'une voix absente. Quand j'ai été éjectée, j'ai cru que je m'envolais, c'était agréable. J'ai eu l'impression que tout se déroulait au ralenti et que je mettais une heure à toucher le sol. Une pensée idiote m'a traversé l'esprit, je me suis dit « comme ce serait bien si je ne redescendais jamais ». Je me sentais pousser des plumes...

— Tu es fatiguée, coupa Yoëlle que ces extravagances irritaient. Va t'asseoir un moment dans le jardin pendant que je prépare ta chambre. »

Cette fois, Marion en profita pour saisir sa mère par le bras et la guider hors de la maison.

« Lâche-moi, gémit Marie-Claude, je ne suis pas infirme. Et puis, tu me fais mal au poignet. »

14 Supreme Headquarter Allied Powers Europe. Forces américaines basées en France pour faire face à une éventuelle invasion des troupes soviétiques au temps de la guerre froide.

Elles s'assirent côte à côte sur les vieux fauteuils de plage décolorés, disposés face à l'océan.

« Et Shimus ? osa enfin demander l'adolescente.

— Quoi, Shimus ? siffla la jeune femme. Il est mort. Ils ont voulu que je l'identifie. Il était dans un sale état.

— Tu es triste ? Il te manquera ?

— Oui... non. Je ne sais pas. Je n'éprouve rien. C'était un bon copain. On se connaissait depuis pas mal de temps. »

Marion rassembla son courage et dit :

« C'était lui, mon père ? »

Marie-Claude écarquilla les yeux et se tourna vers sa fille comme si cette dernière venait de proférer une énormité.

« Où es-tu allée pêcher ça ? Je te le répète, c'était un bon copain du temps où je dansais. De toute manière, il n'aimait pas les femmes... il était pédéraste. Tu sais ce que ça veut dire ? Je l'avais retrouvé par hasard, sur le Boul'Mich. Il était dans la mouise. Un soir qu'on s'était défoncés à la marie-jeanne, on a décidé de s'en sortir coûte que coûte. C'est comme ça que nous est venue l'idée de déterrer les lingots de Leroi-Najac. Au début, c'était une boutade, une blague. Il me téléphonait pour me dire : « Alors, quand est-ce qu'on part à la chasse au trésor ? J'ai acheté une pioche. » Ou bien il me chantait la chanson de *L'île au trésor*, tu sais : « Ils étaient trois sur le coffre du mort, Yo-Oh-Oh, et une bouteille de rhum... » À la fin, je me suis dit pourquoi pas ? Ça a commencé de cette manière. Nous étions paumés, c'était comme une fenêtre qui s'ouvrait tout à coup. Un espoir. Et puis, ça a viré à l'idée fixe. On s'est mis à y croire pour de vrai. On était allés trop loin, tu comprends ? On ne pouvait plus reculer, ça avait demandé trop d'efforts, trop de sacrifices. »

Elle se tut. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle ne chercha pas à les essuyer.

« C'était un bon copain, conclut-elle au bout d'une minute. Rien de plus, ne va pas te mettre des sottises en tête. Ce n'est pas parce que tu es rousse qu'il faut y voir malice. »

Le soleil se couchait. Il faisait encore très chaud.

« Il faut que je te dise, murmura Marion. Il s'est passé des choses pendant ton absence. J'ai... j'ai été forcée d'improviser. »

Et elle entreprit de tout raconter : la deuxième lettre anonyme, le sacrifice, Sacha campant dans la caverne.

Marie-Claude pivota pour lui faire face, éberluée.

« Et il est là-bas, en ce moment ? »

— Oui, plaida l'adolescente. Je ne savais pas quoi faire. Ils étaient derrière moi, à m'espionner, je les sentais toujours là. Ils avaient des jumelles. Je me suis affolée. J'ai voulu gagner du temps. »

La jeune femme hocha la tête.

« Tu as agi pour le mieux, lâcha-t-elle. Ils ne plaisantent pas, j'en sais quelque chose. Ne t'inquiète pas, nous irons voir ton copain demain matin. Nous trouverons bien une solution. »

Marion dormit d'un sommeil paisible. Le lendemain, Marie-Claude avait recouvré son habituelle assurance. Il faisait chaud et lourd. Bouger devenait pénible. Marion se sentait poisseuse de la tête aux pieds, sa culotte lui rentrait dans les fesses ; elle avait hâte de se mettre à l'eau. C'est au volant de l'Aronde que la mère et la fille gagnèrent les ruines.

« Nous revenions de Rennes, au petit matin, quand nous avons eu l'accident, expliqua la jeune femme. Shimus avait réussi à emprunter le matériel d'escalade d'un copain. J'ai pu récupérer le contenu du coffre de l'Austin avant qu'on l'emporte à la casse. Tout est là. Le problème, c'est que je ne sais pas m'en servir. Les pitons, les cordes, c'est pas mon truc.

— Sacha nous montrera, affirma avec aplomb l'adolescente qui tenait à briller aux yeux de sa mère. L'année dernière, ses parents l'ont expédié en stage d'alpinisme, dans la Vanoise. »

Elle se mordit aussitôt la langue car elle venait de se rappeler que Sacha avait détesté cette initiation à l'escalade et s'était débrouillé pour tirer au flanc le plus possible, mais il était trop tard pour faire machine arrière.

Ayant garé la voiture à l'ombre des ruines, Marie-Claude grimpa sur un rocher pour inspecter les environs. La falaise était déserte. Le moindre caillou exposé au soleil dégageait une chaleur de braise. Marion avait de la peine à respirer.

« Personne ne nous a suivies, déclara Marie-Claude. Tu vas m'aider à transporter le matériel sur la plage. »

Du coffre, elle tira trois sacs contenant des rouleaux de corde et un fatras de pitons qui s'entrechoquaient. Elles eurent quelques difficultés à traîner cette charge au long du sentier. Arrivées en bas, elles se dévêtirent.

« Va devant, ordonna Marie-Claude. Je me charge des sacs, ils sont trop lourds pour toi. Profites-en pour rassurer ton copain et lui expliquer ce qu'on attend de lui. »

Marion obéit. La mer était calme. Les vagues paresseuses semblaient elles aussi terrassées par la chaleur. Trouver le passage immergé fut un jeu d'enfant. Quand Marion remonta à la surface, à l'intérieur de la caverne, ce fut pour trouver un Sacha hargneux qui, enveloppé dans une couverture écossaise, l'attendait planté sur la première marche de l'escalier. Il ne tendit pas la main pour l'aider à sortir de l'eau.

« C'est pas trop tôt ! rugit-il. J'ai faim et je m'ennuie comme un rat mort. Où t'étais passée ? »

La fillette, n'ayant aucune envie de subir une nouvelle fois les récriminations du garçon, lança :

« Calme-toi, ma mère arrive. Il s'est passé des tas de choses. Shimus a été assassiné. »

Sacha, frappé de mutisme, écouta en se grattant la tête le résumé chaotique que Marion lui fit des événements. Habilement, l'adolescente conclut :

« À présent, tout dépend de toi. Tu vas savoir te débrouiller avec le matériel d'escalade ? »

L'apparition de Marie-Claude en maillot de bain couleur chair dispensa Sacha d'une réponse immédiate. Comme chaque fois qu'il se trouvait en présence de la mère de son amie, il fut pris d'une crise de bégaiement. La jeune femme feignit de ne pas s'en apercevoir et ouvrit les sacs pour entasser les rouleaux de corde sur une pierre plate.

« J'ai des lampes à gaz, annonça-t-elle. La caverne contient assez d'air pour qu'on ne soit pas asphyxiés. À présent, il s'agit de faire vite. »

Fixant Sacha dans les yeux, elle demanda :

« Peux-tu nous ouvrir une voie qui nous permettrait d'accéder au sommet de l'escalier ? »

— Bien sûr, mentit le garçon, fasciné. C'est facile. J'ai fait ça des dizaines de fois. »

En vérité, au cours des trois heures qui suivirent, il ne se débrouilla pas trop mal. Galvanisé par la présence de Marie-Claude, il parvint à vaincre son vertige et à relier par des cordes les tronçons d'escalier disséminés au long de la muraille. Chaque fois qu'une volée de marches s'interrompait au-dessus du vide, il suffisait d'utiliser les filins pour gagner la suivante. S'improvisant moniteur, il montra aux deux « filles » comment utiliser mousquetons et étriers.

« C'est pas dur, répétait-il, suffit de pas regarder en bas. »

Marion ne le reconnaissait plus tant il semblait brusquement sorti d'un roman de Frison-Roche. Pourquoi n'était-il jamais comme ça avec elle ?

« Bon, décida Marie-Claude, on y va, que chacun prenne une lampe torche. Il faut faire vite. »

Marion s'aperçut avec soulagement que l'épreuve se révélait moins difficile qu'elle ne l'avait cru. Leur progression se trouva facilitée par les failles de la roche qui laissaient entrer la lumière du dehors. Le soleil s'infiltrait en longs rais par ces meurtrières naturelles, suppléant au halo des torches.

Le plus délicat était de ne pas s'emmêler les pieds dans les étriers que Sacha avait fixés de façon hasardeuse à des hauteurs fantaisistes. De temps à autre, des moellons se détachaient, et Marion serrait les dents.

Ils atteignirent enfin la dernière volée de marches qui menaient au sommet. L'escalier mourait là, au seuil d'une grosse porte cloutée aux charnières mangées de rouille.

« Les caves du château sont derrière... », haleta Marie-Claude.

Sa voix n'était plus qu'un murmure. Elle gravit les degrés en trois enjambées et pesa de tout son poids sur le battant de chêne.

Elle dut batailler longuement et crier aux enfants « Aidez-moi un peu ! » pour que le panneau vermoulu accepte de pivoter. Ils s'immobilisèrent sur le seuil, à l'orée d'une crypte en ogive qui empestait la moisissure et la fiente. La lumière du jour

entrait par les lézardes fendant les murs de haut en bas. Le bruit des vagues résonnait sous la voûte, et des oiseaux marins avaient niché dans les crevasses à l'abri des vents furieux. Marion tendit le cou. À première vue, ça n'avait rien de spectaculaire. Ce n'était qu'une cave voûtée, très vaste, parsemée de portes toutes semblables qui semblaient ouvrir sur d'anciennes geôles, ou plus simplement des celliers. Des barriques éclatées achevaient de pourrir dans l'humidité marine. « Ça pue », fit Sacha, résumant l'opinion générale. Mais déjà Marie-Claude avait oublié la présence des enfants. Elle courait d'un mur à l'autre, explorant les lieux. En fait, il n'y avait pas grand-chose à voir. Des centaines de bouteilles, brisées par le bombardement, jonchaient le sol de leurs tessons.

« Il faut regarder dans les cellules ! cria-t-elle. Aidez-moi à ouvrir les loquets. »

Les verrous étaient rouillés. Sous l'effet de l'oxydation, les différentes parties métalliques avaient fusionné. On les martela au moyen d'une grosse pierre. La première cellule était vide, la deuxième également. Marion vit que sa mère s'affolait. Ce n'était pas ainsi que la jeune femme avait imaginé les choses.

Marie-Claude laissa échapper une exclamation de joie en découvrant que le loquet de la dernière cellule était maintenu fermé par un cadenas. « C'est là ! dit-elle. Ça ne peut être que là ! » Alors, une folie communicative s'empara des enfants qui, ramassant chacun une pierre, s'acharnèrent sur le verrou. C'était à qui frapperait le plus fort. L'acier, rongé par quinze ans d'humidité, céda. Le cadenas tomba. Marie-Claude se rua, la torche brandie. Elle recula aussitôt, avec un cri.

Il n'y avait pas de lingots d'or, seulement cinq squelettes serrés les uns contre les autres. Un homme, une femme, et trois petites filles. Tout ce qui restait de la famille Leroi-Najac.

La chapelle interdite

Alors, ils battirent en retraite au mépris de toute prudence. Ce fut un miracle si aucun d'eux ne bascula dans le vide en descendant l'escalier ou ne se noya en franchissant le boyau. Quand ils reprirent pied sur la plage, hagards, ils n'eurent d'autre réflexe que de chercher refuge dans l'ancien campement de Shimus. Là, ils s'enveloppèrent dans des couvertures et grelottèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aient recouvré le contrôle de leurs nerfs.

« Ils étaient prisonniers, dit enfin Marie-Claude. On les a enfermés dans ce cachot avec l'intention de les y laisser mourir. Ce n'est pas le bombardement qui les a tués, c'est la faim, la soif. Vous avez vu ? Il n'y avait aucun domestique avec eux. Seulement la famille Leroi-Najac. Et on a pris la précaution de boucler le verrou à l'aide d'un cadenas. C'est un assassinat mûrement préparé.

— Qui a fait ça ? demanda Marion.

— Ceux qui ont volé l'or, murmura sa mère. Peut-être les serviteurs ? Je suis sûre que le château n'a jamais été bombardé. On l'a dynamité. Shimus m'en avait parlé. Il avait des doutes. Il vivait à Londres pendant le Blitz, il avait l'habitude des dégâts causés par les bombes. Il me disait souvent que la physionomie des ruines ne correspondait pas à ce qu'il avait pu voir. Pas de cratère central. Même les trous du parc lui semblaient bizarres. Je pense qu'on a voulu faire croire à un bombardement en plaçant des charges explosives ici et là.

— Mais pourquoi ?

— Par peur des représailles sans doute. Leroi-Najac était à la tête d'une bande organisée, il avait des associés, des bandits français travaillant pour la police allemande. Des gens sans scrupules. Un bombardement, c'était commode. D'une certaine manière, ça effaçait toutes les traces. »

Marie-Claude se tut. Elle paraissait vidée de toute énergie.

« C'est pour ça que ceux qui ont volé les lingots ont essayé de nous tuer, sur la route, conclut-elle. Ils ne voulaient pas qu'on pénètre dans la crypte. Ils ont toujours cru que nous n'y parviendrions jamais, qu'un éboulement nous emporterait. Quand ils se sont rendu compte que nous arrivions à pied d'œuvre, ils ont paniqué. »

Elle se parlait à elle-même, le regard perdu.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » s'inquiéta Sacha. Marie-Claude demeura silencieuse, comme si elle ne l'avait pas entendu. Ce fut Marion qui répondit :

« Tu vas rentrer chez toi à la nuit tombée. Tu y resteras calfeutré jusqu'à nouvel ordre. Ne te montre pas à la fenêtre. Essaie même de te cacher au grenier si ta nurse s'avise de rentrer. Elle pourrait bavarder, en parler à son marin. Il est capital que personne n'apprenne que tu es vivant.

— C'est faisable, approuva le garçon. Surtout que je lui ai mis un mot pour dire que je partais camper. Je peux m'installer un chouette campement au grenier. Elle ne risque pas d'y grimper, elle a trop peur des souris. »

Il fanfaronnait mais sa bouche tremblait comme s'il allait fondre en larmes. Marion se raidit ; elle-même ne se sentait pas bien. L'image des cinq corps ratatinés continuait à la hanter. Les trois sœurs surtout. Ces squelettes habillés de robes, chaussés de bottines... Les robes avaient dû être blanches ; aujourd'hui, amidonnées par les humeurs de la décomposition, elles évoquaient le cuir.

Trois jours s'écoulèrent, que Marie-Claude passa dans le jardin, affalée dans un antique fauteuil de plage, muette et les yeux clos. Elle avait perdu tout ressort. Un feuilletoniste du début du siècle aurait écrit qu'elle était devenue « l'ombre d'elle-même ». Marion ne voyait pas de meilleure image pour exprimer la transformation dont sa mère était victime. Enfermée dans son mutisme, la jeune femme ne réagissait qu'aux ordres aboyés par Yoëlle. Voûtée, elle se rendait alors au jardin pour y cueillir tel légume, tel fruit que la vieille dame exigeait à cor et à cri. Sacha s'étant barricadé dans le grenier de la maison familiale, Marion se retrouvait solitaire et désœuvrée.

La grande aventure tournait court, comme cela ne se produisait *jamais* dans les romans, et elle commençait à soupçonner qu'aucun rebondissement inattendu ne viendrait secouer cette dégringolade dans la morosité. Le spectre de l'ennui estival, un moment mis en fuite, se profilait à l'horizon. L'adolescente sentait que, en comparaison de ce qu'elle avait vécu ces dernières semaines, tout allait désormais lui sembler bien fade.

« C'est foutu, se disait-elle. De vraies vacances de merde. » Et, quand elle avait la certitude que personne ne l'écoutait, elle répétait « merde, merde, merde » jusqu'à ce que le souffle lui manque.

La chaleur croissante amplifiait son mécontentement. Il faisait si étouffant que le contact du plus léger vêtement devenait insupportable. Pour un peu, Marion aurait souhaité se promener toute nue. Elle transpirait même en maillot de bain.

« Les orages, marmonnait Yoëlle. Ils approchent. Quand ils péteront, ça fera plus de bruit que les bombardements anglais. À cause d'eux, la femme et les filles de Leroi-Najac ne supportaient plus le tonnerre. Dès que les éclairs faisaient entendre leur roulement de tambour, elles piquaient une crise de nerfs et se roulaient par terre. C'est Yuna, une de leurs bonnes, qui me l'a raconté. »

Marion essayait de s'absorber dans la lecture de sa fidèle bibliothèque, mais la magie n'opérait guère. La fiction ne parvenait plus à l'exciter. C'est en partie pour cette raison qu'elle prit l'habitude de parcourir la région à bicyclette, pédalant comme une forcenée jusqu'à ce que la sueur lui colle la robe à la peau. Les garçons de son âge qui, l'année précédente, l'accablaient encore de quolibets baissaient le nez à son passage sans essayer de lorgner sa culotte. On les avait de toute évidence sermonnés : la Marion était dangereuse, mieux valait ne pas lui chauffer les oreilles. Elle en conçut une fierté éphémère.

Elle bouillonnait d'une énergie inemployée qui, bientôt, la pousserait à faire n'importe quoi.

C'est alors qu'elle remarqua l'homme.

Au début, elle avait vu en lui un vacancier qui, comme elle, trompait l'ennui en explorant les environs. Puis, elle se laissa gagner par la conviction qu'il s'attachait à ses pas. Il était jeune,

dans la trentaine, beau ; la chevelure noire et épaisse. Il portait une chemise blanche, déboutonnée jusqu'au nombril, et qui laissait voir un torse bruni, musclé. Il conduisait une 2CV grise, poussiéreuse, d'occasion. Du matériel de camping s'entassait sur le siège arrière. Chaque fois qu'elle le rencontrait, Marion avait l'impression qu'il s'apprêtait à lui faire signe de s'arrêter pour lui dire quelque chose, alors elle pédalait de plus belle, prise d'une panique qui lui mettait le feu aux joues.

Elle ne tarda pas à s'apercevoir que l'inconnu se rapprochait de *ti-glas*. Un matin, elle découvrit la 2CV garée au pied du mont Nezmaël. Une petite tente bleue avait été dressée à l'ombre d'un arbre. Soudain, l'homme sortit de la forêt, torse nu, seulement vêtu d'un short bleu. Ses traits réguliers évoquaient ceux des héros de la série *Signe de piste*. Un jumeau du prince Éric, mais en brun, quoi... Il s'immobilisa en apercevant Marion, esquissa un salut timide et ramassa sa chemise qu'il se dépêcha d'enfiler. L'adolescente posa pied à terre. Elle ne pouvait prendre la fuite une fois de plus sans paraître idiote. Elle ne savait ce qu'elle espérait. L'inconnu parut hésiter, puis s'approcha.

« Salut, fit-il. Je m'appelle Denis Minhic. On s'est croisés à plusieurs reprises. »

Il ne souriait pas. Une certaine tension se dégageait de sa personne, et Marion s'en alarma. Elle comprit que l'homme n'avait rien d'un touriste.

« J'avais peur de t'aborder, continua son interlocuteur. Je préfère dire les choses sans chercher à finasser, ce n'est pas mon genre. Bref, autant te l'apprendre tout de suite, j'étais un disciple de ton grand-père, Artus. J'entretenais une correspondance avec lui quand j'étais étudiant en histoire à Rennes. J'effectuais des recherches pour son compte, je lui expédiais des documents anciens. Ça a duré plusieurs années. Je ne suis donc pas tout à fait un inconnu... »

Marion haussa les sourcils, prise de court. Elle ne s'était pas préparée à ça.

« Je l'aimais bien, insista l'homme. Ses recherches me passionnaient. Les légendes, les secrets enfouis, tout ça... Ce ne sont pas des sujets très bien vus des universitaires. On se fait

vite une réputation de zozo quand on s'obstine à les étudier. Ton grand-père s'en fichait, il avançait avec une obstination de char d'assaut. Ça m'excitait beaucoup, et puis, un jour, il a cessé de répondre à mes lettres... J'ai appris qu'il avait été assassiné. Ça ne m'a pas surpris. Je savais qu'il avait mis le doigt sur quelque chose de dangereux. »

Il s'interrompit pour reprendre son souffle. Il avait l'air peu sûr de lui, inquiet, et tripotait les boutons de sa chemise.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Marion. Je n'ai pas connu mon grand-père. Il est mort avant ma naissance. »

Elle s'était exprimée avec hostilité et s'en voulut aussitôt, mais le regard de cet inconnu trop beau la mettait mal à l'aise. Elle, qui s'interrogeait rarement sur son apparence physique, se sentait tout à coup godiche, laide, empotée. Elle s'en voulut d'être en sueur, la robe collée aux cuisses par la transpiration. *Et puis, le vélo...* ça faisait tellement fillette !

« Je ne peux pas tout t'expliquer comme ça, reprit Denis Minhic. C'est trop compliqué. J'ai longtemps hésité avant de venir. J'avais peur. Mais Artus m'avait fait promettre de continuer son œuvre s'il lui arrivait malheur... C'est... c'est à cause de l'anniversaire. Vous êtes tous en danger.

— Quoi ? De quel anniversaire parlez-vous ?

— Des dix ans. La bête se réveille tous les dix ans. Ça va se passer cet été. Les orages vont la tirer du sommeil. Artus avait établi un calendrier. Il m'avait fait jurer d'intervenir pour protéger sa femme et sa fille. Alors je suis venu. »

« Il est complètement maboul », songea Marion en actionnant inutilement les freins du vélo.

« Je sais ce que tu penses, fit l'homme. Mais tu te trompes. Vous êtes en danger. Il faut que je parle à ta mère. J'ai déjà essayé d'entrer en contact avec ta grand-mère, mais elle m'a éconduit. Vous n'avez pas conscience de la menace qui plane sur vous. Peux-tu organiser un rendez-vous ?

— Ma grand-mère ne vous parlera pas, répliqua l'adolescente. Quant à ma mère, elle vient d'avoir un accident, elle n'est pas en état... »

Elle s'embrouilla. Elle avait conscience de faire des phrases, de jouer à la grande personne. C'était stupide. Afin de la

rassurer, Minhic ouvrit le coffre de la 2CV et en sortit trois livres dont il était l'auteur. Sa photo figurait au dos des bouquins, juste au-dessus d'une notice précisant qu'il était maître-assistant en histoire médiévale à la faculté de Rennes. L'un des ouvrages parlait des mégalithes bretons, le deuxième du druidisme. Marion se désintéressa du troisième dont le titre comportait les mots *sociétés secrètes*. Ensuite l'homme lui proposa de la limonade tiède. Essayant d'établir le dialogue, il se présenta comme un rat de bibliothèque, un spécialiste des cultes anciens.

« Tu sais d'où provient le nom Bregannog ? s'enquit-il. Du vieux breton *bag*, qui veut dire bateau et *anaoc* qui signifie *la peur*. En gros, Bregannog c'est le bateau de la peur... ou, plus exactement, le bateau qui a apporté la peur. »

Marion fronça les sourcils, intriguée.

« À force de chercher, continua Minhic, j'ai fini par retrouver un texte très ancien, rédigé en gaélique, qui raconte l'origine de Bregannog. Une nuit d'orage, un bateau venu du Nord se serait échoué sur la plage. Le pont en était jonché de cadavres démembrés. De la cale, aurait jailli une bête fantastique, un monstre qui aurait mis le village des pêcheurs à feu et à sang avant de courir se cacher au sommet du mont Nezmaël. Voilà pourquoi on a appelé ce point de la côte *Bagannaoc*. Avec le temps, la prononciation s'est peu à peu déformée en Bregannog. À première vue, ce n'est qu'une légende parmi tant d'autres, mais je suis persuadé qu'il ne faut pas la prendre à la légère. Quelque chose est là, qui a généré un culte, une société secrète, des comportements aberrants. La présence de la bête a défini des lois visant à rendre le crime impuni et obligatoire. C'est tout cela que ton grand-père avait pressenti. Mais son enquête gênait ceux qui tiraient les ficelles en secret, alors on l'a fait taire. Quand j'ai appris sa mort, j'avoue que j'ai pris peur... Je me suis fait muter aux colonies, j'ai été instituteur en Afrique, en Algérie. Je voulais me faire oublier. Je suis rentré en France il y a peu de temps... à cause de la promesse faite à Artus. L'échéance des dix ans. J'avais juré d'être là.

— Est-ce que c'est vous qui êtes venu fouiller le bureau de Grand-père une nuit ? demanda Marion.

— Non, je te le jure, souffla Denis Minhic. Si tu as entendu quelqu'un, c'est probablement son ou ses assassins. Ils cherchent à s'assurer que vous ne possédez aucun document compromettant. Ce sont des illuminés, dangereux, sûrs de leur bon droit et de l'impunité de leurs actes. S'ils décident de vous éliminer, le reste du village fermera les yeux. Après vous avoir exécutés, ils incendieront la maison de ta grand-mère, et tout le monde fera semblant de croire à un accident. C'est ainsi qu'on procède à Bregannog, depuis la nuit des temps. »

Marion ne l'écoutait plus. Elle pensait à la bête mystérieuse ; il lui semblait la voir sauter par-dessus le bastingage du bateau échoué pour descendre sur la plage. Elle se la dépeignait sous l'aspect d'un monstre écaillé, à l'échine hérissée de plaques osseuses, à la manière de ces fameux stégosaures dont Sacha lui rebattait les oreilles trois ans plus tôt, lorsqu'il était encore dans sa phase « monstres préhistoriques », un truc de garçons, aussi incontournable que la varicelle ou la rougeole.

Elle s'ébroua, non, ce ne pouvait pas être aussi farfelu, *alors quoi ?* Sans doute s'agissait-il d'un animal encore inconnu sur les côtes bretonnes. Elle se rappela que, en ces époques lointaines, les gens ignoraient tout de la faune des pays situés au-delà des mers. Ne croyaient-ils pas qu'un dragon vivait au pôle Nord et avalait les navigateurs imprudents ?

« La bête, fit-elle à mi-voix, comme pour se rassurer. Ce pouvait être un... crocodile ou un gorille, non ? »

Denis haussa les épaules.

« Ce n'est pas impossible, admit-il. Souvent, les navigateurs transportaient des fauves capturés au hasard de leurs expéditions. En les vendant aux princes désireux de se monter une ménagerie, ils réalisaient un bon bénéfice. On peut imaginer que l'un de ces prédateurs s'est échappé de sa cage à l'occasion d'une tempête, qu'il en a profité pour massacrer l'équipage. Ensuite, quand le navire s'est échoué, il a sauté tout naturellement sur la plage pour aller se chercher à manger ailleurs. Mais c'est très vieux, cet animal est forcément mort aujourd'hui.

— Sauf s'il a fait des petits, objecta Marion. Si c'était une femelle, et qu'elle a eu une portée mêlant des bébés des deux

sexes, ils auraient pu continuer à se reproduire entre eux, au fil des âges. »

Elle eut soudain conscience de parler trop fort et d'employer des mots pompeux. Elle se calma. Pourquoi éprouvait-elle le besoin de briller devant ce prof aux allures de scout monté en graine ?

« Je ne chercherai pas à te contredire, fit son interlocuteur. Tout est possible. En Afrique, j'ai vu des choses tellement bizarres. On ne peut pas écarter l'éventualité d'une survivance animale, d'une transmission de la race... Ça expliquerait beaucoup de légendes, et notamment celle du hameau des absents. Une bête qui hibernerait très longtemps parce qu'elle serait mal adaptée aux conditions climatiques... Pourquoi pas ? Tu sais que certaines tortues ne sont conscientes que trois minutes par jour, le reste du temps, leur cœur bat si lentement qu'on pourrait les croire mortes. Cela leur permet de vivre des centaines d'années. Alors on pourrait très bien imaginer un alligator sur le *krec'h*. »

Marion crispa les lèvres, devinant qu'en abondant dans son sens il cherchait à se concilier ses bonnes grâces. Elle en fut agacée, avait-elle l'air si crédule ?

Avec sa jolie frimousse, il devait avoir l'habitude de faire marcher les filles. Il se trompait lourdement s'il estimait qu'elle était aussi cruche que toutes ces oies.

Brusquement, elle tourna son vélo dans la direction de *ti-glas*.

« Je parlerai de vous à ma mère, annonça-t-elle. Mais je ne promets rien. Venez demain à quatre heures, pour le goûter, vous verrez bien si Yoëlle vous accueille avec un seau d'eau ! »

Satisfaite de cette insolence, elle pesa sur les pédales et s'élança sur la route poussiéreuse. Pendant qu'elle s'éloignait, le regard de l'homme resta rivé à ses omoplates. Elle prit conscience que sa robe trempée de sueur devait coller à ses fesses, laissant deviner les contours de sa culotte, et en éprouva une gêne affreuse. C'était curieux, avec Sacha, elle se moquait de ces choses... Qu'est-ce qui faisait la différence ?

Dès son arrivée à la maison, elle déploya toute la diplomatie dont elle était capable pour annoncer la venue du visiteur. Si Marie-Claude demeura indifférente, Yoëlle réagit avec vigueur.

« Je ne veux pas le voir ! siffla-t-elle. Il va attirer l'attention sur nous, donner à croire qu'on complot. Ce n'est pas le moment. Les fouineurs dans son genre, j'en ai rencontré plus d'un après la mort de ton grand-père. Ils arrivaient des quatre coins de la Bretagne pour consulter ses papiers, « son œuvre » comme ils disaient. J'ai découvert qu'Artus avait écrit à des tas de gens, une légion de rats de bibliothèque... Ils accouraient pour ramasser les miettes de ses travaux. Je les ai chassés à coups de balai. Je connais ces intellectuels bouffeurs de vieux papiers, ils planent dans les cimes, ils n'ont aucune idée des catastrophes qu'ils pourraient déclencher. »

Marion n'insista pas. On verrait bien demain. Elle alla se coucher confiante et réjouie, le spectre de l'ennui s'éloignait. La machine allait peut-être se remettre en marche.

Elle rêva de crocodiles, d'hippopotames, de rhinocéros... à croire que l'arche de Noé s'était échouée au sommet du mont Nezmaël, déversant dans les broussailles une horde de pachydermes déracinés. Puis elle se vit, en compagnie de Denis, en train d'escalader les contreforts du *krec'h*, il lui tenait la main, ce détail lui donna chaud aux joues.

Le lendemain, elle ne tint pas en place jusqu'à quatre heures, agaçant tout le monde, même Noz, le chat, qui, furibond, tenta par deux fois de l'éborgner. Quand la silhouette de Denis se dessina au bout du chemin, Marion était dans un tel état de nerfs qu'elle aurait pu pousser des cris de Sioux ou s'arracher les cheveux sans même en avoir conscience.

Hélas, la rencontre ne produisit aucun résultat. Marie-Claude se contenta d'interrompre les explications du jeune homme d'un geste las en déclarant :

« Ça ne m'intéresse pas ; pour tout dire, je m'en fous. J'attends d'aller mieux et je rentre à Paris avec ma fille. Si vous voulez un conseil, évitez de fourrer le nez dans ces histoires de druides. Les gens d'ici sont jaloux de leurs sortilèges, ils pourraient vous faire du mal. Pourquoi perdez-vous votre vie à

feuilleter des parchemins moisis ? Vous avez une tournure à la Fabrice del Dongo, profitez-en, attirez des filles dans votre lit et ne pensez à rien d'autre. La vie, en fin de compte, ce n'est que ça. »

Grand-mère, elle, opposa aux efforts de Denis un interminable exposé sur les capacités linguistiques de son chat, et lui demanda s'il accepterait, moyennant rétribution, de donner à l'animal des cours de diction. « Vous devez en être capable, conclut-elle, puisque vous êtes soi-disant professeur. »

Minhic s'avoua vaincu et battit en retraite après avoir adressé un signe découragé à Marion qui, cédant à une impulsion, le rattrapa au moment où il franchissait la barrière du jardin.

« Ne renoncez pas, lui souffla-t-elle, moi je vous aiderai. »

Elle le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse au bout du chemin, alors seulement elle se demanda pourquoi elle avait dit ça.

Ils se revirent dès le lendemain. Marion tremblait à l'idée que Marie-Claude puisse décider de plier bagage d'un jour à l'autre. À présent qu'elle ne s'ennuyait plus, elle n'avait aucune envie de retrouver l'in vraisemblable logement de Passy, ses poutres mangées aux vers et ses courants d'air. Par chance, sa mère semblait avoir le plus grand mal à surmonter son abattement ; il était probable que la perspective de retomber sous la coupe de Yumiko, l'auteur clandestin des *Chaussons de satin blanc*, ne la remplissait pas de joie.

D'abord, il ne se passa rien de notable. Denis soliloquait beaucoup, comme tous les profs. Il lui raconta ses voyages, l'Afrique, l'Algérie. Il parlait d'agitation politique, de troubles, de répression, des trucs auxquels Marion n'entendait goutte, mais il racontait bien et avait une belle voix. Et puis, pendant qu'il parlait, le regard perdu dans le vague, elle pouvait observer son profil à loisir sans qu'il s'en doutât. Elle lui trouvait des airs de jeune curé avec sa coiffure sage. Il faisait un peu penser à cet Alain Delon dont on commençait à parler. Il ne l'exaspérait pas comme Sacha.

Il tint à décrire un cercle autour du *krec'h*, afin de l'observer sous tous les angles. Pour ce faire, il avait extrait un vieux vélo du coffre de sa 2CV et pédalait aux côtés de l'adolescente. Marion s'étonnait de trouver cela amusant alors que la même excursion en compagnie de Sacha lui aurait arraché des bâillements d'ennui.

« Vous voulez l'escalader ? demanda-t-elle enfin. C'est impossible, vous savez ? »

— Et pourquoi ça ? s'étonna le jeune homme.

— Parce qu'à mi-hauteur, expliqua-t-elle, les villageois ont dressé une muraille de piquets entremêlés de fils de fer barbelés. Les ronces ont poussé par-dessus, jusqu'à former un rempart infranchissable. Ils avaient tellement peur de la bête, qu'ils consolidaient le mur après chacune de ses visites. Vous imaginez un peu l'engin ? Ça forme une collerette qui isole le sommet du reste de la montagne. C'est très sauvage. Avec mon copain, Sacha, on a essayé une fois de grimper un peu mais on a dû très vite renoncer, les mollets en sang. C'est un peu comme essayer de nager la brasse dans un massif de roses. »

Elle avait espéré faire rire Denis, mais il avait écouté avec un grand sérieux, notant chaque information, tandis que ses yeux étrécis scrutaient la pointe du *krec'h*.

« Tant pis, murmura-t-il, il faudra tout de même que j'y monte. La solution est là-haut. On ne fera rien bouger si on ne grimpe pas y voir. »

— Je vous accompagnerai pour vous montrer le chemin, s'entendit prononcer Marion comme si quelqu'un d'autre s'exprimait par sa bouche. Tout seul, vous n'y arriverez pas. »

Elle réalisa au même instant qu'elle se comportait comme Sacha l'avait fait en présence de Marie-Claude, et se fit honte. Que lui arrivait-il ? Elle ignorait tout des chemins secrets de la montagne ; la seule fois où elle y avait traîné les pieds, dans le sillage de Sacha, elle avait pleurniché durant tout le trajet parce que les ronces lui arrachaient des lambeaux de mollet à chaque foulée !

« Et qu'est-ce que vous comptez faire une fois là-haut ? s'enquit-elle. »

— J'ai un plan, dit mystérieusement Denis. Je t'en parlerai le moment venu, mais avant, il faut que je te fasse voir quelque chose... et que je m'entende avec le maire de Bregannog. »

Il tint parole. Le lendemain, alors qu'elle atteignait le campement, Marion fut surprise de découvrir que le jeune homme avait troqué son uniforme de campeur contre un pantalon et une veste de toile. « Là où nous nous rendons, expliqua-t-il, la tenue correcte est de rigueur. »

Puis, sans autre commentaire, il prit la direction du village, l'adolescente dans sa roue.

Il s'orienta avec précision au travers des rues de granit gris comme s'il avait repéré le trajet. À cette heure de l'après-midi, il n'y avait pas grand monde, mais les rares commères leur jetaient de drôles de regards. Marion comprit qu'elles pensaient : « Tiens, ça y est, la Mary-Morgane a ferré un vacancier. Elle va lui faire manger de la vase dans pas longtemps. »

En un sens, cela facilitait les choses. Denis finit par s'engager dans une ruelle obscure que Marion ne connaissait pas. Un boyau étroit serpentant au cul des maisons, et dont les parois trop rapprochées vous égratignaient les épaules. L'endroit empestait la moisissure, le varech, la vase et la pisse de chien. Tout au bout de la sente, se dressait une porte cloutée munie d'une grosse poignée métallique. La construction, basse, en ogive, avait des allures de chapelle privée. Denis descendit de sa machine qu'il appuya contre le mur.

« Tu n'es jamais venue ici ? s'enquit-il.

— Non, avoua Marion. C'est quoi ? Une église ?

— Si l'on veut. Un lieu de suppliques en tout cas. Viens, entrons. »

La paume tendue, il poussa la porte. La pénombre aveugla l'adolescente. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir que le local était éclairé par un vitrail rougeâtre. Le soleil, en le traversant, diffusait une lueur d'incendie. Puis, elle distingua des bébés nus sur le sol, en vrac, immobiles, sans doute morts, et elle prit peur. Denis, devinant son trouble, la saisit par la main.

« Du calme, souffla-t-il. Ce sont des ex-voto. Des moulages offerts en sacrifice. Un simulacre, si tu préfères. On espérait ainsi tromper l'appétit de la bête par des offrandes factices. C'est une pratique courante. »

Marion s'agenouilla. Du bout des doigts, elle effleura les curieux nourrissons de glaise. Il y en avait des dizaines empilés au long des parois. Au fil des années, leur entassement avait fini par ériger un muret à l'équilibre précaire.

« Une pratique conjuratoire, continua Denis. Le nom savant est *apotropaïque*. »

Décidément, il ne pouvait s'empêcher de jouer au prof ! Marion remarqua que les figures des moulages étaient toutes différentes, comme si elles avaient été moulées sur des vrais bébés.

« Et si les statues contenaient des enfants morts ? se demanda-t-elle soudain. Des mioches que leurs parents auraient roulés dans le plâtre frais avant de les déposer ici... »

Il aurait suffi de gratter la couche supérieure pour en avoir le cœur net, mais elle s'en sentait incapable. Elle imaginait sans mal des paysans superstitieux choisissant une victime parmi leur nombreuse progéniture. Vrai, pourquoi se donner la peine d'aller tuer un étranger aux confins du pays alors qu'il suffisait, pour payer le tribut dû à la bête, de sacrifier l'un des mômes crottés qui braillait à longueur de nuit, empoisonnant le sommeil de ses parents ? Un gosse, c'était une proie facile ; on pouvait aisément en fabriquer autant qu'on en voulait. Il en venait toujours trop, et trop vite, alors un de plus un de moins !

Elle se redressa, un goût de bile sur la langue. Son regard ne cessait d'aller et venir au long du muret, essayant de dénombrer les ex-voto. Combien ? Deux cents, trois cents... beaucoup plus ? Et tous ces visages, si différents les uns des autres, si réalistes...

« Je sais à quoi tu penses, murmura Denis. Je voudrais te rassurer, mais j'en suis incapable.

— Vous croyez, vous aussi, que ce sont des...

— Peut-être. Pas tous, mais certains probablement. Il vaut mieux ne pas chercher à savoir. Les plus anciennes de ces figurines sont là depuis deux siècles, voire davantage. Je suis certain qu'en les grattant on aurait de mauvaises surprises.

Toutefois ce n'est pas ça que je voulais te montrer. Avance, c'est là-bas, dans le fond. »

En dépit de la répugnance qui la submergeait, l'adolescente se fit un devoir d'enjamber les marmots de stuc dont les dalles étaient encombrées. Elle tremblait à l'idée de poser le pied par mégarde sur l'un des bambins. Elle avait soudain conscience de frôler une monstruosité qu'elle avait toujours voulu ignorer ou ravalé au stade de légende. La présence des moulages la tirait de cet aveuglement volontaire. Il s'était déroulé là des choses atroces, de celles que les historiens préfèrent passer sous silence afin de ne pas noircir le blason d'une province. Et pourtant, une horrible curiosité lui chuchotait : « Écrase un bébé de plâtre, comme ça, pour voir ce qui lui sortira du ventre... » Mais dans le pire des cas qu'aurait-elle entraperçu ? Des os émergeant de la poussière blanche ? La belle affaire ! Quelle preuve, quelle confirmation en eût-elle retirée puisqu'à une époque, on avait coutume d'enfermer un oiseau, un lapin à l'intérieur de certains ex-voto païens, ou d'emmurer un chat dans la paroi d'un bâtiment en manière de sacrifice clandestin. Des os... et alors ! Comment savoir si ce n'étaient pas ceux d'une mouette ?

Relevant la tête, elle aperçut Denis au pied d'un chevalet supportant un tableau presque effacé. L'image, brune, à peu près indiscernable dans la pénombre, semblait grumeleuse, dessinée sur une croûte. « De la peau de rhinocéros », songea Marion.

« C'est quoi ? s'enquit-elle.

— Une peinture vieille de cinq siècles, à ce qu'on prétend, murmura le jeune homme. Peu de gens connaissent son existence. Ton grand-père avait eu certaines difficultés à la découvrir. C'est ici que se rencontrent les membres du cabinet noir pour célébrer des cérémonies compliquées dont ils se prétendent les héritiers.

— C'est mal dessiné, estima l'adolescente en approchant son nez de la toile. Ça représente quoi ? Un lézard ? Une salamandre ? On dirait un blason.

— C'est censé être le portrait de la bête d'après nature, et il est peint sur du cuir, voilà pourquoi le pigment s'est écaillé au fil du temps. D'après la légende, quand le dernier fragment de

peinture se sera détaché, quand l'image du monstre sera tombée en poussière, la bête se réveillera, affamée, et ne pourra plus jamais se rendormir. Elle commencera alors à écumer la contrée jusqu'à ce qu'il n'y reste plus âme qui vive.

— C'est idiot.

— Je sais, mais certains y croient. Selon eux, au cours des années passées, le tableau a contraint le monstre à replonger au cœur de l'hibernation sitôt son repas avalé. C'était pratique en un sens. Mais, aujourd'hui, le danger se précise. Regarde ce dessin... Il n'en subsiste plus qu'une douzaine de fragments colorés, encore tiennent-ils à peine au support. Il suffirait d'un rien pour qu'ils se détachent et que le morceau de cuir redevienne un espace vide.

— La belle affaire ! » bâilla Marion en essayant de se donner un air affranchi.

Une lueur de colère traversa la pupille de Denis. Avec un mauvais sourire, il tira de sa poche un petit canif dont il déplaça la lame avant de le tendre à son interlocutrice.

« Si tu n'y crois pas, siffla-t-il, alors c'est simple... gratte le dessin. Allez, vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ? Pourquoi hésites-tu puisqu'il s'agit d'une superstition imbécile ? »

Marion baissa les yeux. Elle eut honte de voir la petite lame trembler entre ses doigts. C'était stupide mais elle n'y pouvait rien. Elle ébaucha un geste timide en direction de l'image émiettée sans aller jusqu'au bout. Une crainte obscure la paralysait. Et si... Et si quoi ?

D'un geste vif, Denis lui arracha le canif.

« Tu vois, fit-il. C'est moins facile qu'on l'imagine. Il y a toujours quelque chose, au fond de nos consciences, qui refuse de rejeter l'héritage des temps anciens. *On ne sait jamais*, n'est-ce pas ? Tu n'as pas osé... et ici, entre nous, je t'avoue franchement que je n'oserais pas non plus. »

Marion détourna les yeux. Ses joues la brûlaient et elle se sentait sur le point d'éclater en sanglots. Les nerfs lui faisaient mal, elle aurait voulu hurler à en faire exploser l'affreux vitrail couleur de sang.

« Je sais que ceux du cabinet noir viennent ici plusieurs fois par semaine, la nuit, pour vérifier l'état du tableau, reprit plus

calmement le jeune homme. Ils sont en train de s'affoler. Quand la dernière écaille sera tombée, ils deviendront fous de terreur et se laisseront aller aux pires extrémités.

— Vous allez restaurer l'image ? s'étonna l'adolescente. Vous pourriez vaporiser de la colle ou un truc de ce genre.

— Non, car ils le verraient, et estimerait que c'est une tricherie. La seule solution, c'est de peindre un autre tableau, en remplacement de celui-ci.

— Comment ça ?

— La tradition veut que ce bout de cuir ait été peint par un enchanteur, l'un des ancêtres de ton grand-père. Ce mage aurait escaladé le *krec'h* jusqu'au repaire de la bête, l'aurait trouvée endormie et profité de son sommeil pour reproduire l'image du monstre sur la peau momifiée d'un cadavre gisant à proximité, avec une plume de cormoran trempée dans son propre sang. Il aurait alors prononcé des paroles d'envoûtement ; quelque chose qui disait : « Tant que cette image existera, tu ne pourras jamais t'arracher complètement au sommeil, et même si tu y parviens momentanément, toujours sa puissance te reprendra, te condamnant à te rendormir à travers les siècles des siècles. » Je sais, ça fait un peu mélodramatique, mais c'est le propre des légendes. Quoi qu'il en soit, la peinture a abouti ici, où l'on veille sur elle depuis des siècles.

— Qui peut croire un truc pareil ?

— Ça te paraît beaucoup plus incroyable que les balivernes que nous serinait Hitler ? Moi pas. Et pourtant des tas de gens ont cru à ce que racontait cet affreux petit bonhomme. Alors les enchanteurs, les dragons endormis... pourquoi pas ? »

La migraine gagnait Marion. La conversation devenait trop compliquée. Elle ne comprenait pas où voulait en venir Denis. Elle regrettait que la jolie promenade eût pris un tour aussi déplaisant. Elle n'aimait pas l'expression bizarre du jeune homme, son excitation louche. Elle voulait sortir de cet endroit, elle voulait oublier les bébés de plâtre dont les regards additionnés pesaient sur sa nuque.

« Essaye de comprendre, insista Denis. Je vais me servir de cette fable pour approcher les membres de la secte et leur proposer un marché.

— Quoi ?

— J'irai bientôt trouver le maire de Bregannog, je me présenterai comme expert en occultisme ; je lui dirai ce que je sais à propos de l'image qui s'écaille. Je lui offrirai de me rendre au sommet du mont pour peindre un autre tableau. Un tableau qui aurait les mêmes vertus que le premier et qui ferait se rendormir la bête chaque fois qu'elle est tentée de rester trop longtemps éveillée.

— Il vous chassera !

— Mais non... Lui et ses amis ont tout à y gagner. Ils sont pris à la gorge, horriblement superstitieux, et surtout ils ont peur. Ils ne savent pas vers qui se tourner pour obtenir du secours. Ils se diront que, après tout, ça peut marcher. Qu'est-ce qu'ils risquent à essayer ?

— Mais vous, quel bénéfice en tirerez-vous ?

— Celui de pouvoir escalader le mont jusqu'au sommet sans courir le risque d'être assassiné avant de l'avoir atteint, tu me suis ? Je ne crois pas une seconde au pouvoir magique de la peinture, je ne suis tout de même pas dingue ! C'est une ruse. Une ruse pour avoir les coudées franches. Sans cela, jamais le cabinet noir ne me laissera explorer le *krec'h*. C'est un endroit sacré pour eux, *tabou*. Si je ne me mets pas très vite en règle avec eux, ils viendront me trancher la gorge pendant mon sommeil, ou bien ils me fourreront dans un sac et me balanceront à la mer du haut de la falaise. Tu le sais cela, non ?

— Oui. Sans leur autorisation, pas moyen de dépasser le hameau des absents ; or je veux savoir ce qui se cache au sommet. Je dois cela à ton grand-père. Je lui avais promis de grimper là-haut et d'en rapporter des photos. Lui aussi, cette énigme l'empêchait de dormir. De toute manière, il n'était pas en assez bonne forme physique pour entreprendre l'ascension, moi si... »

Il s'interrompt, le souffle court.

« Une ruse ? répéta Marion.

— Oui. Il faut bien parler le même langage que les fous si l'on veut se faire entendre d'eux, chuchota Denis. J'ai toujours voulu savoir. Même là-bas, en Afrique, j'y pensais encore. Le *krec'h* m'obsédait. Il y a là un mystère que je veux être le premier à

dévoiler. Mais je me montrerai plus malin qu'Artus. Je ne heurterai pas le cabinet noir de front, non, je composerai avec lui. Je signerai un pacte de non-agression. Artus s'imaginait plus fort qu'il n'était ; pas moi. N'étant pas Achille, je m'efforcerai d'être Ulysse. »

Il se grisait de paroles. Marion eût aimé qu'il consentît à redescendre sur terre. Elle se demanda si, en fin de compte, il n'était pas un peu fou lui aussi.

Ils quittèrent la chapelle. La chaleur avait amolli les pneus des vélos qu'il fallut regonfler. Après la longue station dans la pénombre, la brûlure du soleil leur fut intolérable. Ils happaient l'air, bouche grande ouverte.

« Le temps presse, haleta Denis. Les orages vont bientôt éclater. Je dois escalader le mont avant le déluge. Après, ce sera trop tard, je ne disposerai plus d'aucun moyen de pression sur le maire et ses acolytes. »

Marion ne dit rien. Elle se sentait dépassée.

Au moment de se séparer, Denis posa la main sur l'épaule de l'adolescente et demanda, d'une voix presque suppliante :

« S'ils me donnent l'autorisation d'escalader le *krec'h*, tu m'aideras ? Dis... tu m'aideras ?

Oui... », capitula Marion avant de prendre la fuite.

La saison des orages

Aussi brusquement qu'il y était entré, Denis sortit de la vie de Marion. Le premier réflexe de cette dernière fut de penser : « Ils l'ont tué. » Il avait probablement commis une énorme erreur en prenant contact avec le messager officiel du cabinet noir. Elle en perdit le sommeil. Puis, un jour qu'elle descendait chercher du pain au village, elle l'aperçut à la terrasse du café, en compagnie du maire. Quand elle passa près de lui, Denis feignit de ne pas la connaître. Marion n'insista pas, supposant qu'il s'agissait là de manœuvres stratégiques auxquelles il ne comptait pas l'associer. Elle déposa un nouveau franc dans la paume crasseuse de Pipi Lecoq qui, comme à l'accoutumée, mendiait aux abords de la place, et s'éloigna.

Elle constata avec étonnement que ces mystères commençaient à la fatiguer. Fugitivement, elle se prit à rêver d'automne et de rentrée des classes. Elle se vit, au Prisunic de la rue de Passy, en train d'acheter des fournitures neuves et colorées. Sans oublier le traditionnel pot de colle blanche parfumée à l'amande. C'était peut-être cela le bonheur ?

À peu de temps de là, une étrange agitation s'empara du village. On vit les gens renforcer portes et volets au moyen de lourdes plaques de fer. Des loquets de prison furent posés à l'intérieur des maisons. Il n'était pas une ouverture qu'on n'équipât de barreaux ou de grilles. Quand un mur était jugé trop fragile, on s'empressait de le consolider avec des pierres et du mortier. La plus humble bicoque prenait des allures de forteresse. Une phrase, chuchotée avec angoisse, courait de bouche en bouche : « Cette année, ELLE descendra beaucoup plus bas. »

Marion le comprit, on s'attendait que la bête, loin de s'arrêter au hameau des absents, continuât sa course jusqu'au bourg. Il fallait se tenir prêt. Comme au temps des grandes

invasions, on « mettait la cité en défense ». Marion suivait ces préparatifs d'un œil incrédule. Jamais elle n'avait cru qu'on en arriverait là. Elle avait toujours pensé que les villageois finiraient par s'éveiller de ce mauvais rêve et hausseraient les épaules en s'étonnant d'avoir pu s'effrayer de telles balivernes. De toute évidence, elle s'était trompée.

Pipi Lecoq, le benêt local, effrayé par ce remue-ménage, se tenait recroquevillé sur l'un des bancs de la grand-place, en larmes. Marion l'entendit balbutier : « Pipi trop maigre, veut pas être dévoré par la bête... » Grelottant d'angoisse, il offrait un spectacle abject et pathétique auquel personne ne prêtait attention.

Sa stupeur ne fit que croître lorsqu'elle découvrit que le conseil municipal, au moyen d'écriteaux disséminés au long des routes communales avoisinantes, essayait d'attirer des campeurs au hameau des absents proclamé pour la circonstance : « Camping moderne et gratuit ». Des douches et des cabinets rudimentaires furent installés sur les contreforts du *krec'h*, non loin des masures effondrées. On assista à de timides tentatives d'exode de la part des citoyens de Bregannog. Quelques familles entassèrent des valises sur le toit de leur Juva 4 et prirent le large sous des prétextes fallacieux. La plupart disparurent avant d'avoir franchi les limites de la commune. On retrouva leur automobile dans le fossé, portières grandes ouvertes, la clef sur le contact. Les passagers, eux, ne donnèrent plus signe de vie.

« Pas la peine de se demander où ils sont à cette heure, marmonna une commère sur la place du marché. Les druides les ont pris pour les boucler dans une cage d'osier. Ils serviront de repas à la bête la nuit du grand orage. »

Aucune enquête ne fut entreprise. Personne ne semblait juger étrange la présence de ces véhicules abandonnés au bord des chemins, valises et baluchons ficelés sur la galerie. Marion, cédant à la curiosité, pédala jusqu'à la frontière de la commune pour contempler l'une des voitures arrêtée en dépit du bon sens dans les hautes herbes, comme sous l'effet d'un coup de volant brutal. Il s'agissait en l'occurrence d'une Traction Avant noire dont les portières, béantes, évoquaient les ailes paralysées d'un

corbeau englué dans le goudron frais. Sur la banquette arrière, le panier du casse-croûte attendait toujours, son contenu gâté nourrissant des légions de mouches. Une poupée gisait sur le sol. Un peu plus loin, dans l'herbe, Marion trouva un soulier de femme, puis une paire de lunettes. Quel promeneur abandonnait ce type d'objet dans son sillage ? « Ils avaient peur, estima-t-elle. On leur a barré la route avant de les poursuivre à travers champs. »

Elle n'osa toucher à rien. La voiture naufragée semblait la scène d'un crime mystérieux destiné à ne jamais être élucidé.

La sensation d'une présence dans son dos la fit se retourner. Elle se retrouva nez à nez avec Mademoiselle Fougère, l'institutrice, qui, l'air hagard, déambulait entre les hautes herbes.

« Que fais-tu là ? s'alarma-t-elle en reconnaissant Marion. Tu ne devrais pas traîner ici, il se passe des choses... des choses bizarres... »

Elle se tordait nerveusement les mains sans cesser de jeter des coups d'œil angoissés aux alentours.

« Cette voiture..., chuchota-t-elle, elle appartenait à la famille Guéguen. Ils l'avaient achetée à crédit. Il est impensable qu'ils l'aient abandonnée de cette manière. La petite Martine était dans ma classe. Personne ne l'a revue. J'en ai parlé au maire, il m'a affirmé que les Guéguen étaient tombés en panne alors qu'ils se rendaient dans leur famille et qu'on les avait conduits à la gare de Plouven. Mais... mais je n'y crois pas. »

Elle transpirait et respirait avec difficulté.

« Je ne suis pas née ici, reprit-elle. Alors, on me laisse à l'écart. On me cache des choses, mais je sens bien que les gens sont inquiets. Je devrais peut-être prévenir les gendarmes de Plouven ?

— Ne faites pas ça, souffla Marion. Ça ne servirait qu'à vous mettre en danger.

— Mais pourquoi ?

— Je ne peux pas vous expliquer. Suivez mon conseil, ne cherchez pas à contrarier les gens de Bregannog. »

La maîtresse d'école pressa une main entre ses seins, comme si l'air lui manquait.

« Je ne suis ni sourde ni aveugle, protesta-t-elle. J'ai surpris des rumeurs. Et puis, les enfants parlent entre eux... Je sais qu'ils sont horriblement superstitieux et j'ai peur que ces croyances ne les amènent à faire quelque chose de regrettable.

— Ne vous mêlez pas de ça, répéta Marion en enfourchant sa bicyclette. Vous n'êtes pas d'ici et ils ne vous le pardonneraient pas. »

Elle s'éloigna en pédalant de toutes ses forces. La petite institutrice lui faisait de la peine mais elle ne se sentait pas le courage de lui expliquer le mode d'emploi du village. De toute façon, Fougère n'en aurait pas cru un mot.

De retour à *ti-glas*, elle fit part de ses observations à Yoëlle.

« C'est la loi, soupira la vieille femme. Personne n'a le droit de quitter le navire à l'heure du danger. Solidaires dans les avantages, nous devons également l'être dans les inconvénients. Ceux qui tentent de se dérober à la règle sont rattrapés et déchus de leur qualité de citoyens. Dès lors, plus rien ne les protège, ils deviennent du gibier.

— C'est vrai que les druides les enferment dans des cages d'osier ? chuchota Marion.

— Oui, c'est la tradition celte. C'est ainsi qu'on traitait les prisonniers de guerre avant l'invasion romaine. On entassait les cages les unes sur les autres, puis on y mettait le feu. D'ici qu'éclate l'orage, il va falloir se tenir à carreau. Tous ceux qui feront un pas de travers disparaîtront de la circulation pour aller grossir les rangs des futurs sacrifiés. »

Si plus personne ne tenta de prendre la route avec armes et bagages, certains choisirent toutefois de filer à la nuit tombée, en coupant à travers bois. Chaque fois que cela se produisait, on retrouvait leurs vêtements le lendemain matin, roulés en boule dans une petite cage d'osier, près de la fontaine municipale. Tout s'y trouvait, depuis les chaussures jusqu'au slip. Par cette exposition, le cabinet noir entendait faire savoir à la population que personne ne passerait entre les mailles du filet. On se mit à

chuchoter sur les places publiques et dans les cafés. On se savait surveillé. La tension grandissait. Parfois des bagarres éclataient entre marins. D'étranges rixes silencieuses pendant lesquelles aucune injure n'était proférée, et que personne n'essayait d'arrêter.

« La folie va s'installer, prophétisa Yoëlle. C'est comme ça chaque fois. Ce n'est jamais agréable de se rendre compte qu'on servira bientôt de nourriture. Certains n'en peuvent plus d'attendre, ils perdent le contrôle de leurs nerfs. J'en ai même vu qui finissaient par se pendre ! »

« On devrait peut-être partir ? proposa Marion à Marie-Claude. Ficher le camp avant que ça se gâte vraiment...

— Trop tard, souffla la jeune femme. Ils ne nous laisseront pas passer. Au même titre que la bête, nous faisons partie du folklore. Ne sommes-nous pas à leurs yeux des Mary-Morgane ?

— Que penses-tu qui va arriver ?

— La bête je n'y crois pas, mais à la première nuit d'orage les « druides » sortiront du bois pour procéder aux sacrifices rituels. Je pense qu'ils liquideront un certain nombre de gens. Des morts qu'on mettra ensuite sur le compte de la bête. Ce sera une sorte de Saint-Barthélemy. Une tuerie soigneusement préparée, et pendant laquelle chacun restera recroquevillé chez soi, en se bouchant les oreilles. C'est comme ça que ça s'est toujours passé à Bregannog. Une grande saignée tous les dix ans. Un grand meurtre rituel qu'on met à profit pour régler ses comptes, se débarrasser d'un mari ou d'un voisin gênant. Une nuit de folie totale, et puis, ensuite, le retour au calme, au train-train quotidien. Je pensais que nous aurions fichu le camp avant le début des festivités. Je me suis laissé piéger. Quelle conne ! Vous auriez dû me secouer, aussi ! »

Marion décida de rendre visite à Sacha pendant l'une des absences de sa nurse. Ce n'était guère prudent, mais elle avait besoin de compagnie. Elle trouva le garçon au grenier, où il s'était installé un campement dans la grande tradition indienne. Entouré de la collection complète des aventures du Prince Éric et de Bob Morane, retranché derrière un rempart de paquets de

Chamonix orange et de bouteilles de Fanta, il coulait des jours paisibles en écrivant son roman.

« J'ai déjà rempli trois cahiers ! claironna-t-il lorsque Marion fit irruption dans son repaire.

— Ouais, grommela l'adolescente, mais tu écris gros. »

Dédaignant la critique, Sacha se lança dans un résumé complexe de sa narration. Résumé que Marion écouta d'une oreille distraite et agacée.

« Cette fois-ci, conclut le garçon, ce n'est pas seulement pour rigoler. Je vais l'envoyer à un éditeur. Un vrai, pas un qui publie des trucs de fille comme écrit ta mère. Marabout junior, c'est les plus forts. D'ailleurs je fais partie du club des chercheurs Marabout¹⁵.

— Ça va mal, déclara Marion. Il se prépare des trucs louches. Les druides ont enlevé des gens. »

Elle eut beau faire, elle ne parvint pas à éveiller l'intérêt de son compagnon. De temps à autre, il glissait l'une des pipes de son père entre ses lèvres et faisait semblant de fumer, les yeux dans le vague, absorbé par son univers intérieur. Comme son amie donnait des signes d'impatience, il consentit à redescendre sur terre et lâcha d'un ton apaisant :

« Faut pas t'emballer. Je crois qu'on s'est monté la tête avec ces histoires de trésor et de sacrifices. Tes « druides », c'est juste des charcutiers, des boulangers... pas grand-chose à voir avec les prêtres mayas. Des petits commerçants qui se donnent de l'importance. J'y ai bien réfléchi, toutes ces fables ne tiennent pas debout. À force de se les raconter, les gens d'ici ont fini par se persuader qu'elles sont réelles, mais c'est juste de l'autosuggestion. Tu veux savoir ? L'orage va éclater, et tu sais quoi ? *Il ne se passera rien*. Rien de rien ! »

Il se cala entre les bras de son fauteuil, dans ce qu'il imaginait être une pose de romancier, le stylo dans une main, la pipe dans l'autre. Du coin de l'œil, il cherchait à surprendre son reflet dans un miroir fêlé.

15 Club culturel regroupant de jeunes lecteurs francophones, dont les adhérents rivalisaient d'érudition ; très célèbre dans les années 60.

« Si tu n'y crois pas, faillit exploser Marion, alors pourquoi restes-tu caché dans ce grenier, hein ? »

Mais elle se contenta de hausser les épaules et de prendre congé. Sacha et elle n'étaient plus sur la même longueur d'onde. Elle avait toujours pressenti que cela finirait par se produire. Elle s'étonnait simplement de n'en éprouver aucune vraie tristesse.

Durant plusieurs jours, elle ne fit que lire dans le jardin, étendue sur un transat à côté de Marie-Claude.

Les sourcils froncés par l'effort, elle essayait de déchiffrer *Les Chevaliers du chloroforme*, de Gustave Le Rouge. Mais les mots dansaient sous ses yeux sans qu'elle parvînt à en percevoir le sens.

« Dans quinze jours nous serons peut-être mortes..., déclara soudain sa mère, l'œil fixé sur l'océan.

— Tu crois ? murmura Marion. Tu m'avais dit qu'ils ne s'attaqueraient pas à nous.

— Je le pensais, mais je ne suis pas sûre qu'ils voient encore en nous des Mary-Morgane. S'ils décident que nous ne sommes, après tout, que de simples mortelles, notre peau ne vaudra pas plus cher que celle d'un vulgaire touriste. »

Le plus irritant, c'est qu'on ne pouvait qu'attendre l'orage.

Deux jours plus tard, alors qu'elle ne s'y attendait plus, Marion, qui était sortie faire un tour à bicyclette, vit surgir Denis en travers du chemin. Elle faillit en perdre le contrôle de sa machine et basculer dans le fossé.

« Ça y est ! annonça le jeune homme sans préambule. J'ai l'autorisation d'escalader le *krec'h* pour peindre la bête, si toutefois je parviens à la surprendre dans son sommeil.

— C'est vrai ? haleta l'adolescente.

— Oui, le maire a finalement capitulé. Il m'a avoué ne pas faire partie du cabinet noir, qui le terrifie. Il ignore l'identité des « druides ». Il reçoit ses ordres par courrier, sous la forme d'enveloppes de couleur grège. Bref, après bien des hésitations, on nous laisse libres d'escalader le mont à nos risques et périls. On ne nous mettra pas les bâtons dans les roues mais, en cas de

malheur, on ne viendra pas à notre secours. Es-tu toujours d'accord pour me guider ?

— Oui, bien sûr. »

Ils se séparèrent après s'être donné rendez-vous pour le surlendemain.

« Je dirai que je passe la journée avec Sacha », décida Marion afin de justifier son absence au déjeuner. Elle quitterait la maison après avoir avalé son café au lait et s'empresserait d'aller retrouver Denis au pied du mont. Celui-ci se serait chargé, entre-temps, de rassembler l'équipement nécessaire à l'expédition.

La veille, cédant à une impulsion, elle éprouva le besoin de confier son projet à Sacha. Il accueillit cette annonce en grimaçant.

« Alors tu vas franchir la barrière ? fit-il, les sourcils froncés. T'es sûre de pas faire une connerie ? On est souvent montés jusque-là mais on n'a jamais osé aller plus loin, tu te rappelles ? »

Une pointe de jalousie affleurait dans la critique.

« C'est moche que tu le fasses avec un étranger, insista-t-il. On s'était promis de tenter l'aventure quand on serait grands. Le jour de nos seize ans. »

Marion s'agita, mal à l'aise. Elle avait conscience de trahir la parole donnée.

« C'était un serment de gosses, répliqua-t-elle. On avait neuf ans. On était petits. C'est pas pareil. Aujourd'hui, on est en danger. Il faut tenter quelque chose pour débloquer la situation. »

Un silence chargé de rancœur s'installa.

« Qu'est-ce qu'il s' imagine découvrir, de l'autre côté, ce Denis Machinchose ? grogna le jeune garçon.

— Je n'en sais rien, avoua Marion. Mais si c'est défendu d'y aller, il y a forcément une raison... un secret.

— Et si la bête existe vraiment, tu y as pensé ? Qu'est-ce que tu feras quand tu te retrouveras nez à nez avec elle, hein ?

— Si Denis découvre ce qui se cache là-haut, les gens de Bregannog cesseront peut-être de se conduire comme des fous.

Les assassinats, tout ça... Tu comprends, c'est le seul moyen dont on dispose pour remettre les choses en ordre. »

Elle en eut brusquement assez de se justifier.

« Bon, coupa-t-elle. Je dois y aller. Je tenais à te prévenir au cas où il m'arriverait malheur. Si je ne passe pas demain soir pour te dire que je suis rentrée, débrouille-toi pour prévenir ma mère. Explique-lui tout.

— Tu ferais mieux de laisser tomber, souffla Sacha. Ça va mal tourner ton truc. Mon sixième sens me le dit.

— Arrête, soupira Marion, tu n'as pas de sixième sens. C'est juste dans les bouquins, ce machin-là. »

Elle prit congé avec la curieuse sensation d'avoir claqué la porte d'un monde merveilleux qui lui semblait aujourd'hui incroyablement lointain.

Le soir, pendant le dîner, Marie-Claude sortit de sa torpeur pour lancer :

« Je n'aime pas trop l'idée que tu t'enfermes une journée entière avec Sacha dans un grenier. Vous êtes un peu trop grands pour ça, maintenant. Ce n'est pas très convenable. »

Elle parut réfléchir au théorème qu'elle venait d'énoncer, puis reprit :

« Oh ! après tout quelle importance ? Profites-en, nous serons sûrement mortes dans deux semaines. »

Ni Marion ni Yoëlle ne relevèrent.

L'adolescente passa une mauvaise nuit. Elle rêva de choses informes et menaçantes qu'elle ne savait nommer. Des dangers vagues et répugnants qu'elle fut soulagée d'oublier en ouvrant les yeux.

Pendant qu'elle trempait une tartine dans son café au lait, une voix répétait dans sa tête : « Tu es trop petite, tu n'es qu'une gosse. UNE GOSSE. Dans quoi vas-tu te lancer ? Tu as trop lu le Club des Cinq, dans la vraie vie les fillettes dans ton genre finissent au fond d'un fourré, la culotte arrachée. Tu y as pensé ? Hein ? TU Y AS PENSÉ ? »

Elle quitta la table, vaguement nauséuse et les mains moites. Sacha avait peut-être raison après tout. Et si elle était en train de commettre une énorme bêtise ?

C'était facile, elle n'avait qu'à rester à la maison, au fond du jardin. Denis se laisserait de l'attendre et finirait par entreprendre l'escalade tout seul. Après tout, avait-il réellement besoin d'elle ? Pour grimper en haut du *krec'h*, c'était simple : il n'y avait qu'à mettre un pied devant l'autre et continuer comme ça jusqu'au sommet.

Une fois dans le jardin, elle hésita, tournicotant entre les massifs. Sous l'angoisse de l'inconnu, pointait une autre peur, plus lancinante, celle de manquer la grande aventure de sa vie.

« C'est peut-être la seule occasion qui te sera donnée, songea-t-elle. Si tu la laisses passer, il ne s'en présentera pas d'autre. *Jamais*. Et tu le regretteras pendant tout le reste de ton existence. Tu seras la fille à qui il n'est jamais rien arrivé. C'est vraiment ça que tu souhaites ? »

Souvent, elle avait entendu les adultes parler entre eux de cette guerre qui venait de se terminer. « Une guerre atroce, à nulle autre pareille, etc. » Plus d'une fois, il lui avait semblé percevoir, sous le concert de lamentations, un regret non avoué, enfoui, mais écrit entre les lignes à l'encre sympathique. La nostalgie d'une intensité qu'on ne connaîtrait plus, d'une excitation à *nulle autre pareille* elle aussi, et Marion avait fini par comprendre que beaucoup, parmi ceux qui avaient eu la chance de survivre au conflit, *s'ennuyaient*. Jamais ils ne s'étaient sentis aussi vivants que dans la peur, et cet état de perception démultipliée leur manquait cruellement. Depuis le retour de la paix, tout leur semblait gris, terne, sans goût. Elle savait qu'elle finirait comme eux, car c'était cela devenir adulte mais, avant d'en arriver là, elle voulait connaître, elle aussi, le frisson de la vraie vie.

Les mâchoires serrées, elle empoigna son vélo et pédala en direction du *krec'h*.

Denis l'attendait au pied du mont, remorquant un sac à dos et une mallette de peintre sur laquelle était ficelée une toile vierge. Marion jugea qu'il en faisait un peu trop.

La gorge serrée, elle descendit de sa machine et laissa courir son regard jusqu'au sommet du Nezmaël que couvrait une forêt de conte de fées, touffue, *impénétrable*. Denis lui parut nerveux.

« Bon, fit-il gauchement. On y va ? Peux-tu prendre la mallette ? C'est pour la frime, au cas où l'on nous observerait. J'y ai fourré une poignée de tubes de gouache et trois pinceaux pour faire illusion. L'important, c'est qu'ils s'imaginent que nous allons bel et bien peindre la bête dans son sommeil. »

Marion obéit. À la suite de l'homme, elle s'engagea sous le couvert. Une moiteur suffocante s'élevait de l'humus. Une odeur d'herbe pourrissante. La terre y était friable, molle. En cas de grosse averse, elle se changerait en coulée de boue, emportant tout sur son passage. Ils grimpèrent en silence jusqu'au hameau des absents. Là, Marion découvrit avec stupeur qu'on avait retapé et peinturluré les bicoques pour leur donner une allure accueillante. Les ouvriers communaux avaient également installé des douches, une buanderie, des toilettes. Douze tentes de camping se dressaient entre les arbres. Des vacanciers en short et maillot de corps palabraient à voix basse, l'air sombre. Il régnait sur le campement une atmosphère pesante. Marion nota que les mères ne quittaient pas leurs enfants des yeux, quant aux hommes, ils paraissaient sur le qui-vive. L'un d'eux, chauve et moustachu, se détacha du groupe pour se porter à la rencontre de Denis.

« Salut, lança-t-il en levant la main. Tu viens t'installer ? Moi, c'est Marcel. Je suis de Nantes, je travaille aux conserveries Balduc. Les sardines... T'as entendu parler ? Je suis avec ma femme et mon gosse. »

Avisant Marion, il ajouta :

« C'est ta fille ?

— Oui, mentit Denis.

— Je peux te parler seul à seul ? » murmura Marcel en le saisissant par le coude.

Ils s'éloignèrent mais Marion tendit l'oreille. Marcel était en train de faire part à Denis de ses réserves sur les installations du camping.

« C'est gratuit, d'accord, l'entendit-elle bougonner. N'empêche, les chiottes sont bouchées les trois quarts du temps. Et puis, c'est pas tout... Plus haut, il y a une espèce de muraille qui fait tout le tour du sommet. Un truc plutôt sinistre. Il paraît que de l'autre côté, c'est miné. Un machin des Boches qu'a pas

encore été neutralisé. C'est dangereux, parce que les gosses, bien évidemment, n'ont qu'une idée : l'escalader pour aller jeter un coup d'œil derrière. Faut toujours être derrière eux pour s'assurer qu'ils font pas une connerie. Les femmes se rongent les sangs. Y en a qui parlent de partir. Bien sûr, c'est tentant, mais y a aussi des avantages. Au village, les commerçants font de grosses ristournes aux campeurs si tu montres ta carte au moment de régler tes achats. On a pas mal tourné dans la région avec Yvette, et Bregannog, c'est de loin le meilleur rapport qualité-prix de la côte. On peut casser la graine pour presque rien ! Et je ne te parle pas du pinard, qu'est presque offert ! »

Il continua ainsi un moment, insistant sur la nécessité de surveiller les gosses. Bien sûr, Denis n'avait qu'une fille, une fille c'est plus tranquille qu'un garçon, mais ça se laisse facilement entraîner, alors faut ouvrir l'œil.

Denis hocha la tête, masquant son agacement. Il avait hâte de continuer l'ascension et ce contretemps l'irritait. Il s'en tira en faisant valoir qu'il préférerait jeter un coup d'œil à cette fichue muraille avant de prendre une décision.

« C'est sage ! approuva Marcel. Quand tu redescendras, arrête-toi, on boira le pastis. »

À cet instant, Marion s'aperçut que la « maison du courrier » – qu'elle avait si souvent explorée en compagnie de Sacha – avait été nettoyée, repeinte, banalisée à l'extrême. La salle commune (qu'occupait à présent une table de ping-pong !) avait perdu tout caractère dramatique. On aurait en vain cherché des traces de sang sur le sol. Les murs, constellés de panneaux d'affichage, annonçaient des tournois de pétanque, de belote ou des concours de déguisement à l'intention des enfants. Suffoquée, l'adolescente accueillit cette métamorphose avec la sainte colère que les pères de l'Église réservent aux hérésies. « Qu'avait-on fait du vestiaire de la reine morte ? » Elle ne pouvait admettre qu'on eût jeté aux orties ces vêtements mystérieux qui, au cours des années passées, avaient exercé sur elle une telle fascination !

Elle prit conscience que Denis l'appelait. Ils se remirent en marche, accompagnés par les regards des campeurs. Marion

entendit Marcel déclarer : « Un petit gars poli, et instruit, ça se voit. Sans doute un maître d'école. S'il s'installe ici faudra voir à pas trop sortir de cochonneries, hein les copains ? La gamine joue les pimbêches, à moins qu'elle ne soit timide. »

Au bout d'une cinquantaine de mètres, la forêt devint si épaisse et la côte si rude qu'ils durent s'arrêter, les mollets noués. La sueur leur brûlait les yeux. Denis se laissa choir sur une souche. Marion avait l'impression que sa peau était sur le point de s'embraser. Le jeune homme lui tendit la gourde.

« C'est beaucoup plus dur que je ne le pensais, haleta-t-il. D'en bas on ne se rend pas compte. C'est une pente à 45 Un vrai toboggan.

— Et ça ne va pas s'arranger, souffla l'adolescente. Vous n'auriez pas dû mettre un short. Les ronces et les orties vont vous faire passer un sale quart d'heure. C'est pour ça que j'ai enfilé un blue-jean.

— C'est maintenant que tu me le dis ! » grogna Denis avec mauvaise humeur.

Marion se mordit la lèvre, peinée de le découvrir sous un jour désagréable. Depuis qu'ils avaient entamé l'escalade, il n'était plus le même. Une colère sourde l'habitait et il avait de plus en plus de mal à dissimuler sa nervosité. Soudain, elle comprit : « Il a peur ! » Voilà, c'était aussi simple que ça. Il avait peur de ce qui les attendait là-haut. Jusqu'à présent, il avait vécu dans les livres, les théories ; aujourd'hui, il se retrouvait confronté à la réalité du mystère, et c'était loin d'être aussi agréable qu'il l'avait imaginé.

Ils restèrent un quart d'heure immobiles et silencieux, laissant la chaleur sourdre de leurs corps. La végétation les emballait tel un drap humide, rendant toute visibilité impossible au-delà de deux mètres. Feuillage, ramures, lianes s'entrelaçaient, tricotant un filet naturel qu'il fallait déchirer à mains nues pour s'ouvrir un passage. Les paumes et les doigts de Marion étaient striés d'une infinité de minuscules entailles.

« Il aurait fallu un coupe-coupe, se dit-elle, comme dans les aventures de Bob Morane. » Et elle étouffa un rire nerveux.

Cela aussi, elle aurait dû y penser. Finalement, Sacha eût fait un meilleur organisateur. S'inspirant de ses chères lectures, il aurait emporté assez de matériel pour remonter aux sources du Nil.

Pour couronner le tout, elle ne pouvait se défaire de la conviction d'être observée, comme si quelqu'un les avait pris en filature et se déplaçait sans bruit dans leur sillage.

« Bon, assez lambiné, déclara Denis. On repart. »

Ils reprirent leur ascension maladroite, s'emberlificotant dans les lianes, dérapant et glissant sur le ventre. Paquetage et mallette se révélaient des objets encombrants et inutiles qui conspiraient à leur faire perdre l'équilibre. La chaleur moite n'arrangeait rien. Et, soudain, la barrière fut là, devant eux, se dressant tel un monument antique. C'était une palissade constituée de troncs taillés en pointe dont le faite culminait à trois mètres. Lierre et ronces l'enveloppaient d'un manteau épaissi au fil des années, si bien qu'on distinguait à peine le rempart originel. Comme si ces défenses naturelles n'étaient pas suffisantes, on avait rajouté une clôture de barbelés. Ça et là, de vieux panneaux rouillés datant de la dernière guerre affichaient l'inscription ACHTUNG MINEN ! que surmontait l'inévitable tête de mort.

« C'est du flan, haleta Denis. Un truc pour éloigner les touristes. Il n'y aucune mine. Maintenant, il faut trouver le moyen de passer de l'autre côté. Il existe un passage secret, mais le maire m'a juré qu'il ignorait où. »

Dans l'espoir de dénicher une brèche, ils longèrent le rempart qui faisait le tour de la montagne. L'obstacle était rébarbatif à souhait et, plus elle l'observait, plus Marion sentait s'évanouir son envie de savoir ce qui se cachait au-delà de la palissade millénaire.

Elle fut sur le point de crier : « Laissons tomber ! J'ai un mauvais pressentiment. Arrêtons ces conneries. »

Mais Denis s'obstinait. Armé d'un bâton, il fourrageait dans les ronces à la recherche d'une hypothétique ouverture dissimulée. Cette agitation dérangeait les couleuvres qui se dressaient en sifflant.

Épuisés, ils durent se résoudre à improviser un bivouac, le temps de recouvrer leurs forces. Le jeune homme tira de son sac des tranches de saucisson et des abricots secs qu'ils grignotèrent, assis sur un tronc abattu. Des escadrons de fourmis ailées bourdonnaient dans l'air, excitées par l'approche de l'orage ; Marion agita les mains pour les éloigner.

« J'ai un grappin et une corde à nœuds, lâcha enfin le jeune homme. On va escalader cette saloperie. Tu n'es pas obligée de me suivre. »

Marion ne répondit pas. Une pensée dérangeante venait de lui traverser l'esprit : *Et s'il m'utilisait comme bouclier ?*

« Il tenait à ce que je l'accompagne parce que je suis une Mary-Morgane, se dit-elle. Tant qu'il sera en ma compagnie, on le considérera comme une proie qui me revient de droit. Les druides ne lui feront pas de mal parce qu'ils estiment que c'est à moi, et à moi seule, de le tuer. En marchant à mes côtés, il devient intouchable. C'est vachement malin ! »

Elle serra les poings. La permission accordée par le maire n'était qu'un bluff ! Denis l'avait roulée. Comme elle avait été sotte ! Jamais le cabinet noir n'aurait accordé une telle autorisation à un étranger.

Elle baissa les yeux vers le sol, dans l'espoir que l'expression de son visage ne la trahirait pas.

La lumière continuait de faiblir. On se serait cru au crépuscule. Dans le même temps, le vent forcissait. Son fracas dans les branches rendrait bientôt toute conversation impossible.

« C'est le fameux orage annoncé par Grand-mère ! comprit enfin Marion. Mon Dieu ! Et je suis dehors au lieu d'être calfeutrée à la maison... »

Pour la première fois de la journée, elle eut peur. Elle savait que la tempête viendrait de l'océan. Aucun obstacle ne l'ayant ralentie, elle frapperait le *krec'h* avec la force d'une salve d'artillerie pilonnant à tir tendu une position ennemie.

« En breton, lança Denis tout à trac, *menez* signifie montagne et *maël*, prince. Le Nezmaël, c'est en quelque sorte : la montagne du prince. Je suppose que cela fait allusion aux ancêtres d'Artus dont le bivouac originel avait été établi ici. »

Il pérorait d'une voix blanche, les narines pincées par l'angoisse.

« Si vous voulez sauter la barrière, fit Marion, il faudrait le faire avant que le vent forcisse. »

Elle savait qu'à partir de 11 Beaufort, on ne pouvait pas lutter contre les rafales qui vous plaquaient au sol.

« Tu as raison, admit le jeune homme. Derrière la palissade, on sera protégés de la bourrasque. »

Ouvrant le havresac, il en sortit une corde munie d'un petit grappin. Il parvint à accrocher le faîte du rempart à la deuxième tentative.

« Passe la première, ordonna-t-il à Marion. Comme ça, si tu tombes, je te rattraperai. »

L'adolescente n'eut d'autre choix que d'empoigner la corde à nœuds. À force de vouloir en remonter à Sacha, elle était devenue habile à ce jeu, aussi atteignit-elle le sommet sans trop de difficultés. Alors qu'elle jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, elle surprit Denis agenouillé près de la boîte de peinture. Bousculant les tubes de couleur, il souleva un double-fond d'où il sortit un pistolet automatique. Marion connaissait cette arme qui avait beaucoup circulé dans les années de l'après-guerre. Il s'agissait d'un colt .45 *Military Model*. Un pistolet de GI. Le père de Sacha en possédait un, récupéré sur un soldat tué lors du débarquement, et qu'il conservait religieusement en prévision du prochain conflit « contre les popofs ».

Denis glissa l'arme dans sa ceinture, dans le creux de ses reins, sous sa chemise.

Abandonnant le reste de l'équipement dans les hautes herbes, il empoigna la corde.

Marion se décida enfin à explorer du regard le paysage qui s'étendait de ce côté de la palissade.

D'emblée, elle repéra la cicatrice que les allées et venues de la bête avaient ouvertes dans la végétation au fil des siècles. Une ravine rectiligne qui filait jusqu'au pied de la palissade et disparaissait, une fois celle-ci franchie, sous le tapis végétal couvrant la pente.

Elle frissonna, alarmée de voir ainsi concrétisées ses peurs les plus secrètes.

« Saute ! lui ordonna Denis d'un ton autoritaire. Saute ! bon sang ! »

Marion secoua négativement la tête, c'était bien trop haut ! Les bras tendus, elle agrippa la branche d'un arbre tout proche dont elle utilisa le tronc flexible pour redescendre au niveau du sol.

Ça y était. Elle avait posé le pied en territoire interdit. Denis atterrit derrière elle. Il respirait vite et sentait fort. Ils échangèrent un regard inquiet, sachant l'un et l'autre qu'ils n'avaient pas le droit de violer ce sanctuaire. On n'y voyait plus grand-chose. Le tonnerre roulait dans le lointain. La pluie serait bientôt là, préludant à la tempête.

Marion désigna la cicatrice fendant la terre.

« C'est par là, murmura-t-elle. Logiquement, la bête doit se trouver au bout de ce sillon puisque c'est elle qui l'a labouré. Je suppose que les druides redressent la barrière après chacun de ses passages. »

Denis resta silencieux, aux aguets. Il ne semblait plus porter le moindre intérêt à la dimension historique de l'expédition.

« Bon, souffla-t-il. On y va. Essayons de progresser à l'abri des buissons. »

Dès qu'ils avancèrent à découvert, le vent les frappa dans le dos avec violence, arrachant presque leurs vêtements. Marion dut cramponner sa chemisette d'une main pour qu'elle ne lui passe pas par-dessus la tête. Ils n'échappèrent à ces gifles monstrueuses qu'une fois recroquevillés derrière les arbres.

Tout à coup, les bribes d'une psalmodie leur parvinrent au travers des bourrasques. C'était incompréhensible et âpre.

« Du gaélique, diagnostiqua Denis. Les druides. Ils se sont rassemblés en prévision du réveil de la bête. Il ne faut surtout pas qu'ils nous repèrent. »

Marion sentit ses jambes devenir molles. Pendant une minute, elle demeura paralysée. Elle ne se décida à bouger que lorsqu'elle comprit que Denis n'hésiterait pas à l'abandonner sur place.

Par chance, le fracas de la tempête dissimulait les craquements que soulevait leur reptation malhabile. Au travers du feuillage, l'adolescente distingua des torches fichées en terre,

dont les flammes luttaienent contre les rafales avec des claquements de voilure malmenée. Six personnages encagoulés se tenaient là, psalmodiant des incantations en brandissant des serpes. Grotesques et effrayants, comme échappés d'une bande dessinée. Marion sursauta en apercevant les cages d'osier entassées sur le passage de la bête. Elle en dénombra une douzaine. Chacune contenait un prisonnier nu et garrotté, homme, femme ou enfant. Elle supposa qu'il s'agissait des réfractaires ayant tenté de fuir Bregannog, et qui avaient eu la malchance d'être capturés avant d'avoir pu sortir de la commune. Ils s'agitaient en se lamentant, mais les cages, solidement tressées, supportaient sans mal leurs gesticulations.

Tout à coup, Marion écarquilla les yeux en reconnaissant Sacha ! *On l'avait pris lui aussi !* Livide, il sanglotait en appelant à l'aide.

Ainsi, les hommes du cabinet noir étaient venus l'enlever dès que Marion avait eu le dos tourné.

Cédant à un réflexe, elle voulut courir vers lui ; une masse s'abattit sur elle, la plaquant au sol. Comme il ne s'agissait pas de Denis, elle se crut découverte.

« Ne bouge pas ! Ne dis rien ! souffla la voix de Marie-Claude contre sa tempe. Tu ne peux pas l'aider. »

L'adolescente tenta de se dégager mais sa mère lui saisit le poignet pour l'entraîner à l'écart.

« Je savais que je te trouverais ici, cracha-t-elle lorsqu'elles furent hors de vue. Je me doutais bien que tu allais faire une connerie. Viens, il faut redescendre. S'ils nous voient, ils nous enfermeront avec les autres. C'est le grand soir... La bête va sortir dès que la tempête aura éclaté. On va se cacher dans un trou et attendre que ça soit fini.

— Non ! protesta Marion, on ne peut pas abandonner Sacha.

— Et qu'est-ce que tu veux faire, petite conne ? siffla Marie-Claude en empoignant sa fille par les épaules.

— Denis..., hoqueta celle-ci. Denis... il a un pistolet... Il pourrait tenir les druides en respect et... »

Elle tourna la tête, cherchant à localiser le jeune homme, mais ce dernier poursuivait sa route vers le sommet.

« Un historien, ricana Marie-Claude les paupières étrécies. Un historien avec un pistolet... Tiens donc.

— C'est sans doute pour se protéger de la bête, gémit Marion.

— La bête ? Tu parles ! Je crois plutôt qu'il a autre chose en tête. »

Une expression sournoise avait soudain envahi le visage de la jeune femme qui semblait avoir oublié la proximité du danger.

« Viens, ordonna-t-elle. On lui file le train. Je veux savoir ce qu'il est réellement venu chercher.

— Mais Sacha...

— Sans le pistolet, on ne peut rien faire. Tu veux qu'ils nous décapitent à coups de serpe ? Il faut d'abord récupérer l'arme. »

Marion dut se résoudre à suivre sa mère qui s'était élancée sur les traces de Denis. Avant de s'enfoncer dans les buissons, elle regarda une dernière fois la clairière, là où les cages empilées grinçaient sous les rafales. Elle imagina la bête se ruant sur cette offrande, déchiquetant l'osier à belles dents pour s'emparer des victimes. Non... c'était absurde, la bête n'existait pas. C'était une légende, rien de plus. Mais il y avait les druides... Ils n'hésiteraient pas à embraser les cages.

Craignant de se retrouver seule, elle se dépêcha de rejoindre Marie-Claude. Depuis un moment, des éclairs lumineux déchiraient le ciel ; le tonnerre explosa à la verticale de la colline avec la puissance d'une bombe. Marion ne put retenir un hurlement qui se perdit dans le vacarme. La seconde d'après, la pluie mitrilla la végétation, brisant les nervures des feuilles, fracassant les tiges. La fillette eut l'impression de recevoir des pelletées de gravier sur les omoplates. Le temps de compter jusqu'à dix, ses vêtements étaient à tordre. Aveuglée, elle chercha la main de sa mère. Marie-Claude se tenait le dos contre un tronc, les yeux tournés vers l'océan.

« Ça y est, haleta-t-elle. La mer est blanche... C'est la nuit de la bête. Elle va sortir. »

Marion, la main en visière, tourna son regard vers le large. L'écume recouvrait les vagues qui, soudain, semblaient de lait. L'averse était si serrée qu'on finissait par redouter de se noyer, là, debout sur la terre ferme.

Marie-Claude suffoquait. Sa robe trempée collait à sa peau. Elle accomplit un effort manifeste pour se ressaisir.

« Viens, balbutia-t-elle, mieux vaut continuer à monter. Là-haut, il y a des dolmens, on s'abritera dessous.

— Des dolmens ?

— Oui, Artus en parlait souvent... Un ancien sanctuaire. On y sera au sec. Il ne faut pas rester sur les pentes. Les coulées de boue vont tout emporter, même les arbres, on risque d'être écrasées. »

Courbées, elles reprirent l'ascension. Des pensées incohérentes s'entrechoquaient dans la tête de Marion. L'image de Sacha emprisonné dans sa cage d'osier la poursuivait. Elle ne cessait de le voir, nu, grassouillet, les cordes s'enfonçant dans les bourrelets de son ventre... et puis, son expression de terreur, son visage redevenu celui d'un petit garçon, les larmes et la morve lui souillant la bouche. « C'est ma faute, se répétait-elle. C'est ma faute. »

La pluie les cingla avec tant de violence qu'elles durent se recroqueviller sous un arbre, la chair meurtrie, glacée. Elles avaient l'impression d'aller nues à travers la tourmente. La température avait chuté et elles claquaient des dents. Marion sentit que le sol se délitait sous ses doigts. Des ruisseaux se formaient, dévalant la pente en cataractes boueuses. Ça et là, des branches s'abattaient, arrachées des troncs par le vent fou qui menait sa sarabande autour du *krech*.

Marie-Claude se releva, les pommettes griffées par les brindilles, la robe à moitié déchirée. Elle avançait au hasard, n'y voyant plus rien.

À plusieurs reprises, elle se tordit la cheville et tomba. La terre devenait de plus en plus molle. Marion comprit que, dans peu de temps, elles commenceraient à glisser vers le bas, emportées par la coulée boueuse.

Enfin les arbres s'espacèrent, et l'adolescente distingua le sommet, un cône dénudé qu'entourait un champ de mégalithes. Il y avait là une dizaine de dolmens, certains démantelés par les glissements de terrain ; toutefois, le cœur de la nécropole demeurait intact.

« Il faut grimper là-haut, balbutia Marie-Claude. Sous le plus grand... Il ne bougera pas. »

Elles durent escalader le pêle-mêle des rocs granitiques qui leur écorchaient paumes et genoux. Au sommet de l'éboulis trônait un dolmen étonnamment large, dont la pierre horizontale aurait pu servir de toit à une maison. La mousse le recouvrait d'un pelage épais d'ours des montagnes. La mère et la fille se glissèrent sous la dalle en grelottant. Au même instant, Denis émergea d'un trou, le pistolet à la main, l'air hagard. « Bon sang, haleta-t-il, j'ai cru que c'étaient les druides. – Qu'est-ce que vous foutez là ? aboya Marie-Claude. Qu'est-ce qu'il y a dans ce trou ? » Denis ne répondit pas, l'air sonné. « Écartez-vous ! ordonna la jeune femme. Et baissez ce flingue, vous n'êtes pas dans un western. »

Marion vit qu'une lueur brillait au fond de la cavité, émise par la lampe électrique oubliée en bas.

Denis hésitait. Marie-Claude le bouscula. La robe troussée jusqu'au ventre, elle se laissa couler dans le boyau. Marion s'empessa de l'imiter. Alors que ses pieds prenaient rudement contact avec le sol, elle entendit sa mère gronder : « Je le savais ! »

Elles se trouvaient à l'intérieur d'une caverne où un monceau d'objets dévorés par la rouille achevaient de tomber en poussière. Il y avait des casques, des épées, des boucliers... Un fatras guerrier d'un autre âge que les siècles avaient changé en une dentelle rougie aussi fragile que le papier d'une cigarette. Mais le plus insolite, c'étaient encore les dix caissons métalliques entassés au milieu du bric-à-brac médiéval. Des caissons cabossés, dont certains, entrouverts, laissaient filtrer la luisance de l'or.

« Le trésor de Leroi-Najac... », murmura Marie-Claude. Et, se tournant vers Denis qui les avait suivies, elle lança :

« C'est ça que vous cherchiez, n'est-ce pas ? La bête n'était qu'un prétexte. Comment saviez-vous qu'ils étaient là ?

— Je ne le savais pas, soupira le jeune homme. Je m'en suis douté quand je vous ai vues ressortir bredouilles du château. J'ai compris que le cabinet noir avait fait main basse sur le butin, et qu'il ne pouvait l'avoir caché qu'ici... »

Marie-Claude grimaça.

« C'est vous..., hoqueta-t-elle. Alors c'est vous qui nous avez expédiés dans le fossé, sur la route... L'accident. C'était vous. Vous vouliez nous éliminer avant que nous récupérions les caisses.

— C'est vrai, admit Denis. J'avais peur de Shimus. Je ne voulais pas courir le risque de l'affronter. Je savais que vous aviez trouvé le souterrain menant aux caves. Le temps pressait. Mon idée, c'était de les vider pendant votre absence. Je n'avais pas l'intention de vous tuer. J'espérais seulement vous mettre hors d'état pendant un moment. »

« Alors c'est lui qui venait, la nuit, fouiller le bureau d'Artus... », songea Marion.

Le jeune homme eut un geste d'agacement.

« Bon, ça suffit, grogna-t-il. On n'est pas dans un roman d'Agatha Christie. Je ne vais pas vous exposer la machination dans le détail. Je veux juste les lingots. Si vous me laissez les emporter sans rien tenter, je ne vous ferai aucun mal.

— Pauvre crétin ! rugit Marie-Claude. Et comment comptez-vous les descendre ? Il y a la tempête et il y a les druides ! Avez-vous une idée du poids de ces caisses ?

— Le plan, siffla Denis, c'est d'attendre ici la fin du déluge. Le glissement de terrain va emporter les druides, ou les contraindre à ficher le camp. La palissade sera balayée, la montagne nettoyée. Dès demain, quelqu'un viendra me rejoindre, au volant d'une Jeep tout-terrain. Nous chargerons les caisses et vous n'entendrez plus parler de nous. Conduisez-vous intelligemment et tout cela ne sera plus bientôt qu'un mauvais souvenir. J'irai même jusqu'à vous abandonner un lingot, comme prix de consolation.

— Pauvre con suffisant ! gronda Marie-Claude. Parce que vous croyez que les druides ignorent notre présence ? Ils nous ont repérés depuis longtemps. Je suis certaine qu'en ce moment même, ils encerclent le dolmen. Nous avons profané leur sanctuaire, ils ne nous laisseront pas nous en tirer vivants.

— Je suis armé ! rétorqua le jeune homme.

— Votre pistolet est plein de boue, ricana Marie-Claude, votre chargeur a pris l'eau. Vous n'avez aucune garantie qu'il

fonctionnera le moment venu. Êtes-vous seulement bon tireur ? »

Denis parut mal à l'aise. Instinctivement, il regarda par-dessus son épaule, en direction de l'entrée de la caverne.

« S'ils parviennent jusqu'ici, ajouta la jeune femme, ils nous enfumeront pour nous forcer à sortir. Ensuite, ça leur sera facile de nous décapiter à coups de serpe, l'un après l'autre, au fur et à mesure que nous passerons la tête hors du trou.

— Alors mieux vaudrait ne pas s'attarder. Dehors, on aura au moins la possibilité de les voir venir.

— D'accord, pour le moment la tempête est notre meilleure alliée. Elle peut les dissuader de se lancer à notre poursuite. »

Un à un, ils se hissèrent hors de la caverne. Le dolmen les protégeait de la pluie mais pas du vent. Ils furent réduits à se recroqueviller derrière un bloc de granit. La visibilité n'excédait pas dix mètres. Si on les attaquait, ils ne verraient surgir leurs assaillants qu'au dernier moment.

« Qui êtes-vous réellement ? demanda Marie-Claude qui frictionnait sa fille pour la réchauffer.

— Bon sang ! maugréa Denis, vous avez envie de jouer les Hercule Poirot ? J'ai toujours eu horreur de ces bouquins où le détective utilise les vingt dernières pages pour donner au lecteur le mode d'emploi du roman.

— Vous étiez en relation avec mon père ?

— Oui. C'est la vérité. Je correspondais avec lui, j'effectuais des recherches, je copiais des manuscrits.

— Mais que cherchait-il ?

— Il était en train de démasquer les membres du cabinet noir. Il les avait tous identifiés sauf un, le chef. C'étaient des gens très quelconques, en fait, mais qui se donnaient une illusion de pouvoir en jouant les prêtres clandestins. Terrifier la population les vengeait de leur médiocrité. Votre père connaissait aussi l'existence du trésor de guerre de Leroi-Najac, mais il ignorait que les « druides » l'avaient déplacé après avoir assassiné toute la famille. Il croyait les lingots toujours enfouis dans les caves du château.

— Mais pourquoi avoir tué ces gens ?

— Je ne sais pas. Peut-être les druides ont-ils imaginé d'offrir l'or à la bête pour la faire tenir tranquille ? Ce sont des détraqués, obsédés par les anciens cultes.

— Combien sont-ils ?

— Pas beaucoup, une dizaine à peine, et certains d'entre eux sont déjà trop âgés pour représenter une réelle menace, mais c'est suffisant pour tenir en main un bourg comme Bregannog... Quoi qu'il en soit, votre père était sur le point de les démasquer, et ils sont intervenus pour l'en empêcher. J'ai eu peur, je l'avoue. J'ai demandé ma mutation pour l'outre-mer. Je pensais qu'ils allaient remonter la piste et me faire subir le même sort. Les années ont passé...

— Mais vous n'avez jamais cessé de penser aux lingots ! »

Denis haussa les épaules. Il grelottait comme les deux femmes, mais scrutait la lisière de la forêt, au-delà des blocs de granit épars. Il avait tiré le pistolet de sa ceinture et le nettoyait nerveusement avec un pan de sa chemise. À sa façon de procéder, on devinait qu'il n'avait guère l'habitude des armes.

« Je suis revenu en France parce que j'étais malade, reprit-il. Les fièvres, la malaria, la dysenterie. Je ne supportais plus les colonies. L'anisette, le couscous... J'ai été mis en disponibilité. Une existence minable dans une piaule au Quartier latin. J'en avais assez de la misère. C'est comme ça que les mauvaises pensées m'ont visité. Bregannog, le butin de guerre des Leroi-Najac. J'ai enquêté. J'ai fini par apprendre que vous viviez à Paris, que vous étiez devenue un best-seller de la littérature enfantine. En me faisant passer pour un journaliste, j'ai même obtenu votre adresse. Je suis allé à Passy. J'ai fait le poireau au bas de chez vous sans oser monter. Mon idée, c'était de vous proposer une association... J'ai commencé à vous suivre. J'ai vu que vous fréquentiez des personnalités en vue, des vedettes. Eddie Constantine, Dany Robin... Je n'étais pas de taille. J'aurais eu l'air d'un représentant en aspirateurs demandant l'aumône. Vous étiez tellement... *brillante*. Et ces gens, vos amis, vos amants... si arrogants, si beaux. Des célébrités. En vérité, j'en savais beaucoup plus qu'eux sur vous, sur votre vraie personnalité. Artus m'avait tout révélé. Les Mary-Morgane, la

« cotisation »... J'ai bien failli tout laisser tomber, c'est alors que quelqu'un est venu à mon secours. »

Il s'interrompit, alerté par une ombre mouvante à l'orée du bois. D'un mouvement maladroit, il leva le pistolet, mettant en joue le fantôme qu'il croyait avoir repéré.

« Fichez le camp ! hurla-t-il. Je vous préviens que je suis armé et que je n'hésiterai pas à tirer.

— Taisez-vous ! siffla Marie-Claude. C'est justement ce qu'on dit quand on sait qu'on n'aura pas le cran de le faire ! »

Marion n'en pouvait plus de claquer des dents. Elle se sentait acculée, encerclée par une meute invisible. Devant, c'était la forêt malmenée par la tempête ; dans son dos, le cône glaiseux du sommet, une espèce de pyramidion amolli par les ruissellements et qui semblait sur le point de se liquéfier comme une motte de beurre au soleil. Elle pensait à Sacha. Elle aurait tellement souhaité lui venir en aide. Un éclat de lumière entre les arbres la fit frissonner. Elle comprit que les éclairs se reflétaient sur les serpes des druides, trahissant leur approche. Ils étaient là, manœuvrant sous le couvert pour encercler les mégalithes.

« Maman ! fit-elle.

— Je sais, coupa Marie-Claude. J'ai vu. »

Et se tournant vers Denis, elle ajouta :

« Nous avons violé leur sanctuaire, ils vont nous le faire payer. Bon sang ! Abattez le premier qui s'avancera à découvert, ça fera réfléchir les autres.

— Taisez-vous ! glapit Denis d'une voix trop aiguë, je maîtrise la situation. »

Mais l'affolement le gagnait.

« Les druides n'étaient pas des sacrificateurs, bredouilla-t-il. Pas même des prêtres ; on devrait plutôt les comparer à des philosophes. Des sages. Une sorte de conseil des anciens... Les Romains, qui les redoutaient, les ont calomniés en répandant ces mensonges.

— Vous êtes en train de perdre la boule, intervint Marie-Claude. Je ne vous demande pas un cours d'histoire celtique ! Druides ou pas, ces cinglés vont nous décapiter ! Alors utilisez cette arme ou confiez-la-moi ! »

Elle ne put en dire davantage car l'ouragan se déchaîna, couchant les arbres. Marion vit les racines émerger du sol boueux et les troncs s'abattre dans un geyser d'éclaboussures. La seconde d'après, trembles et bouleaux glissaient sur la pente, forant leur chemin dans la végétation avec la puissance d'une torpille. Malheur à celui qui aurait la mauvaise idée de couper leur trajectoire !

Marion songea aux campeurs du hameau des absents. Qu'étaient-ils devenus ? Probablement avaient-ils cherché refuge dans la maison du courrier. Elle les imagina, rassemblés autour de la table de ping-pong, grelottants et trempés, guettant par les fenêtres l'arrivée des secours.

Au-delà du cercle de mégalithes, le tumulte prenait des dimensions d'apocalypse. C'était aussi bien, estima l'adolescente. La mitraille liquide dissuaderait peut-être les druides de monter à l'assaut.

« *Qui ?* demanda enfin Marie-Claude.

— *Quoi ?* grommela Denis.

— Vous avez dit tout à l'heure que quelqu'un vous a aidé. *Qui ?*

— Une de vos proches, fit le jeune homme. Elle m'avait repéré au cours de mes longues stations sur le trottoir en bas de chez vous. Un jour elle m'a abordé... Le reste s'est fait très simplement.

— *Qui ?*

— Yumiko. »

Blottie contre sa mère, Marion la sentit se cabrer.

« Vous ne vous en doutiez pas ? s'étonna Denis. Elle vous déteste.

— Mais je l'ai rendue riche ! balbutia la jeune femme, éperdue. Merde ! Elle me pique les trois quarts de mes droits d'auteur sans même les déclarer au fisc !

— Justement, elle ne vous pardonne pas de l'avoir entraînée dans cet engrenage. Vous l'avez piégée. Elle estime gâcher son talent en écrivant ces idioties. Elle voudrait s'en libérer... mais elle a pris goût à l'argent. Alors...

— Alors le trésor ! compléta Marie-Claude d'un ton acerbe.

— Oui. Bon, ça suffit maintenant, aboya l'homme. Vous savez ce que vous vouliez savoir, laissez-moi tranquille. »

Tout était dit. Marie-Claude s'adossa au pilier granitique, assommée par la révélation. L'espace de cinq minutes, elle parut avoir perdu tout contact avec la réalité. Comme Marion s'apprêtait à la secouer, Denis laissa échapper un cri étranglé : « Les voilà ! »

En dépit de la tempête, trois silhouettes encagoulées avaient quitté l'abri de la forêt et convergeaient vers le dolmen. Dans leurs robes trempées, ils avaient l'apparence de noyés enveloppés d'un drap. Ils s'avançaient à pas lents, faucille au poing. Denis se dressa, l'arme brandie, et enfonça frénétiquement la détente. Les deux premières balles se perdirent dans la végétation ; à la troisième tentative, l'automatique souillé s'enraya. « On est fichus ! » pensa Marion avec un mouvement de recul. Marie-Claude, émergeant de sa stupeur, se pencha pour ramasser un éclat de granit qu'elle tint levé à hauteur de poitrine.

Denis, bredouillant des injures, essayait tant bien que mal d'éjecter le chargeur du pistolet et de faire coulisser la culasse. Le gros colt .45 lui échappa des mains et tomba dans la boue. Les druides, indifférents aux rafales, se rapprochaient toujours.

Alors Marion, cédant à la panique, tourna le dos au dolmen pour courir vers le sommet. Tandis qu'elle titubait entre les rochers, elle vit le cône de glaise couronnant la montagne se mettre à trembler tel un pain de gélatine. Elle crut d'abord à une illusion, mais la pointe du *krec'h* était réellement en train de se liquéfier sous l'effet du ruissellement. Ses formes s'amollissaient, le cône devenait motte...

« Cours ! hurla Marie-Claude dans son dos. Cours ! »

La fillette s'immobilisa entre les blocs, les yeux écarquillés, car un visage venait de se dessiner dans l'épaisseur de la glaise. Non... pas un visage, plutôt un mufle, une gueule d'épouvante. C'était inhumain et aussi haut qu'un arbre. Ça sortait de terre, ça se dégageait de la gangue de tourbe où on l'avait emmuré des années auparavant.

Marion poussa un cri de terreur. Elle venait de comprendre qu'elle était en train d'assister au réveil de la bête. Le déluge, en

ramollissant la paroi au sein de laquelle le monstre était emprisonné, avait ouvert la porte de la geôle. La bête allait sortir...

La tête reptilienne creva les dernières épaisseurs de glaise, le cou suivit, interminable, écailleux... Les crocs énormes hérissant les mâchoires béantes cherchaient déjà une proie à broyer.

La pyramide de boue trônant au sommet du mont parut exploser, une masse musculeuse en jaillit, se propulsant avec une incroyable rapidité. Marion se cacha la tête dans les mains et se recroquevilla derrière un rocher. Elle vit la bête se ruer en avant, frôler le dolmen et s'enfoncer dans la forêt. Les arbres ployaient ou se brisaient sur son passage. En moins de trente secondes, elle avait disparu au cœur de la végétation, ouvrant sur la pente un sillon que les ruissellements emplirent comme l'eût fait un torrent.

Marion se ramassa sur elle-même en sanglotant. Elle aurait voulu devenir insecte pour se cacher sous les pierres. La gueule épouvantable du monstre dansait sous ses paupières. Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais l'oublier. Quand sa mère voulut l'aider à se relever, elle se débattit en hurlant. Marie-Claude dut la gifler. La fillette se ressaisit. Elle réalisa que la tempête s'éloignait, poursuivant sa course à l'intérieur du pays. Le vent avait cessé de hurler, il ne pleuvait plus. Un silence écrasant succédait au fracas des dernières heures.

« Tu l'as vu..., hoqueta-t-elle en se cramponnant à sa mère. Tu l'as vu...

— Calme-toi, murmura Marie-Claude. C'est fini. »

Brisée, la fillette se laissa entraîner. Le monstre, une fois sorti de sa cachette, avait creusé une tranchée dans la boue. Se ruant vers la forêt, il avait écrasé les trois druides dont les corps gisaient dans la gadoue, à demi enterrés.

Hébété, Denis se tenait juché sur le dolmen. Il répétait : « J'aurais dû y penser... Bon sang ! j'aurais dû y penser... »

Marie-Claude contourna les cadavres.

« Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiéta Marion.

— On descend, expliqua la jeune femme. Il est peut-être encore possible de secourir quelqu'un. Mais la bête ?

— Ne sois pas idiote. Elle ne nous fera rien. Tu n’as pas compris ? »

Puis, se tournant vers Denis, elle lança :

« Vous restez là, bien sûr ? »

— Oui, confirma le jeune homme. J’attends Yumiko avec la Jeep. C’était prévu comme ça. Ne tentez rien pour nous en empêcher. Yumiko sait se montrer beaucoup plus méchante que moi. Vous avez perdu la partie, soyez bonne joueuse. Pensez à votre gosse. »

Marie-Claude haussa les épaules et, saisissant sa fille par la main, marcha vers la saignée ouverte par le monstre dans la muraille végétale.

La chose, au fond du jardin

Marion se laissa guider, la tête vide, avec l'impression de vivre un rêve éveillé. Elle n'était plus très sûre de ce qu'elle avait cru voir un instant plus tôt. Pourtant, la forêt massacrée était là pour témoigner qu'elle n'avait pas été victime d'une hallucination. Le galop de la bête avait ouvert une véritable route dans la végétation, déracinant arbres et buissons. À la suite de sa mère, la fillette entreprit de descendre prudemment la pente en se cramponnant à tout ce qui dépassait encore du sol. La plupart des arbustes gisaient, racines en l'air, tels des insectes morts. La terre, liquéfiée, ne leur avait pas permis d'opposer la moindre résistance à la poussée du monstre, et ils n'avaient su que se coucher sous son poitrail au fur et à mesure de sa progression vers la palissade.

« Ne regarde pas, ordonna Marie-Claude lorsqu'elles arrivèrent en vue de l'ancien rempart. Ça ne sera pas beau.

— Sacha..., bredouilla Marion. Sacha est peut-être encore vivant. Il faut le chercher. »

La palissade avait explosé sous le coup de boutoir porté par la bête. Des malheureux offerts en sacrifice, il ne restait plus qu'un amas de corps fracassés, parfois transpercés par l'armature d'osier des cages. La boue recouvrait tout. Marie-Claude se déplaçait de cadavre en cadavre pour nettoyer les visages d'un revers de la main.

Chaque fois que sa fille tentait de s'approcher, elle la rabrouait.

« Les salauds, marmonnait-elle, ils avaient parfaitement combiné leur coup en empilant les cages sur la trajectoire du dragon. C'était imparable. Un bulldozer n'aurait pas mieux fait. »

Elle finit par identifier Sacha. Le petit garçon était inconscient et souffrait de fractures multiples. Il respirait à

peine. Quand Marion voulut le prendre dans ses bras, Marie-Claude s'interposa :

« Ne le touche pas. Il est en morceaux. On risque de le tuer. On ne peut que prévenir les secours.

— Il sera mort avant leur arrivée ! sanglota Marion.

— Je sais, soupira sa mère. Il faudrait une voiture.

— Il y a la tienne !

— Non, pas avec cette boue. Seul un engin spécial serait capable d'affronter cette gadoue sans s'enliser... Une Jeep, par exemple. Une Jeep comme celle de Yumiko.

— Tu crois que...

— On peut toujours essayer. Cette salope nous doit bien ça. »

Désespérée, Marion dut se résoudre à abandonner Sacha et à reprendre la route. En atteignant le hameau des absents, elle poussa un cri de terreur et esquissa un mouvement de fuite. Marie-Claude la retint.

« Arrête ! ordonna-t-elle. Les enfantillages, ça suffit. Ouvre les yeux. »

La bête était là, enfoncée à mi-corps dans la maison du courrier dont elle avait provoqué l'effondrement. Son cou reptilien dominait les masures avec arrogance. Sa gueule béante ricanait sur une double rangée de crocs.

« Regarde ! aboya Marie-Claude. Regarde vraiment ! »

Alors la fillette prit conscience que le monstre était... *en bois*.

Un bois pétrifié, fossilisé par les siècles, et devenu plus solide que la pierre. Ce n'était pas vivant... c'était... une espèce de statue !

« C'est un drakkar, murmura Marie-Claude. La figure de proue d'un navire viking¹⁶. Un totem chargé de protéger l'équipage et d'effrayer les ennemis. »

Marion s'avança de trois pas, n'en croyant pas ses yeux. Ce qu'elle avait pris pour un monstre était en réalité la figure tutélaire d'un bateau. Après avoir dévalé la pente et enfoncé de nombreux obstacles, cette moitié de navire avait fini sa course

16 Le terme drakkar (dragon) est souvent employé à tort pour désigner le navire (varaig).

en s'encastant dans la maison du courrier dont elle avait pulvérisé la charpente.

« Je crois comprendre comment est née la légende, murmura Marie-Claude. *Bag-annaoc*... le bateau de la peur. C'était tout simplement un navire viking en expédition de pillage, et qui écumait la côte. Celui qui le commandait est mort ici... et, selon la coutume, on l'a enseveli dans son bateau, au sommet d'une colline, afin qu'il puisse voir ses ancêtres. Hélas, comme l'embarcation était trop lourde, on l'a coupée en deux pour n'en hisser que la proue en haut du *krec'h*. *Menez-Maël*... La montagne du prince, voilà l'explication. La montagne du prince viking. Le *krec'h* est devenu son tombeau. Il y reposait couché sous la protection du dragon. Voilà... La légende s'est greffée là-dessus.

— Mais comment ? gémit Marion.

— C'est pourtant simple, tu viens d'en être témoin. Quand une grosse tempête s'acharne sur le mont, la glaise se liquéfie, le tombeau s'entrouvre et la proue glisse le long de la pente. Tu imagines ce qu'on a éprouvé, au Moyen Âge, en voyant cette tête de dragon filer à travers la forêt pour s'abattre sur le hameau ? Il n'en fallait pas davantage pour accréditer l'histoire de la bête affamée exigeant d'être nourrie.

— Mais une fois en bas, comment remontait-elle ?

— Je suppose qu'une fois la tempête finie, la population du hameau ramenait la figure de proue au sommet du mont pour l'ensevelir. La tradition s'est perpétuée au fil des siècles. Elle a probablement eu ses prêtres, ses gardiens... »

Elle se tut et s'approcha des ruines. Ce qu'elle vit la fit grimacer et, levant une main péremptoire, elle signifia à sa fille de reculer.

« Ils sont tous là-dedans..., balbutia Marion. Les gens du camping... C'est ça ?

— Oui. C'est ce qu'avaient prévu les druides. Voilà pourquoi ils avaient transformé la maison en salle de jeu. Ils savaient que les campeurs y chercheraient refuge dès le début de la tempête. »

Marion ne parvenait pas à détacher son regard de la figure de proue dominant les décombres. Le bois pétrifié avait

désormais la consistance du granit, il avait foré son chemin à travers la maison aussi facilement qu'un coin d'acier dans du sapin. Le dragon était affreux, ricanant ; il semblait s'amuser de la tournure des événements.

Marie-Claude posa la main sur l'épaule de sa fille.

« Secoue-toi, ordonna-t-elle, ce n'est qu'une sculpture. Et qui représente probablement beaucoup plus d'argent que le trésor des Leroi-Najac. »

Comme Marion ne faisait pas mine de bouger, elle l'empoigna.

« Viens, fit-elle. Je ne veux pas être là quand les druides vont revenir nettoyer tout ça. On a déjà eu beaucoup de chance de leur échapper. Sans la bête, nous étions fichues. »

Tournant le dos au hameau des absents, elles gagnèrent la lande. La nuit tombait. Marion avait beaucoup de mal à se persuader que tout s'était déroulé en trois heures à peine. Elle avait le sentiment d'être restée prisonnière du *krec'h* plusieurs jours.

Marie-Claude s'assit sur un rocher, en bordure de la route.

« Qu'est-ce qu'on attend ? geignit la fillette. On devrait prévenir les secours.

— Ils ne viendraient pas, soupira la jeune femme. Je sais comment les choses se passent à Bregannog. La seule façon de sauver Sacha, c'est de l'emmener à l'hôpital, à condition qu'on lui laisse franchir les limites de la commune, bien entendu. »

Elle se redressa soudain car des phares venaient de surgir au bout du chemin. Une grosse Jeep. Yumiko la conduisait. Marie-Claude se planta en travers de la route ; le véhicule ralentit puis s'arrêta. La jeune Japonaise se tenait au volant, impassible.

« D'accord, fit Marie-Claude d'une voix calme, tu as gagné. Denis t'attend là-haut. Je ne te demanderai qu'une faveur. À la hauteur de la palissade, tu trouveras un petit garçon blessé. S'il est encore vivant, peux-tu le prendre avec toi et le déposer dans le premier hôpital que vous rencontrerez ? C'est le moins que tu puisses faire. »

Yumiko hocha la tête.

« S'il est vivant, je le ferai, dit-elle simplement. Maintenant écarte-toi. »

Et elle emballa le moteur, laissant à peine le temps à son interlocutrice de bondir dans le fossé.

« Tu crois qu'elle le fera ? demanda Marion en regardant la Jeep s'élancer à l'assaut du *krec'h*.

— Je l'espère, soupira sa mère. Allez, viens, mieux vaut rentrer avant d'attraper la crève.

Marion ne protesta pas. Elle était épuisée, malheureuse et... vaincue.

« Oui, nous sommes vaincues, se répéta-t-elle tout le long du chemin qui les ramenait à *ti-glas*. Nous avons doublement perdu la guerre. Contre les druides d'abord, contre Denis et Yumiko ensuite. »

Yoëlle les attendait sur le pas de la porte. Elle ne posa aucune question mais, après les avoir dépouillées de leurs vêtements boueux, les fit asseoir dans un *tub* rempli d'eau chaude. Puis elle prépara des grogs brûlants qu'elle leur tendit en disant :

« Estimez-vous heureuses d'avoir été épargnées. À présent vous allez dormir, et à partir de demain je ne veux plus entendre un mot sur cette histoire. Nous ferons comme si rien n'était arrivé. C'est ainsi qu'on règle les problèmes à Bregannog. »

Enivrée par le rhum, Marion s'abattit sur son lit et dormit d'un sommeil peuplé d'images terrifiantes. À plusieurs reprises, elle s'éveilla en appelant sa mère, qui ne vint pas.

Elle rêva de Sacha, du dragon, puis de Sacha encore, et de nouveau du dragon..., enfin la lumière la réveilla, c'était le matin.

Elle passa une robe de chambre et se traîna au rez-de-chaussée. Elle se sentait malade, fiévreuse et sans force. Marie-Claude l'attendait dans la cuisine, les yeux cernés et la peau terreuse. Marion trouva qu'elle avait l'air... *vieille*. Elle contemplait son bol de café sans se décider à le porter à ses lèvres.

« On a des nouvelles ? chuchota la fillette en s'asseyant.

— Non, fit Marie-Claude. D'après les allées et venues que j'ai suivies de ma fenêtre, on s'est beaucoup activé cette nuit. Dix tracteurs ont escaladé le mont. Je pense qu'ils se sont dépêchés

de hisser la figure de proue au sommet du *krec'h* et de l'enterrer. Le tombeau du prince est scellé. Pour le reste, ils vont tout mettre sur le compte d'un glissement de terrain. Les arbres, déracinés par la tempête, ont dévalé la pente et écrasé les campeurs... Ce sera la version officielle. Il se trouvera dix témoins pour la corroborer. D'ici vingt-quatre heures, la palissade sera réparée. Ce sera comme s'il n'était rien arrivé, ou presque. Un regrettable accident comme il s'en produit l'été, lors des grosses tempêtes.

— Il y aura une enquête !

— Oui, mais elle s'enlisera comme toutes les enquêtes à Bregannog. On conclura à l'accident, à la catastrophe naturelle ; l'affaire sera classée. Et je vais te dire quelque chose de plus effrayant encore... D'ici trois mois, nous en viendrons, toi et moi, à douter de ce que nous avons vu.

— Et Denis ?

— Je ne sais pas. J'espère pour Sacha qu'ils ont réussi à filer avec l'or avant que les druides n'investissent le *krec'h* pour y remettre de l'ordre. »

Dans les jours qui suivirent, Marion fut la proie d'une forte fièvre. Elle rêva encore et encore de l'arrivée du grand navire viking sur la plage. Elle voyait la horde des pillards se répandre à travers la campagne, dévaster les villages du bord de mer, enlever les femmes... et puis quelque chose d'imprévu se produisait, le chef était blessé au cours des combats. Selon la règle des gens du Nord, on n'essayait pas de le soigner. Au contraire, on l'isolait, sous une tente, avec une miche de pain et une cruche d'eau. Si les dieux du Walhalla¹⁷ souhaitaient qu'il survive, il guérirait tout seul. C'était la loi. Mais l'état du prince empirait ; bientôt, il rendait le dernier soupir. Comme c'était un héros dans son pays, on décidait de lui faire des funérailles grandioses. On l'enterrerait dans son fidèle bateau, selon la coutume, après avoir sacrifié en son honneur des chevaux, mais aussi ses serviteurs. Afin de le rapprocher du palais des guerriers morts les armes à la main, on portait sa dépouille au

¹⁷ Demeure des guerriers morts au combat.

sommet de la colline dominant la mer. En guise de cercueil, on l'installait à la proue du vaisseau hissée à grand-peine... Le dragon de bois veillerait sur le défunt, écartant par ses rugissements les esprits malins voleurs d'âmes, suppôts de Loki, le dieu méchant.

Oui, c'est ainsi que les choses s'étaient passées, il y avait bien longtemps. Au cours des siècles, le cadavre du prince était retourné à la poussière, mais le drakkar, tel le loup Fenrir enchaîné à la porte des enfers, n'avait jamais cessé de monter la garde. Le secret de sa présence s'était transmis d'initiés en initiés. Une secte s'était constituée, un clan de sentinelles dont l'identité demeurait cachée. Ils avaient veillé à honorer la dépouille du prince... et à nourrir le dragon. Puis la populace s'était emparée de la légende, la déformant au fil du temps. On avait oublié le prince au profit de la bête, superposant les mythes locaux pour aboutir à un syncrétisme approximatif.

À travers les fantasmes de la fièvre, Marion n'avait aucun mal à retracer l'aventure de la figure de proue emmurée au sommet du *krec'h*. Tout cela lui paraissait aujourd'hui si évident qu'elle s'étonnait de n'y avoir pensé plus tôt.

Le quatrième jour, elle put se lever et descendre au jardin. Marie-Claude lui confirma que la thèse de la catastrophe naturelle avait été retenue. À l'arrivée des enquêteurs, le dragon avait déjà retrouvé sa cache au sommet du mont, au cœur du tumulus de glaise. La palissade avait été relevée en l'espace d'une nuit. D'ailleurs, les gendarmes ne s'étaient pas attardés. Sitôt le constat dressé, on les avait vus déguerpir comme si la terre de Bregannog leur brûlait la plante des pieds.

« Je te l'avais dit, conclut la jeune femme. Ça se passe toujours comme ça. On finirait par croire que ces histoires d'impunité magique fonctionnent réellement. »

On n'avait aucune nouvelle de Sacha. Marie-Claude savait seulement que sa nurse, ayant constaté la disparition du petit garçon, avait pris la fuite sans demander son reste pour échapper aux foudres parentales. On la disait repartie en Angleterre.

« Je suis descendue au village, conclut Marie-Claude. Tout est rentré dans l'ordre. Les gens sont détendus, souriants. Cette année, la bête a obtenu son content de nourriture, on sait qu'elle va se rendormir pour dix ans. On n'a plus rien à craindre. Elle ne redescendra pas de sitôt.

— Et nous ? s'inquiéta Marion. Qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Je ne sais pas, avoua sa mère. Yumiko doit déjà être en Amérique à l'heure qu'il est. Sans elle, j'aurai du mal à écrire de nouveaux livres. Il me faudra trouver une nouvelle assistante... J'ignore ce qu'en pensera l'éditeur. Nous verrons cela à la rentrée. Nous sommes à un tournant, toi et moi. Bien des choses vont changer. Nous rentrerons dès que tu iras mieux. À présent, personne ne nous empêchera de partir. »

Marion s'installa au jardin, face à l'océan, pour ne plus voir le *krec'h*. Elle n'avait le cœur à rien. Les livres lui tombaient des mains. Le cinquième jour, alors qu'elle sommeillait au fond du transat décoloré, son attention fut éveillée par les miaulements insistants de Noz. La fillette se redressa. Marie-Claude et Yoëlle étant descendues au village pour la corvée du ravitaillement, elle était seule à la maison. Tout de suite, les plaintes déchirantes du matou la mirent mal à l'aise. Jamais elle n'avait entendu Noz hurler de la sorte.

« Pourvu qu'il ne soit pas en train de mourir ! » se dit-elle avec angoisse. Elle n'avait aucune envie d'assister à un nouveau drame.

D'un pas hésitant, elle se dirigea vers le fond du jardin. Elle ne savait si elle devait se porter au secours de l'animal ou s'enfuir. Son instinct lui soufflait qu'elle risquait d'assister à une scène déplaisante et elle ne se sentait pas en état de la supporter.

Brusquement, le chat jaillit d'un buisson, les crocs découverts, poussant des miaulements féroces. Alors qu'elle se penchait sur lui, Marion réalisa qu'il était couvert de sang. Comme elle esquissait un geste dans sa direction, il feula et lui lança un coup de patte, toutes griffes dehors, puis s'enfuit vers la maison. Il semblait en proie à l'une de ces mystérieuses crises de férocité dont font parfois montre les petits félins. D'où

provenait ce sang ? Avait-il tué une musaraigne ? Était-il blessé ?

Perplexe, la fillette poursuivit sa marche.

C'était là, posé sur le muret qui marquait la lisière du jardin.

Deux têtes tranchées entre lesquelles scintillait une faucille. Denis et Yumiko. Ils avaient les yeux ouverts.

Marion ne perdit pas connaissance. Elle se contenta de rebrousser chemin. Recroquevillée au fond du fauteuil de plage, elle claqua des dents jusqu'à ce que Marie-Claude et Yoëlle reviennent du village, les bras chargés de provisions.

Quand les deux femmes s'inquiétèrent de son état, Marion, toujours muette, pointa l'index vers le muret.

Marie-Claude et Yoëlle restèrent longtemps absentes, mais Marion reconnut le bruit d'une pelle fouissant la terre. Elle ferma les yeux, ne voulant même pas penser à ce qu'elles étaient en train de faire.

Plus tard, sa mère émergea des buissons. Elle se nettoyait les mains avec un chiffon et mettait, à cette besogne, une application inaccoutumée.

« Bon, c'est fini, dit-elle en se plantant devant la fillette. On n'en parlera jamais, d'accord ?

— C'était un avertissement, c'est ça ? demanda Marion.

— Oui. Un message qui m'était tout spécialement destiné. L'or a regagné sa cache au sommet du *krec'h*, sous le dolmen. Il n'en sortira plus. Si je m'avisais de passer outre, on ne me ferait pas de cadeau. »

Marion se redressa, alarmée.

« Tu ne le feras pas, hein ? implora-t-elle. Tu ne vas pas recommencer avec ces histoires de trésor, dis ? »

La jeune femme haussa les épaules.

« Non, capitula-t-elle. J'en ai fini avec tout ça. Et puis, dans peu de temps je serai trop vieille pour m'occuper encore de ces choses-là. »

Le temps gris

Elles quittèrent Bregannog au début de la semaine suivante. Yoëlle ne fit rien pour les retenir, elle semblait avoir choisi de rayer de sa mémoire les récents événements et radotait, comme à son habitude, sur les progrès linguistiques du chat. Au village, tout allait pour le mieux ; les commerçants déployaient une amabilité sans pareille. Le sourire était revenu sur toutes les faces. Marion jugeait cette béatitude insupportable. Elle avait hâte de retrouver les rues de Passy vidées par l'été.

Les adieux furent bâclés, selon la tradition familiale. Yoëlle paraissait distraite. Au moment où Marie-Claude se glissait au volant, la vieille femme eut cette phrase étrange : « Va donc, tu reviendras bien plus tôt que tu ne l'espères. »

Puis, sans autre explication, elle prit le chat dans ses bras et rentra dans la maison sans même attendre le départ de la voiture.

« Quelle vieille vache ! grommela Marie-Claude entre ses dents. Décidément, elle ne changera jamais. »

Le trajet fut triste et silencieux. Marion resta crispée tout le temps qu'on mit à sortir du territoire de la commune. Elle ne se détendit qu'une fois la « frontière » franchie. Jusqu'à la dernière seconde, elle avait redouté de voir surgir en travers de la route un quelconque obstacle mis en place par les druides, et qui, les forçant à s'arrêter, permettrait aux sacrificateurs de s'emparer d'elles. Bien qu'elle n'en eût pas soufflé mot, elle savait que sa mère avait partagé son angoisse.

De temps à autre, Marie-Claude murmurait comme pour elle-même :

« Une fois à Paris, on oubliera ce foutu été. Il faudra faire comme si rien ne s'était produit. On ne reviendra jamais à Bregannog, cette fois c'est bel et bien fini. »

— Tu crois que ça va continuer longtemps, le cabinet noir, les druides, tout ça ? demanda Marion.

— Un peu, sans doute. Et puis ça passera. Ce sont des croyances de vieux ; le Coca-Cola et le *rock'n roll* en auront raison. Ils ne le savent pas encore, c'est tout. »

Elles atteignirent la capitale en fin de journée, fourbues et maussades. Si l'on faisait exception des touristes américains vautrés à la terrasse des cafés, Passy était désert.

« La vie va reprendre comme avant », se répétait Marion en descendant de la voiture ; mais elle savait que c'était faux.

Alors commença l'ère du temps gris. C'est du moins l'appellation que la fillette donna, plus tard, à cette période où tout semblait promis à aller de mal en pis.

D'abord, elle eut beaucoup de mal à se sentir chez elle dans l'appartement de la rue de l'Annonciation. Dès qu'elle eut posé sa valise, elle fut gagnée par l'illusion de n'avoir jamais vécu là, ou d'être en visite chez un cousin de province. Rien ne lui était familier, ni les objets ni les odeurs. Quand elle fit part de son malaise à sa mère, celle-ci répondit :

« C'est toujours comme ça au retour des vacances, et puis ça passe. »

Mais ça ne « passa » pas.

Quelque chose s'était produit qui avait opéré une métamorphose irréversible. Rien n'avait plus la saveur d'autrefois. En pénétrant dans sa chambre, Marion fut consternée par son aspect enfantin. Les livres, les dessins, les vêtements, tout lui parut « gamin », et elle s'étonna d'avoir pu un jour se passionner pour de telles balivernes. Elle fit courir son doigt sur le dos des livres alignés dans sa bibliothèque et s'aperçut qu'elle n'avait envie d'en relire aucun. « J'ai changé », se dit-elle. Une porte avait claqué, quelque part au fond de sa tête, l'isolant désormais du royaume de l'enfance. Une porte dont la clef venait de lui être confisquée.

Dans les jours qui suivirent, Marie-Claude passa d'innombrables coups de fil pour tenter de joindre son éditeur, Bernadette de Saint-Faron, qui se prélassait à Marbella. Sa

stratégie reposait sur un mensonge figolé durant le voyage de retour : « Je vais lui raconter que je suis en panne d'inspiration, avait-elle expliqué. Ça arrive aux meilleurs auteurs. Je lui dirai que j'ai momentanément besoin d'un nègre. Elle en connaît. Ça la fera patienter, ensuite, on verra... »

Marion savait qu'un « nègre », en jargon éditorial, était un écrivain clandestin, rédigeant à la place d'un prétendu auteur le manuscrit que ce dernier était incapable d'écrire. Beaucoup de best-sellers étaient fabriqués de cette façon, « l'auteur » se contentant d'indiquer à son scribe les grandes lignes du projet. Au demeurant, la fillette ne se souciait pas vraiment des déboires de sa mère, toutes ses pensées allaient à Sacha.

Un jeudi, pendant que Marie-Claude courait au Quartier latin, Marion quitta la rue de l'Annonciation pour s'engager dans la rue Raynouard, là où habitaient les parents du petit garçon. Bien que connaissant son adresse, elle ne s'était jamais rendue chez lui. D'un commun accord, ils ne se fréquentaient pas pendant la période scolaire, et il lui avait fallu rassembler tout son courage pour entreprendre cette visite. Elle craignait par-dessus tout qu'on ne lui annonçât la mort ou l'inexplicable disparition de son ami. Elle n'avait aucune idée du sort que les druides avaient réservé au petit blessé après avoir intercepté le véhicule de Denis et de Yumiko.

L'été était sur le déclin. Un ciel gris pesait sur Paris. Il pleuvait chaque après-midi et une odeur d'automne montait déjà des pavés. Au Prisunic de la rue de Passy, les fournitures scolaires avaient fait leur apparition. Neuves, luisantes. Sans oublier les pots de colle parfumée à l'amande.

Ce jour-là, Marion osa braver une concierge revêche et grimpa sonner à la porte d'un appartement situé à l'étage noble. L'immeuble était luxueux. Un homme politique illustre y avait habité. Une plaque de marbre ne le laissait pas ignorer. Des torchères de cuivre que brandissaient des atlantes éclairaient l'escalier tapissé d'écarlate. En comparaison, la maison de la rue de l'Annonciation avait l'air d'un repaire de mendiants.

Une domestique vint ouvrir. Elle parlait mal le français et Marion dut lui expliquer à trois reprises, que non, décidément

non, elle ne vendait pas de timbres antituberculeux. Elle était une camarade de Sacha... De retour de vacances, elle venait prendre de ses nouvelles et lui rendre les livres qu'il lui avait prêtés avant de partir en Bretagne. (C'était tout ce qu'elle avait été capable d'imaginer en matière de subterfuge.) Afin de paraître crédible, elle s'était munie de trois exemplaires défraîchis des aventures de Bob Morane.

Elle s'attendait à être congédiée mais, à sa grande surprise, la bonne, après avoir parlementé avec quelqu'un d'invisible, lui permit de poser un pied dans le vestibule. Une belle femme en tailleur gris se tenait là, l'air soucieux. Elle avait le visage tanné de ceux qui vivent aux colonies, et fumait nerveusement.

« Mon Dieu ! soupira-t-elle en s'avançant à la rencontre de Marion. Tu n'es pas au courant ? Sacha ne va pas bien. Il a été victime d'un accident sur son lieu de vacances.

Une tempête horrible qui a fait de nombreux morts... Les secours ont été organisés en dépit du bon sens. On ne sait pourquoi, Sacha a été déposé inconscient à l'hôpital de Rennes par une personne qui s'est empressée de disparaître en omettant de communiquer son identité. Un vrai roman policier ! Nous nous trouvions à l'étranger quand la catastrophe a eu lieu. On a mis longtemps à nous prévenir. »

Elle parlait très vite, d'une voix maniérée, sans cesser de tirer sur sa cigarette turque. Fronçant les sourcils, elle parut s'étonner de ce que Sacha ait pu entretenir des liens avec une fille, et, dès lors, bombarda Marion de questions sur son identité, sa position sociale, sa famille... Que la mère de l'adolescente fût écrivain ne parut guère la rassurer. À la mention « rue de l'Annonciation », elle dissimula une imperceptible grimace. Finalement, incapable de différer plus longtemps la confrontation, elle guida sa jeune visiteuse au long d'un corridor jalonné d'idoles africaines grignotées par les termites.

« Je dois te prévenir que Sacha est en pleine confusion, dit-elle du bout des lèvres. Outre les blessures physiques, il est resté... choqué. Ses réactions sont imprévisibles. Il lui arrive de délirer, de se croire attaqué par un dragon. Le neurologue lui

fait prendre des calmants. Ne t'étonne pas s'il se met à dire des choses incohérentes. »

Au bout du couloir elle frappa deux fois sur une porte en lançant, d'une voix artificielle : « Sacha, tu as une visite... Une camarade. Pouvons-nous entrer ? Es-tu visible ? »

N'obtenant aucune réponse, elle poussa le battant. Marion eut le temps d'apercevoir un lit sur lequel reposait un garçon amaigri, plâtré, qu'elle eut le plus grand mal à reconnaître. Ce fut tout. Dès qu'il la vit, Sacha poussa un hurlement strident et commença à se débattre, les yeux révulsés.

« Olga ! Olga ! Où êtes-vous, bon sang ? » vociféra sa mère.

Une infirmière jaillit d'un couloir adjacent, une tasse de thé à la main.

« Il a encore une crise, aboya la dame au tailleur gris. Merde ! Faites quelque chose ! Il me rend folle quand il hurle comme ça. »

Et d'une main ferme, elle poussa Marion vers le vestibule.

« Je suis désolée, ma chérie, souffla-t-elle. Je crois qu'il faudra remettre ça à une prochaine fois, quand il ira mieux. Je te ferai signe. »

Marion se retrouva catapultée sur le palier sans avoir eu le temps d'ouvrir la bouche.

Les hurlements de Sacha traversaient la porte en chêne.

Elle s'enfuit en sanglotant.

Bernadette de Saint-Faron, l'éditeur de Marie-Claude, réagit défavorablement à la requête de cette dernière.

« Je déteste avoir recours à des « nègres », grogna-t-elle. On a toujours des problèmes avec eux. Ils finissent inmanquablement par se prendre pour de vrais auteurs. C'est très contrariant ton truc... d'autant plus que ta série marche moins bien ces derniers temps. Les commerciaux me signalent une nette chute des ventes. On dirait que les gamines commencent à se lasser. Tes premières lectrices ont grandi, elles lisent autre chose. *Caroline chérie* ou *Angélique, Marquise des Anges*, par exemple. Il n'y a pas eu renouvellement du lectorat. Ça arrive souvent en littérature enfantine. Les goûts de la

nouvelle génération supplantent ceux de la précédente. Question de mode, ça ne se discute pas. Je vais réfléchir. »

De retour à la maison, Marie-Claude se versa une vodka avant de déclarer : « Elle va me laisser tomber. Elle ne réimprimera même pas les anciens tomes. Je sais qu'elle a autre chose en préparation. Une série américaine qu'elle veut lancer avec pas mal de publicité. Comme elle a besoin de liquidités, elle va couper les branches mortes. »

Elle ne se trompait pas. Bernadette cessa tout bonnement de promouvoir *Les Chaussons de satin blanc*. Très vite, la série disparut des librairies pour réapparaître dans les bacs des bouquinistes, sur les quais de la Seine. L'argent cessa de rentrer, les chèques de droits d'auteur s'amincirent, puis se firent de plus en plus rares.

« On n'a plus d'argent ? s'étonna Marion un soir que sa mère l'informait de la situation.

— Non. Yumiko me prenait 80 pour cent de mon salaire, soupira Marie-Claude. Le reste a filé en voyages, en fringues, en restaurants... »

« Et en produits de beauté... », compléta mentalement la fillette.

« En plus, c'est bientôt la rentrée des classes, grommela la jeune femme. Je vais devoir casquer pour ton cours privé. Ma pauvre cocotte, je crois que tu vas devoir te résigner à rejoindre l'école publique.

— S'il n'y a que ça, fit Marion avec un haussement d'épaules, je m'en fous. »

Mais le pire était à venir.

Début septembre, alors qu'elle venait de reprendre les cours, Marion constata que sa mère était malade. Rouge, fiévreuse, Marie-Claude s'alita en affirmant qu'il n'y avait pas de quoi s'affoler.

« C'est la grippe, grogna-t-elle. J'ai attrapé la crève dans cette baraque mal foutue qu'on n'arrive jamais à chauffer. Trois grogs, un tube d'aspirine et ça passera. »

Ça ne passa pas.

Le lendemain, elle gisait inconsciente dans ses draps trempés de sueur, le visage enflé. Marion comprit enfin de quoi il retournait. Le syndrome de Kincaid-Lewison avait frappé. Cette maladie bizarre à laquelle elle n'avait jamais réellement cru s'acharnait sur sa mère. Ne sachant que faire, elle décrocha le téléphone et chercha de l'aide auprès des amis de Marie-Claude. La plupart prétextèrent un voyage imminent, les autres firent valoir qu'ils la connaissaient à peine. « Une fréquentation de bar, rien de plus... »

En désespoir de cause, elle se tourna vers Bernadette de Saint-Faron qui, très ennuyée, dépêcha l'une de ses assistantes, une jeune diplômée de la Sorbonne prénommée Isabelle. Le médecin du quartier, dépassé par ce cas hors du commun, fit hospitaliser Marie-Claude à l'hôpital Boucicaut.

« Il faudra dire que vous êtes ma tante et que vous vous occupez de moi, expliqua Marion à l'envoyée de Bernadette de Saint-Faron. Sinon les assistantes sociales vont m'embarquer. Vous avez compris ? »

Isabelle hocha la tête, quelque peu ébahie. Tout cela sortait du cadre habituel de ses compétences, à savoir : corriger les fautes d'orthographe sur les manuscrits.

On plaça Marie-Claude en isolement, comme une malade contagieuse, et l'on décréta les visites interdites. Marion et Isabelle furent refoulées sans ménagement. Alors qu'elle accompagnait la fillette rue de l'Annonciation, la jeune correctrice eut un accès de scrupule : « Tu vas rester seule ? demanda-t-elle. Il n'y a vraiment personne pour s'occuper de toi ?

— Si, mentit Marion. Ma grand-mère va venir de Bretagne. Je l'ai appelée cet après-midi. Elle sera là ce soir, vous pouvez rentrer chez vous. »

Isabelle n'insista pas. La perspective de s'attarder dans le logement d'une contagieuse ne l'enthousiasmait guère. Marion avait noté qu'au cours de l'après-midi, elle s'était touché le visage à plusieurs reprises.

« S'il y a un problème, passe-moi un coup de fil », dit la jeune femme en griffonnant un numéro sur un morceau de papier, juste avant de prendre la fuite.

Quand Marion se retrouva seule dans la pénombre de l'appartement, elle se raidit pour ne pas fondre en larmes. « Surtout pas de pleurnicherie ! » s'ordonna-t-elle.

Elle savait que Yoëlle ne viendrait pas, toutefois, par acquit de conscience, elle décida de lui expédier un télégramme dès le lendemain matin.

Ce fut une longue nuit.

Quand le jour se leva, la fillette se rendit à la poste et dicta un bref message car elle n'avait trouvé que peu d'argent dans la cassette réservée aux commissions.

Maman hospitalisée, stop. Kincaid-Lewison. stop. Besoin secours. Marion.

Puis elle rentra à l'auberge des mousquetaires et se força à manger une tartine de pain et de confiture.

Plus tard, elle téléphona à Isabelle pour la prier d'appeler le service des urgences afin d'obtenir des nouvelles de la malade.

« Dites que vous êtes sa sœur, recommanda-t-elle. Sinon ils ne vous répondront pas. »

La correctrice se manifesta vingt minutes plus tard. L'état de Marie-Claude demeurait stationnaire. On avait sollicité l'avis d'un spécialiste qui, pour l'heure, était absent de Paris. Par mesure de prudence, la malade resterait en quarantaine. On craignait un virus tropical, c'était de plus en plus courant avec cette nouvelle manie qu'avaient les gens de voyager aux quatre coins de la planète. Les visites étaient interdites.

Marion décida de ne pas se rendre au lycée. Elle aurait été incapable de feindre un comportement normal.

À quinze heures, on sonna à la porte. Le télégraphiste apportait la réponse de Yoëlle :

Peux pas me déplacer, stop. Impossible de laisser le chat tout seul. stop. Quelqu'un sera chez toi ce soir.

Quelqu'un ? Qui donc ? Marion relut le message, perplexe. Yoëlle vivait isolée à Bregannog. En tant que mère d'une Mary-Morgane, elle n'entrait pas dans la catégorie des gens fréquentables. On ne lui cherchait pas noise, certes, mais on l'évitait.

Épuisée par la tension nerveuse, la fillette finit par s'assoupir devant la cheminée. Elle s'éveilla vers dix-sept heures, hébétée, ne sachant plus où elle se trouvait.

La sonnerie de l'entrée la fit sursauter. Elle alla ouvrir en se frottant les yeux. Un homme se tenait sur le seuil, enveloppé dans un imperméable de surplus de l'armée américaine. Tout d'abord, elle ne le reconnut pas car sa coiffure, son attitude, son expression n'entretenaient aucun rapport avec ceux auxquelles il l'avait habituée. Il attendait, planté sur le palier, les mains dans les poches, un sourire ironique aux lèvres.

C'était...

C'était Pipi Lecoq, l'idiot du village.

« Bonsoir, fit-il d'une voix exempte de tout bégaiement. C'est Yoëlle qui nous envoie. On est les renforts. »

À ce moment, Marion distingua une autre silhouette dans la pénombre du palier. Une femme remorquant une valise. Mademoiselle Fougère, l'institutrice.

« Tu ne nous invites pas à entrer ? » fit-elle de la voix qu'elle réservait d'ordinaire à la cérémonie de la distribution des prix.

Marion recula, abasourdie. Ses genoux fléchirent. Si la maîtresse d'école avait toujours le même air, il n'en allait pas de même pour Pipi qui, déjà, se débarrassait de son trench-coat avec désinvolture et visitait le rez-de-chaussée comme s'il comptait y emménager.

« Dis donc, s'esclaffa-t-il, c'est bizarre chez toi. On se croirait dans une grange, je ne pensais pas que les Parisiens habitaient ce genre de truc. Où cachez-vous les vaches ? »

Il s'esclaffa, puis, tirant un paquet de Lucky Strike de sa poche, entreprit d'allumer une cigarette avec un briquet de soldat.

Mademoiselle Fougère avait déjà refermé la porte palière. Marion nota qu'elle la verrouillait avant de glisser la clef dans sa poche.

« Oh, soupira la fillette, désespérée. Je suis bête... bien sûr, vous faites partie du cabinet noir. Ce n'est pas ma grand-mère qui vous envoie.

— Tu te trompes, fit la maîtresse d'école. Nous venons réellement sur son ordre. Comprends-tu ce que j'essaie de te dire ? »

Marion recula, luttant contre l'envie de hurler ou de se boucher les oreilles. L'institutrice fronça les sourcils.

« Ah..., lâcha-t-elle. Tu ne sais donc rien ? Je pensais que tu t'en doutais un peu. C'est Yoëlle qui dirige le cabinet noir depuis plus de trente ans. Nous sommes ses... assistants.

— C'est pas vrai ! hoqueta Marion. Vous racontez n'importe quoi !

— Calme-toi, ordonna Mademoiselle Fougère en haussant le ton. Je déteste les crises de nerfs. Tu n'as plus l'âge des caprices. Épargne-nous les pleurs et les grincements de dents. Il est temps pour toi de te comporter en vraie jeune fille. Tu dois prendre conscience de tes responsabilités. Assieds-toi, je vais faire du thé. »

S'étant débarrassée de son manteau, elle investit la cuisine en maîtresse de maison et entama l'inventaire des placards.

Pipi Lecoq, lui, s'était installé près de la cheminée, les pieds calés sur la table basse. Il fumait en secouant la cendre de sa cigarette sur le tapis. Il cligna de l'œil à l'intention de Marion et lança :

« Je suis un sacré acteur, pas vrai ? À côté de moi, Jean Gabin peut se rhabiller. Tu t'y es laissé prendre comme les autres à mon numéro d'idiot de village, hein ? À Bregannog, personne ne me prête plus attention. Je fais partie du décor. Ils parlent devant moi comme si j'étais un arbre ; ça permet d'entendre bien des choses.

— Un peu de modestie, Pipi, intervint l'institutrice. Tu n'es pas le seul à faire du bon travail. En ce qui me concerne, je ne suis pas mauvaise non plus. J'ai l'œil pour repérer sur les bancs

de l'école ceux qui, plus tard, rejoindront nos rangs, c'est grâce à moi que la relève est assurée. »

Elle s'interrompt pour verser le thé dans les tasses.

« Y a pas de cidre ? grogna Pipi. Le thé, c'est de la tisane pour faire pisser les vieux coincés de la prostate. »

La maîtresse d'école le rabroua d'un claquement de langue.

« Deux fous... », pensa Marion, avec l'envie de sauter par la fenêtre.

« Nous sommes les gardiens de la tradition, expliqua Mademoiselle Fougère en s'asseyant à son tour. Notre mission consiste à empêcher que Bregannog soit détruite par le modernisme, la bêtise ambiante, la culture américaine qui prolifère comme une maladie. Nous voulons rester nous-mêmes, intacts, entiers. Nous refusons qu'on nous impose de fausses idoles importées du pays de l'Oncle Sam. Mais les gens sont trop lâches, trop veules pour résister, alors il faut leur faire peur... C'est à cela que sert la bête.

— Arrêtez les discours, gémit Pipi. C'est une gosse, elle n'y comprend rien.

— Mais si, aboya la maîtresse d'école. Je suis certaine qu'elle comprend. C'est une princesse du sang, un jour prochain, elle devra reprendre le flambeau. On n'a que trop tardé à lui dire la vérité. Si l'on m'avait écoutée, il y a longtemps que ce serait fait.

— C'est Yoëlle qui décide, coupa Pipi Lecoq d'un ton sec. Vous n'êtes pas là pour discuter les ordres. »

Mademoiselle Fougère baissa les yeux. L'espace d'une seconde, la tasse trembla entre ses doigts. *De colère ou de peur ?* se demanda Marion.

« Ta grand-mère a pris la direction du cabinet noir au lendemain de son mariage, expliqua l'institutrice de cette voix professorale qu'elle adoptait face à ses élèves. À l'époque, elle espérait encore gagner Artus, son mari, à ses idées. Il aurait été logique que l'héritier du titre renoue avec la mission de ses ancêtres et devienne notre guide à tous. Hélas, les choses ont évolué d'une manière différente... Décevante, devrais-je dire. Artus avait grandi au Brésil, il ne nourrissait pas d'amour particulier pour la Bretagne. C'était un homme pragmatique, un brasseur d'affaires peu enclin au mysticisme. Il pensait, au

contraire, que Bregannog devait se moderniser, s'ouvrir sur le monde. Il avait des projets... une conserverie, un chantier naval spécialisé dans les yachts de luxe... Tout cela ne s'accordait guère avec les préceptes du cabinet noir. Yoëlle s'est appliquée à faire échouer ces entreprises l'une après l'autre, en menaçant ou en éliminant les futurs partenaires de son mari. Leroi-Najac était l'un d'eux. Il devait financer la construction de la conserverie.

— Je croyais que c'était un collabo ? s'étonna Marion.

— Jamais de la vie ! ricana Pipi. C'était même tout le contraire. Il fournissait des armes aux maquisards. L'or venait de Londres, il devait servir à financer la résistance. Mais Yoëlle y a mis bon ordre.

— Vous avez fait sauter le château, c'est ça ? siffla Marion.

— Oui, répondit Mademoiselle Fougère. Il n'y avait pas d'autre moyen. Les bombardements alliés tuaient des milliers de civils car les pilotes se trompaient systématiquement de cibles, tout le monde savait ça. C'était l'alibi idéal. Mais cette opération a éveillé la méfiance d'Artus. Il a commencé à prêter davantage l'oreille aux rumeurs qui circulaient à propos du cabinet noir. Après la guerre, il s'est lancé dans une grande enquête, sous couvert d'écrire une étude folklorique. Il jouait les érudits, accumulait les parchemins. Il prétendait s'ennuyer ; il avait, disait-il, besoin d'un passe-temps. Les légendes bretonnes le passionnaient... Quand il a commencé à s'enfermer dans son bureau, Yoëlle a compris qu'il la soupçonnait.

— Il était sur le point de nous dénoncer, lança Pipi Lecoq. Il avait rassemblé un dossier. Il comptait descendre à Rennes, le déposer chez un juge de ses amis. Il fallait intervenir.

— Alors vous l'avez tué ! murmura Marion.

— Non, corrigea l'institutrice. C'est Yoëlle qui s'en est chargée. Elle ne pouvait pas le laisser faire. Elle a agi en parfaite connaissance de cause. L'enjeu était trop important. L'avenir de Bregannog en dépendait.

— Mais je croyais..., balbutia la fillette. Le crime en chambre close... tout ça...

— Une invention destinée à impressionner les esprits simples, soupira Mademoiselle Fougère. Il fallait faire

comprendre aux habitants de Bregannog que le cabinet noir pouvait frapper n'importe où, n'importe qui, et que les traîtres ne seraient nulle part à l'abri. Qu'ils soient notables ou simples pêcheurs, la sanction serait la même pour tous. Aucune serrure, aucune protection n'arrêterait la main des exécuteurs. Yoëlle avait vu juste, cette exécution a fortement impressionné la population et, dès lors, plus personne n'a tenté de mettre le nez dans nos affaires.

Marion s'aperçut qu'elle respirait avec difficulté. Ses tempes bourdonnaient comme si elle allait s'évanouir.

« Alors, tu ne te doutais vraiment de rien ? s'esclaffa Pipi.

— Non, bredouilla-t-elle.

— Et ta mère ?

— Non plus. »

La maîtresse d'école prit une expression peinée.

« Alwena..., je veux dire Marie-Claude, a été une grande déception pour Yoëlle, murmura-t-elle. Elle espérait lui transmettre le flambeau, mais ta mère, dès son plus jeune âge, s'est montrée rétive. Elle passait beaucoup trop de temps avec son père, elle avait peu de goût pour Bregannog et ne rêvait que de s'enfuir à Paris. Ce qu'elle a fait avant que Yoëlle ait pu la reprendre en main.

— Mais... mais pourquoi ma grand-mère s'est-elle lancée là-dedans ? cria soudain Marion. Dans cette histoire de fous...

— Ne te montre pas irrespectueuse, gronda Mademoiselle Fougère. Ta grand-mère a fait beaucoup pour Bregannog. Mais il est vrai qu'elle n'a pas toujours été ainsi. Quand elle était jeune et belle, elle se conduisait en évaporée, en petite bourgeoise superficielle et niaise. Les bals, le yachting, les concours d'élégance... Elle passait sa vie à se faire photographier par les journalistes. Elle découpait tout ce qu'on publiait sur elle dans la chronique mondaine du département. Et puis... et puis la maladie l'a frappée. Le syndrome de Kincaid-Lewison, et c'en a été fini de jouer les poupées de luxe. Du jour au lendemain, elle a cessé d'être montrable... Alors a commencé la seconde partie de son existence. Elle ne sortait plus guère de *ti-glas*. Elle avait honte de son apparence. Après avoir brillé dans tous les salons, elle devait se résoudre à n'être plus rien, qu'une

vieillard de vingt-neuf ans au visage de septuagénaire. Je crois qu'elle a envisagé de se suicider. Artus l'a rattrapée de justesse un jour qu'elle se préparait à sauter du haut de la falaise. Elle lui en a beaucoup voulu. C'est même à cause de cela qu'elle a commencé à le détester. La personne qui commandait le cabinet noir à cette époque était malade. C'était une femme très riche, qui avait possédé une maison de couture à Paris. Elle conservait dans ses placards toutes les robes qu'elle avait créées.

— Le vestiaire de la reine morte, c'était donc ça ? s'étonna Marion.

— Oui, mais peu importe. Donc, elle se savait très malade. Le problème de sa succession risquait de se poser à brève échéance. Elle a vu en Yoëlle une dauphine idéale, prête à s'investir corps et âme dans un grand dessein. Je n'en sais pas davantage. Je ne suis pas dans le secret des dieux. Mais c'est ainsi que la passation de pouvoirs s'est effectuée. »

Elle se tut pour boire une gorgée de thé tiède.

« Le soir de l'orage, attaqua Marion, vous étiez parmi les druides, n'est-ce pas ? Vous aviez ordre de nous tuer ?

— Ne sois pas idiote, bien sûr que non. C'est Denis que nous voulions éliminer. Nous étions là pour l'empêcher de s'emparer des lingots.

— Mais la bête... les sacrifices..., murmura Marion. Vous y croyez ?

— La bête est un principe de cohésion, fit la maîtresse d'école du bout des lèvres. Les sacrifices permettent d'éliminer les opposants, les traîtres.

— Mille excuses, explosa Pipi, mais là vous dites des conneries ! Il y a des forces qui nous dépassent... Et Madame Yoëlle le sait. Sinon comment expliquer qu'aucun de nous ne s'est jamais fait prendre, hein ? On est protégés, c'est sûr. Faut faire attention à ce que vous racontez, mademoiselle, y en a qui pourraient penser que vous parlez comme une communiste. On vit à Bregannog, pas à Moscou. Madame Yoëlle ne serait pas contente de vous entendre dire des choses comme ça. Et vous savez qu'il ne faut pas la contrarier, c'est plus prudent. »

L'institutrice blêmit.

Cet accrochage sonna la fin de la conversation. Mademoiselle Fougère se leva sous prétexte de préparer les chambres.

« Nous allons rester là jusqu'à ce que ta maman sorte de l'hôpital, expliqua-t-elle. Ta grand-mère compte beaucoup sur cette épreuve pour lui mettre du plomb dans la tête. Elle a coutume de dire : « Cette maladie a été la plus grande chance de ma vie, sans elle je serais restée idiote. » Prions pour qu'Alwena connaisse la même révélation. »

En proie à une incrédulité grandissante, Marion dut assister à la prise de possession des lieux par ces deux personnages improbables. Pipi reçut pour mission « d'aller aux provisions », quant à Mademoiselle Fougère, enveloppée dans un tablier de femme de ménage, elle entreprit d'épousseter les meubles avec une application de conservatrice de musée.

La soirée se déroula dans une ambiance familiale. À aucun moment il ne fut question du cabinet noir. Le dîner, composé de saucisses et de pommes de terre, fut excellent. À cette occasion, Marion apprit que les fameuses saucisses avaient été apportées par l'institutrice et provenaient d'une ferme de Bregannog. Voir ces deux assassins se congratuler avec force amabilités sur la qualité de la nourriture provoqua chez la fillette une stupeur proche de l'hébétude. Dans un roman, ces tueurs illuminés auraient occupé la soirée à graisser des revolvers ou affûter des poignards.

« Bien, conclut la maîtresse d'école. À présent, on se lave les dents et on va au lit. »

Ainsi se termina la première journée que Marion passa en compagnie des druides de Bregannog.

La semaine qui suivit obéit au même schéma. La fillette dut reprendre le chemin du lycée car Mademoiselle Fougère ne pouvait tolérer qu'elle négligeât ses études. Le soir, elle aidait Marion à apprendre ses leçons ; parfois, lorsqu'elle repérait une lacune chez son élève, elle improvisait un cours particulier et lui imposait des exercices supplémentaires qu'elle corrigeait avec la plus extrême sévérité. C'était affreusement barbant.

Enfin, on apprit que Marie-Claude était tirée d'affaire et sortirait le lendemain. Mademoiselle Fougère décida qu'on irait tous ensemble la chercher.

Quand ils prirent le chemin de l'hôpital, Marion était au bord de la crise de nerfs. Si elle n'avait jamais réellement cru à la malédiction du syndrome Kincaid-Lewison, elle appréhendait aujourd'hui ce qu'elle allait découvrir.

Une fois dans la cour de l'hôpital, l'institutrice ordonna à Pipi Lecoq de l'y attendre un moment en compagnie de la fillette.

« Je préfère voir Alwena seule à seule, dit-elle. Je dois lui expliquer certaines choses. »

Puis elle s'engouffra dans le bâtiment d'un pas résolu. Elle ne réapparut que trois quarts d'heure plus tard, accompagnée d'une vieille femme que Marion prit pour Yoëlle. Il lui fallut une minute pour comprendre que ce double de sa grand-mère était en réalité Marie-Claude. Si le corps n'avait pas changé, les tissus du visage avaient subi un affaissement dramatique. Distendus par l'œdème géant, ils avaient perdu l'élasticité de la jeunesse et s'affaissaient en rides et bajoues.

« Maman ? bredouilla la fillette en s'avancant vers l'inconnue.

— Oui, fit Marie-Claude en évitant son regard. Tu vois, je ne mentais pas... ça a fini par arriver. »

La voix, elle, restait la même. Elle sortait, étonnamment jeune, de cette bouche ridée.

« Il ne faut pas prendre froid, Alwena, intervint Mademoiselle Fougère. Tu es encore fragile. Rentrons. Tu as un traitement à suivre et tu dois te reposer. »

Pour la première fois depuis l'arrivée des deux exécuteurs, Marion fut contente de leur présence. Le babil continu de la maîtresse d'école masquait opportunément le malaise que la métamorphose de Marie-Claude avait installé. Glacée, malheureuse et gênée, Marion, en dépit de tous ses efforts, ne trouva aucune parole de réconfort digne d'être prononcée.

Marie-Claude, elle, se recroquevilla dans un fauteuil, au coin de la cheminée, et s'absorba dans la contemplation du ciel gris,

indifférente aux ragots rapportés par Pipi Lecoq. Vers le soir, elle sortit de son engourdissement pour prononcer une unique phrase :

« Fougère, vous me ferez le plaisir de jeter à la poubelle tous les miroirs de cet appartement. »

L'institutrice s'inclina avec la déférence d'une domestique à la cour de Versailles.

La maîtresse d'école et le faux idiot de village restèrent encore une semaine rue de l'Annonciation. Assez curieusement, Pipi était fort apprécié des commerçants du voisinage. Sa bonne humeur communicative et son bagout faisaient merveille. Marion dut s'avouer que la compagnie des deux assassins n'avait rien de désagréable, et elle fut presque déçue lorsqu'ils annoncèrent qu'il leur fallait reprendre le chemin de Bregannog.

Au moment de prendre congé, Mademoiselle Fougère tint à mettre les choses au point.

« Vous n'aurez plus à vous soucier de travailler, expliqua-t-elle à Marie-Claude. Tous les mois, vous recevrez une somme d'argent qui vous permettra de vivre décemment. Cette somme sera prélevée sur la cassette du cabinet noir, cassette qu'alimente le butin de Leroi-Najac. Vous voyez, d'une certaine manière, vous allez bénéficier de ce trésor que vous avez tant convoité. Tout vient à point à qui sait attendre. »

Le vestiaire de la reine morte

La vie s'organisa vaille que vaille.

Marie-Claude sortait rarement de son mutisme. Elle occupait ses journées au coin de la cheminée à broder des armoiries ; ou encore à assembler des puzzles de plusieurs milliers de pièces représentant le sacre de Napoléon, la bataille d'Austerlitz ou le passage de la Bérézina. Elle prenait beaucoup de tranquillisants. Il arrivait qu'elle dormît seize heures par jour. Marion était presque soulagée de passer son temps au lycée et ne voyait arriver le dimanche qu'avec angoisse.

« Va au cinéma, lui jetait sa mère. On joue *La Môme vert-de-gris*, le dernier Eddie Constantine, au Royal Passy. Laisse-moi tranquille. N'aie pas peur, je ne me suiciderai pas, je n'ai pas assez de courage pour ça. »

Un jeudi, cédant à une impulsion, Marion se rendit chez Sacha pour prendre de ses nouvelles. Elle avait l'espoir qu'il irait mieux. Avec lui, elle se sentirait moins seule. Une domestique qu'elle ne connaissait pas la reçut sur le pas de la porte.

« Le gamin ? s'étonna-t-elle. Il n'est plus là. On l'a placé dans une institution pour attardés mentaux. Il avait tout le temps des crises, les voisins se plaignaient. Ses parents vivent six mois par an au Guatemala. Je ne fais que garder l'appartement... je ne suis au courant de rien. Tu ferais mieux de leur écrire. Laisse la lettre chez la concierge, je transmettrai. » Mais Marion n'écrivit jamais.

Six mois s'écoulèrent. Au début de l'année suivante, Mademoiselle Fougère vint sonner un dimanche matin.

« Yoëlle est décédée il y a deux jours, annonça-t-elle tandis que les flocons de neige achevaient de fondre sur son manteau. Elle était malade depuis novembre mais refusait qu'on vous

préviennne. L'enterrement aura lieu mardi. Je suis venue vous chercher. » Marie-Claude hocha la tête sans prononcer un mot. « Votre mère a pris des dispositions testamentaires très strictes, continua l'institutrice. *Ti-glas* sera à vous à condition que vous y emménagiez définitivement. Dans le cas contraire, la maison reviendra à la municipalité, qui aura pour mission d'en faire un musée. Il est important que vous veniez. À Bregannog, beaucoup de gens comptent sur vous. Nous avons besoin d'un guide. Il n'y a que vous qui puissiez assumer cette tâche. »

Marion examina Marie-Claude à la dérobée. Elle savait d'ores et déjà que sa mère allait accepter. Avait-elle le choix ? Tout valait mieux que l'ensevelissement entre les murs de l'auberge des mousquetaires. À Paris, elle n'existait plus pour personne. Même Bernadette de Saint-Faron avait coupé les ponts.

« Je suis en voiture, insista Mademoiselle Fougère. Si nous partons maintenant, nous pouvons être à Bregannog en fin de journée. Voulez-vous que je vous aide à boucler les bagages ? – Non, répondit Marie-Claude. Je n'emporte rien. » Marion, prise de vertige, laissa courir son regard autour d'elle. Elle avait toujours su que ce moment arriverait. Elle songea qu'elle aurait aimé avoir vingt ans et s'enfuir en claquant la porte. Anéantie, elle grimpa dans sa chambre pour faire l'inventaire des étagères. Mais elle décida de tout abandonner. Elle ne voulait rien garder qui lui rappelât Sacha.

Mécaniquement, elle tassa du linge de rechange dans une petite valise et rejoignit les deux femmes au rez-de-chaussée. L'électricité coupée, elles quittèrent l'immeuble pour monter dans la 203 de la maîtresse d'école. Marion ferma les yeux.

« Quand j'aurai quinze ans, pensa-t-elle, je ferai comme maman, je m'enfuirai. »

Après tout, ça ne faisait que deux ans à attendre. Et d'ici là, Sacha serait peut-être guéri.

Cinq heures plus tard, elles furent accueillies par Noz qui vint se frotter à leurs jambes en ronronnant. Le cercueil attendait sur des tréteaux, dans la salle commune. Les fleurs entassées au long des murs répandaient une odeur de

flétrissure. Pipi Lecozy se tenait dans un coin, revêtu de son déguisement d'idiote de village. À l'entrée de Marie-Claude, il ôta prestement son bonnet et s'inclina.

Il osait à peine regarder la nouvelle maîtresse des lieux, et toute sa personne exhalait une espèce de terreur sacrée.

Marion fut prestement envoyée dans sa chambre tandis qu'un conciliabule murmuré se déroulait autour du cercueil. Ce palabre se poursuivit fort tard dans la nuit. La fillette fut tentée de s'avancer sur la pointe des pieds pour en surprendre la teneur ; elle renonça à la dernière seconde, pressentant qu'elle n'aimerait pas ce qu'il lui serait donné d'entendre.

L'enterrement eut lieu dans la plus stricte intimité, et ne rassembla que les membres du cabinet noir, qui y assistèrent masqués. Marion en fut écartée et dut se résoudre à contempler la cérémonie depuis la fenêtre du deuxième étage. Seul Pipi Lecozy et Mademoiselle Fougère officièrent à visage découvert. Les druides creusèrent une fosse au fond du jardin, y descendirent le cercueil avant de planter, selon la tradition, un arbrisseau sur la tombe. La fillette perçut l'écho de psalmodies en gaélique. L'assemblée se sépara très vite et chacun retourna à ses occupations.

« La reine est morte, murmura Marion, vive la reine ! »

Il fut décidé qu'elle n'irait plus au collège, Mademoiselle Fougère lui servirait de préceptrice. Elle viendrait à *ti-glas*, le soir, après la classe, lui donner des cours particuliers. De toute manière, elle savait déjà lire, écrire et compter ; le reste appartenait à ce superflu qu'on nomme la culture et qui, à Bregannog, était somme toute de peu d'utilité. Sa destinée, toute tracée, la vouait aux plus hautes responsabilités puisque, une fois Marie-Claude disparue, elle lui succéderait à la tête du cabinet noir.

Dès qu'elles furent installées, Marion éprouva la nécessité de clarifier les choses.

« Qu'est-ce que tu éprouves pour Yoëlle ? demanda-t-elle. Tu te rends compte qu'elle était folle à lier, j'espère ! Elle m'a fait enlever quand j'étais bébé pour te forcer à payer ta

« cotisation ». Elle te prenait pour une sirène, elle voulait m'obliger à assassiner Sacha... Elle a organisé des sacrifices humains. Tout ça en jouant à la gentille grand-mère. »

Marie-Claude haussa les épaules.

« Je pense qu'elle avait des moments de lucidité, murmura-t-elle. Elle n'était pas tout le temps mauvaise. Quand elle était dans son état normal, elle oubliait probablement qu'elle commandait aux druides... Les médecins disent qu'on n'est jamais fou à temps complet. Les crises sont comme des parenthèses. Une fois refermées, le malade n'y pense plus. »

Cette mansuétude exaspérait Marion.

Elle s'ennuyait à *ti-glas*. Depuis leur retour, elle n'avait jamais plus franchi le seuil du bureau d'Artus, et, quand elle se promenait dans la lande, elle évitait de regarder du côté de la montagne.

La vie coulait, lente, monotone. La maison, si agréable en été, s'était changée en un bloc de pénombre humide où couraient les araignées. Mais ce qu'elle supportait le moins, c'était encore de voir Marie-Claude endosser peu à peu les vêtements de Yoëlle. À vingt-neuf ans, sa mère se déguisait en vieille femme, adoptant parfois des attitudes de septuagénaire taradée par l'arthrite. La ressemblance était si frappante qu'au village certains commençaient à murmurer que Yoëlle était revenue d'entre les morts. Ce miracle décupla la crainte respectueuse que les villageois nourrissaient à son égard. Les vieux répétaient à l'envi « qu'elle avait les secrets », sans qu'on sache très bien ce qu'ils entendaient par là.

Cette déférence rejaillissait sur Marion, qu'on traitait en princesse. Aucun commerçant n'osait plus lui réclamer le prix des aliments qu'elle prélevait dans leur échoppe. La fillette et sa mère semblaient jouir du même privilège que les bourreaux du Moyen Âge qui n'avaient qu'à désigner du doigt ce qu'ils désiraient pour se le voir offrir à l'instant.

Parfois, Marion cédait à l'étrange griserie générée par cet état. Il était amusant de ne rien payer, d'entrer dans une boutique, de se servir gratis, et de repartir en claironnant un salut ironique auquel le marchand s'empressait de répondre avec obséquiosité.

Il était tout aussi drôle de fixer les gens dans les yeux pour les voir aussitôt détourner peureusement la tête.

Mais la fillette était assez intelligente pour mesurer l'aspect pervers de sa conduite, et cessa assez vite ces petits jeux.

Elle s'épuisait en longues promenades au bord de la falaise. Noz, le chat pelé et décidément immortel, semblait s'être pris d'affection pour elle ; il l'accompagnait partout en miaulant de son affreuse voix rauque. Il semblait dire : « Tu vois, j'ai eu raison de ne pas apprendre à parler puisque la vérité a tout de même fini par éclater. »

Il arrivait que Marion se rendît au château. Là, elle s'installait dans l'ancien campement de Shimus, au milieu des ruines, et contemplait la mer. « Dans deux ou trois ans, se disait-elle, Sacha sera sûrement guéri. Alors il s'échappera de l'asile et viendra me chercher. Nous nous embarquerons pour les colonies, là où l'on peut refaire sa vie. »

Elle n'avait aucune intention de s'attarder à Bregannog pour finir, comme Marie-Claude, par s'habiller au vestiaire de la reine morte.

De temps à autre, elle tirait de sa poche un petit miroir et examinait son visage. Du bout de l'index, elle en éprouvait l'élasticité.

Pour le moment, tout allait bien.

FIN

Cet ouvrage a été composé par
CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
et achevé d'imprimer sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
pour le compte des Éditions Plon
76, rue Bonaparte
Paris 6^e
en février 2010

Imprimé en France
Dépôt légal : mars 2010
N° d'édition : 14503 – N° d'impression : 757651.